DIALOGUES
DES DIEUX

DE *MR. WIELAND.*

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR L. C. D. V.



A ZURIC

CHEZ H. GESSNER

MDCCXCVI.



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Ces Dialogues des Dieux *ont été écrits successivement depuis l'année 1789 jusqu'en 1793. Les huit premiers ne sont que des essais dans le gout de* Lucien, *des jeux d'esprit, qui offrirent un délassement agréable à l'auteur fatigué par la traduction de toutes les œuvres de cet ancien écrivain unique dans son genre. Les sujets en sont variés comme dans les Dialogues des Dieux de son modèle. Cependant comme l'auteur, lorsqu'il les écrivit, était encore plein de* Lucien *pour qui, et avec qui il*

avait pour ainsi dire uniquement vécu pendant près de trois ans, il ne serait pas étonnant que l'on retrouvât dans ces Dialogues un peu de l'esprit et du ton qui le caractérisent. L'auteur ne desire pas de se trouver entre les mains de Lecteurs incapables de remarquer que quelques uns de ces Dialogues ont un but très-sérieux.

Les cinq derniers doivent le jour tant à la révolution française en général, qu'à différentes époques de cette même revolution en 1790 *et* 1793. *Ils ont été dictés par un esprit de modération et d'impartialité, qui ne leur servira de recommandation auprès d'aucun parti, mais qui leur assure d'autant plus le suffrage de la postérité.*

AVIS DU TRADUCTEUR.

C'est sous les yeux mêmes de l'auteur qu'a été faite la traduction de ces DIALOGUES DES DIEUX. *Le style pourrait en être plus correct : mais le traducteur se flatte d'avoir pour lui le mérite de l'exactitude.*

Il s'occupe dans ce moment de la traduction du MIROIR D'OR, *dont la première partie paraitra bientôt après celle des* DIALOGUES DES DIEUX ; *celle elle sera suivie de des* ABDÉRITES, *de* DANISCHMEUDE, *d'*AGATHON *et de ceux de ouvrages en prose de M. Wieland, qui*

nous ont paru se rapprocher le plus du gout et du caractère de la Nation française.

Les traductions qui ont été faites de quelques uns de ses ouvrages sont ou trop mal écrites ou trop peu exactes pour donner une idée favorable des originaux. Le traducteur s'estimera heureux de pouvoir contribuer à faire connaître davantage en France cet auteur célèbre. Du reste comme il a le bonheur d'être jeune encore, et que dans la carrière dans laquelle il vient d'entrer on ne peut faire que des progrès successifs, il prie ceux qui lui feront l'honneur de lire sa traduction, de lui faire part de leurs observations, afin qu'il puisse en profiter et se corriger avant d'être parvenu à l'âge où l'on ne se corrige plus.

PREMIER DIALOGUE.

HERCULE, JUPITER.

HERCULE.

Puisque nous voici entre nous, mon père, voudriez-vous bien me permettre de vous faire une question un peu hardie?

JUPITER.

Demande ce que tu veux, mon fils.

HRRCULE.

Il y a longtems que je suis curieux de savoir, si, comme ces pauvres petits hommes là-bas s'en flattent, vous êtes assez bon pour prendre beaucoup d'intérêt à leur existence, vous mêler de

toutes leurs affaires et tenir régître de leurs vœux et de leurs prières, en un mot si vous gouvernez le monde uniquement pour eux?

JUPITER.

Tu m'en demandes là beaucoup à la fois, mon fils! et je ne répondrais pas à tout le monde avec autant de franchise qu'à toi. Mais pour toi, qui fus toujours mon fils bien aimé, je n'ai point de secrets. Ainsi quant au gouvernement du monde, je t'avoue (**tout bas en penchant sa tête vers l'oreille d'*Hercule***) que jamais je ne m'en suis mélé.

HERCULE. (**Le regarde en ouvrant de grands yeux.**)

Serait-il possible! et qui le gouverne donc si ce n'est vous?

JUPITER.

Ecoute, mon cher Hercule, ne m'en demande pas plus que je n'en sais moi-même. Je ne me suis jamais beaucoup mêlé de métaphysique; il est vrai que je n'y trouverais guère mon compte. Chacun a son centre; j'ai le mien, et

il y a déjà longtems que je me suis accoutumé à regarder ce qui est au dessus de moi comme quelque chose qui n'est point de mon ressort. Le monde, mon ami, est de beaucoup plus grand que tu ne parais te l'imaginer. Ce n'est pas que je me sois jamais avisé de le mesurer: mais tu peux croire hardiment que la partie qui m'est échue à moi et à ma famille n'est pas, comparée au tout, à beaucoup près aussi étendue que le petit royaume de *Thespies*, où tu fis tes premiers exploits contre le lion de *Cithéron* et les cinquante filles de *Thespius.*

HERCULE.

Quant aux dernières, mon père, tout se passa si naturellement que cela n'eût pas valu la peine de m'en faire compliment, si ces foux de poëtes pouvaient laisser une chose telle qu'elle est.—Mais je vous demande pardon de vous avoir interrompu.

JUPITER.

Franchement, mon ami, la chose m'a toujours paru tout aussi naturelle que

tu veux le faire entendre. C'est, quoiqu'il en soit, un exploit dont un fils de Jupiter n'a point à rougir, et dans lequel tu ne trouveras pas beaucoup d'imitateurs. Ainsi, pour en revenir à l'objet dont il était question, le village de *Thespies*, où regnait le grand-père de tes cinquante fils, faisait jadis sur la terre très-petite figure; et cependant le même royaume de *Thespies* était peut-être par rapport à la terre un million de fois plus grand, que le cercle des planétes que je gouverne ne l'est par rapport au Tout, qu'en langage des dieux — auquel il faut que tu t'accoutumes désormais — nous appellons *le monde.* Pour cette fois, mon cher *Alcide*, nous ne pénétrerons pas plus avant dans les secrets de l'univers.

HERCULE.

Votre lot est encore assez considérable, Jupiter. —

JUPITER.

Pour être quelque chose à nos yeux, il faut toujours nous mesurer avec de plus petits que nous.

HERCULE.

Ainsi en dépit de ce blanc-bec de railleur, qui dernièrement à *Athènes* voulait soutenir le contraire, il est donc vrai que vous êtes le premier souverain des hommes, et que vous présidez immédiatement à ce qui les regarde ?

JUPITER.

Oui et non, comme tu le prendras.

HERCULE.

Oui et non? — je ne sais comment prendre cela. Vous plaisantez.

JUPITER.

Et que disait donc ce blanc-bec d'Athénien ?

HERCULE.

Dernièrement voulant en passant m'arrêter un moment dans mon temple de *Cynosarges*, je vis un jeune homme à demi-nu, à larges épaules, et dont les cheveux tombaient sur son front en boucles épaisses, disputer là-dessus très-vivement avec un vieillard maigre et barbu comme un bouc. „Il faudrait

„ que Jupiter eût bien du tems à per-
„ dre ”, disait-il, „ s'il voulait s'inquié-
„ ter des prières sottes et contradictoi-
„ res qu'on fait à chaque instant monter
„ vers lui de tous les coins de l'univers.”

JUPITER.

Cet homme-là n'avait pas si grand tort!

HERCULE.

„ N'est-il pas d'une impertinence ou-
„ trée ”, continuait-il, „ que le premier
„ nigaud s'abuse au point de croire, que
„ le roi des dieux et des hommes n'e-
„ xiste que pour être continuellement
„ son chargé-d'affaires, son intendant,
„ son chef de cuisine, son sommelier,
„ son maréchal des logis et son maître
„ pilote, en un mot son homme de con-
„ fiance, et pour être sans cesse aux
„ aguêts afin de pouvoir en tems et lieu
„ offrir ses services à quiconque est trop
„ nonchalant ou trop maladroit pour se
„ tirer lui-même d'affaire?”

JUPITER.

C'était une vraie bouche d'or que cet homme-là, mon fils! il faut que j'écrive

son nom sur mes tablettes. Ne l'entendis-tu pas nommer?

HERCULE.

Il me semble l'avoir entendu appeller *Ménippe*.

JUPITER.

Ah! je le connais. C'est un des Cyniques les plus mordans, mais un drôle qui a les yeux aussi perçans et le nez aussi fin qu'aucun de ses pareils.

HERCULE.

„Et quand même", poursuivit-il, „ *Jupiter* pousserait la complaisance jus-„ qu'à consentir à se laisser employer à „ tout, il est évident que ces gens-là „ lui en demandent plus qu'il n'en peut „ faire avec la meilleure volonté du „ monde."

JUPITER.

Ce n'est que trop vrai! ce n'est en effet que trop vrai!

HERCULE.

Quoi, mon père? vous ne pouvez pas faire tout ce que vous voulez?

JUPITER.

Ce que je veux ? vraiment si, mon cher Hercule! et sais-tu pourquoi?

HERCULE.

Pourquoi, si non parceque vous êtes *Jupiter?*

JUPITER.

Ce n'est pas cela, mon fils! je puis ce que je veux, parceque je ne veux que ce que je puis.

HERCULE.

Ainsi vous ne pouvez pas tout faire?

JUPITER. (en souriant.)

Il n'y a que deux petites difficultés que je n'ai pas encore pu surmonter.

HERCULE.

Qui sont?

JUPITER.

La première, c'est que malgré ma toute puissance je n'ai jamais pu faire que deux et deux fassent plus ou moins de quatre; la seconde, c'est que la cause d'une chose existant toute entière, je

ne puis empêcher l'effet de suivre au même instant. Tu n'imagines pas, mon fils, dans quelles bornes étroites ces deux terribles barrières seules resserrent ma toute-puissante.

HERCULE.

Quoi? si quelqu'un d'un coup de cimeterre à la Scythe voulait abattre le nez à votre grand représentant à *Olympie*, vous ne pourriez pas lui arrêter le bras?

JUPITER.

Vraiment sans doute, je le pourrais, si j'étais précisément auprès de lui et si je m'en appercevais à tems : mais pendant mon trajet d'ici à *Olympie* il aurait le tems de briser en mille pièces l'ouvrage magnifique de *Phidias.*

HERCULE.

Et à quoi bon cette quantité de foudre que vos Cyclopes vous forgent tous les ans?

JUPITER.

Tu imagines bien que je ne puis pas être là continuellement avec dix mille

foudres à la main, pour les lancer partout où besoin serait. Et quand même je le voudrais, je ne pourrais pas faire que ce qui est déjà arrivé ne le fut pas.

HERCULE.

Mais vous pouvez au moins l'empêcher d'arriver.

JUPITER.

Oui, pourvu que la cause n'existe pas.

HERCULE.

Et c'est, il me semble, précisément à cette cause que vous avez à faire. Il faut l'empêcher de devenir cause.

JUPITER.

Mais si elle l'est une fois?

HERCULE.

Sauf votre bon plaisir, Jupiter, vous m'impatientez. Lorsque le Centaure *Nessus* voulut à mes yeux enlever la belle *Déjanire*, je sus vraiment bien l'empêcher d'être la cause de son enlévement; car je lui décochai un de mes traits, et l'atteignis si juste qu'il fut obligé de lâcher sa charmante proie.

JUPITER.

C'est tout uniment parceque le Centaure *Nessus* était à la vérité la cause qui s'enfuyait avec la belle *Déjanire*, mais non celle qui effectuait son enlévement. Dis-moi, lorsqu'en habits de femme et la quenouille à la main tu étais assis parmi les filles d'*Omphale*, reine de *Lydie*, et que sa pantouffle se faisait sentir à tes oreilles toutes les fois que tu filais trop gros ou trop menu, croyais-tu jouer un rôle qui fit beaucoup d'honneur au fils de *Jupiter* et d'*Alcmène?*

HERCULE.

Non, par la coupe d'*Hébé!* non sans doute.

JUPITER.

Et tu pouvais t'abaisser à de pareilles indignités?

ERÇ ULE.

Je faisais ce que je ne pouvais m'empêcher de faire.

JUPITER.

Ah! ah! et pourquoi cela?

HERCULE.

Parceque l'amour m'avait subjugué.

JUPITER.

Et comment l'amour vint-il à bout de subjuguer un homme de ta force?

HERCULE.

Pardon, Jupiter! il faut pour me faire une pareille question que vous n'ayez jamais vu la belle *Omphale;* car en vérité, avec votre permission, vous ne vous en seriez pas mieux tiré que moi!

JUPITER.

Passons là-dessus! — Tu avoues donc que les yeux de la belle *Omphale* produisaient des effets que l'on ne pouvait éviter; et cependant tu l'aurais pu, mon fils, si tu l'avais voulu.

HERCULE.

Et comment l'aurais-je pu?

JUPITER.

Le moyen le plus infaillible d'empêcher ses yeux d'exercer sur toi un pouvoir si tyrannique, était — de fermer les tiens.

HERCULE.

En ce cas j'aurais du les fermer avant de voir le danger; car ayant une fois vu la belle, il m'était impossible de ne pas desirer de la voir toujours.

JUPITER.

Tu vois donc par là qu'il y a des causes, dont on ne peut pas toujours prévenir les effets.

HERCULE.

Sans doute une passion comme l'amour —

JUPITER.

Ce sont justement les passions des hommes, mon fils, qui embrouilleraient à chaque instant mon plan, si j'en avais un quant à ce qui les regarde. Aussi je les abandonne ordinairement à leur propre folie; et comme ils ont tout autant de raison, qu'il leur en faut pour s'appercevoir après coup, quand ils ont fait une sottise bien grossière, ils finissent par devenir sages à force de folies, quoique la plupart du tems il soit trop tard.

HERCULE.

Mais, avec votre permission, c'est une singulière manière de gouverner, si j'ose m'exprimer de la sorte.

JUPITER.

J'en conviens. Cependant je ne prétends pas dire par là que, vu la connaissance que j'ai de la nature des hommes et des causes dont ils dépendent, je ne sois pas en état de m'assurer une certaine influence et de donner aux causes et aux effets la direction qui me parait la plus avantageuse au Tout. Mais de prendre la peine de faire la volonté de chacun d'eux ou de vouloir mériter leur reconnaissance et leurs applaudissemens, oh! je n'ai jamais eu cette prétention-là!

HERCULE.

Ce serait aussi un travail, en comparaison duquel mes douze ou treize travaux admirés du monde entier ne seraient qu'un jeu d'enfant.

JUPITER.

Ce serait entreprendre l'impossible, et, comme je te l'ai dit, ce n'est point mon

affaire. Pour te le faire comprendre, mon fils, je me contenterai de te dire que rien au monde ne se ressemble moins que ma manière de penser des choses et la leur.

HERCULE.

Comment entendez-vous cela proprement, mon père?

JUPITER.

Voici un petit exemple: Dernièrement je ne sais quel faiseur d'épigrammes répandit à *Rome* une couple de vers impertinens, dans lesquels il se déchainait sur ce qu'un fin matois, devenu par la faveur de *César* sénateur et homme riche de barbier qu'il était, avait été honoré par ses héritiers d'un mausolée de marbre. „Quoi", disait ce bel esprit, „le „barbier *Licinus* aura un mausolée de „marbre, et *Pompée* n'en a qu'un de „pierre, et *Caton* n'en a point du tout. „Qui peut le voir et croire encore aux Dieux"? Cet homme s'imagina avoir produit contre nous un argument sans replique, et dix mille badauds l'applaudirent.

HERCULE.

Les imbécilles ! *Pompée* pouvait fort bien, vu ce qu'il avait été, se contenter d'une simple pierre ; et un homme tel que *Caton* n'a pas besoin de mausolée ; au lieu qu'il fallait bien que le barbier en eût un de marbre, pour satisfaire la vanité de ses héritiers, et faire accroire à la postérité que leur cousin avait été un grand homme — cela saute aux yeux.

JUPITER.

Et supposé que *Licinus* n'eût pu sans injustice avoir un mausolée de marbre, tandis que *Caton* n'en avait point, en quoi cela regardait-il les dieux ? J'aurais dû peut-être foudroyer le mausolée de marbre, le transporter par un prodige sur le tombeau de *Caton*, ou lui en faire élever un plus magnifique encore par les mains de *Vulcain ?* — Les insensés ! S'ils croyaient qu'il y eût sur cela quelque chose à dire, pourquoi ne s'en prenaient-ils pas à eux-mêmes ? Est-ce la faute des dieux, si les Romains dégénérés ont perdu tout sentiment de liberté

et

et de vertu et se sont accoutumés à ne plus rougir de leur nom?

HERCULE.

Deux ou trois foudres n'eussent point été employées mal-à-propos contre une pareille engeance.

JUPITER.

Tu n'y penses pas, Hercule! Eh! que deviendrait la pauvre espèce humaine, si je voulais la foudre à la main punir toutes ses sottises? N'entends-je pas tous les jours de pareils raisonnemens?

HERCULE.

Ainsi ce drôle aux cheveux touffus et au bâton noueux avait donc raison!

JUPITER.

Vis-à-vis de lui nous n'avons pas besoin d'en convenir sans restriction: mais entre toi et moi, mon fils, c'est une autre affaire.

HERCULE.

À propos, mon père! puis que je suis en train de faire des questions (ce qui m'arrive assez rarement) oserais-je m'en permettre encore une?

JUPITER.

J'entends déjà la trompette des *Muses* appeller à table; ainsi sois laconique.

HERCULE. (en fixant *Jupiter.*)

C'est par rapport à un point que personne ne peut mieux m'éclaircir que vous: est-il bien vrai que j'aie l'honneur d'être votre fils, Jupiter?

JUPITER.

D'où te vient tout d'un coup un doute aussi modeste? N'as-tu pas fait assez d'exploits pour te faire légitimer comme fils de *Jupiter?*

HERCULE.

À vous parler franchement, si l'on en retranche tous les mensonges du métier que les poëtes se sont permis selon l'usage, je serais également venu à bout du reste, quand même je n'eusse eu qu'*Amphitryon* pour père.

JUPITER.

C'est plus qu'*Amphitryon* lui-même n'en croyait. *Alcmène* ta mère pouvait aller de pair avec *Europe*, *Danaé*, *Sémèle*

et *Léda*, et tu pourrois, ce me semble, être content du père qu'elle t'a donné. Ne te suffit-il pas de passer sur la terre pour mon fils et d'être reconnu par moi-même pour tel? Que veux-tu davantage?

HERCULE.

Je parle le cœur sur les lèvres. Après tout chacun ne peut être ni plus ni moins que ce qu'il est en effet, quel qu'il soit aux yeux des autres. Si donc c'est à ce que je suis que je dois les honneurs qui me sont rendus —

JUPITER.

Assez, assez, mon fils! il ne faut pas sur ces sortes de choses y regarder de trop près. La naissance et les exploits des enfans des Dieux doivent être recouverts d'un voile sacré d'un tissu un peu épais, et l'on ne gagne guère à subtiliser sur ce point. Qu'il te suffise, mon cher Alcide, d'être en possession de la table des Dieux et de la belle *Hébé*. Toutes deux t'attendent; allons!

SECOND DIALOGUE.

JULIE, plus connue sous le nom de LIVIE AUGUSTE, FAUSTINE. Ensuite AUGUSTE et MARC-AURÈLE. *)

LIVIE.

D'où viens-tu, belle Faustine, si j'ose te faire cette question?

FAUSTINE.

De Rome, Julie. J'avais été curieuse d'assister au sacrifice nuptial que la fille

*) Je me suis vu obligé de commettre ici une petite infidélité en omettant tout-à-fait le *Divus* et le *Diva* de l'original que nous ne pouvons exprimer en français d'aucune manière. Il semble que l'auteur en conservant à ses personnages Romains leur titre national ait voulu nous ménager une illusion de plus; et je suis fâché d'être obligé de l'enlever à

d'un Consulaire en vertu d'un décret du Sénat offrait sur mon autel.

LIVIE.

Et tu me racontes cela sans rougir, Faustine?

FAUSTINE. (rougissant)

Moi? et de quoi rougirais-je?

LIVIE.

La question est assez singulière! T'a-t-on fait boire de l'eau du *Léthé*, avant de t'admettre dans l'*Olympe*, où la considération des Romains pour ton père et ton époux t'ont procuré une place? — Et pourquoi rougis-tu donc maintenant?

FAUSTINE.

Voilà comme je suis, Julie; je rougis dès qu'on veut que je rougisse.

---

mes lecteurs. Toutefois je déclare aux admirateurs de ces saints du paganisme, que mon dessein n'a été nullement de chercher à leur enlever les honneurs de l'apothéose dont ils jouissent si paisiblement depuis tant de siècles.

LIVIE.

Oh! le bon petit caractère de femme! Eh bien! puisque tu es si complaisante, dis-moi donc de grace en confidence, si tu as jamais dans ta vie donné un refus.

FAUSTINE.

Du moins je ne me souviens pas que ce soit jamais arrivé par ma faute.

LIVIE.

Voilà un aveu bien sincère.

FAUSTINE.

Comment, Julie?

LIVIE.

Tu es aussi trop naïve pour l'épouse d'un aussi grand philosophe que ton bon *Marc-Aurèle!*

FAUSTINE.

Je ne vois pas ce que j'ai pu dire de si naïf.

LIVIE. (en riant)

Ainsi tu n'as jamais dans ta vie rien refusé à personne?

FAUSTINE.

Mon pouvoir était bien restreint; et quoique mon époux eût beaucoup d'amitié pour moi, je ne hazardais cependant que très-rarement de lui demander une grace pour quelqu'un, sachant combien il était désagréable pour lui de ne pouvoir déférer à mes prières. „*Marc-Aurele*, disait-il ordinairement, *peut faire autant de bien que sa fortune de particulier le lui permet; mais l'empereur doit tant à la justice, qu'il ne lui reste plus de graces à accorder.*" J'étais toutefois assez riche par moi-même, pour n'être que très-rarement dans la nécessité de refuser une prière faute de moyens; et même dans ce cas-là je savais du moins m'y prendre de manière, que les personnes étaient en me quittant presqu'aussi contentes que si j'eusse rempli leurs vœux.

LIVIE.

Nous ne nous entendons pas, charmante Faustine; il n'était point du tout question de ces sortes de complaisances —

FAUSTINE.

Et de quelle autre pourrait-il être question entre vous et moi? Ayant été la première qui porta le nom d'Auguste, tu dois bien savoir par expérience, que ce nom met une femme assez à l'abri de sollicitations d'un autre genre.

LIVIE.

Aussi y a-t-il, dit-on, des déesses, qui ont le cœur assez tendre et assez de bonté d'ame pour faire elles-mêmes les avances et qui savent persuader aux mortels même les plus timides, que l'on ne risque rien en osant tout auprès d'elles.

FAUSTINE.

Vraiment? — Quant à moi j'ai toujours eu la meilleure opinion de mon sexe.

LIVIE.

L'on a quelquefois de bonnes raisons pour être aussi indulgent.

FAUSTINE (piquée).

Je ne vois pas ce qui peut t'autoriser à me tenir un pareil langage. Ce n'est

sûrement pas la vanité d'avoir obtenu d'un *Claudius* les honneurs de l'apothéose, que ton propre fils se fit un scrupule de t'accorder? J'ai été fille, épouse et mère d'un *Auguste*, et ne conçois pas la liberté que tu prends vis-à-vis de moi.

LIVIE.

Comment, Faustine? Tu as cru d'abord m'échapper à la faveur de l'air naïf et innocent d'une jeune Vestale? Et maintenant tu crois me fermer la bouche par ce ton d'importance? Comment peux-tu sans te cacher de honte, loin de t'en faire gloire, te souvenir seulement d'avoir été la mère d'un *Commode?*

FAUSTINE.

As-tu peut-être aussi ouï parler de ce beau conte que les poissardes de *Rome* se répétaient entr'elles, pour expliquer ce qu'elles trouvaient de si miraculeux dans le goût passionné de mon fils pour les exercices des gladiateurs?

LIVIE.

Ce que j'ai ouï dire, Faustine, m'en explique encore davantage; m'explique

combien il était naturel que ton fils fut lui-même gladiateur. Tu ne peux du moins nier, qu'il ne coulait dans ses veines pas même une goutte du sang de cet homme vertueux, qui avait été assez faible pour le regarder comme son fils?

FAUSTINE.

Antonin Commode fut-il donc le premier fils d'un père respectable, que l'on ait vu démentir son origine? Si tu voulais être assez juste pour réfléchir à quel point les Romains de ce tems-là étaient corrompus; combien le sage *Marc-Aurèle* lui-même était peu capable d'épurer cette lie de *Romulus*; de quels hommes l'héritier du trône des *Césars* fut, malgré tous les soins que son père prit de son éducation, entouré dès son bas âge; — si tu faisais attention que la première jeunesse de Rome, que ceux même qui présidaient à son éducation, lorsque c'eût été pour eux un devoir de ne lui faire entendre que la vérité et de ne lui offrir que de bons exemples, travaillaient à l'envi à séduire sa raison par les plus

basses flatteries et ses sens par les plus honteuses complaisances, et à étouffer en lui tout germe de justice et d'humanité, en lui mettant dans la tête que tout était permis au maître du monde, qu'il était lui-même au-dessus des loix, et que sa volonté seule servait de loi à tous les autres: peut-être en faisant, comme tu le dois, entrer tout cela en ligne de compte, trouverais-tu que selon le cours ordinaire de la Nature il n'était guère possible, qu'il devint autre chose qu'un monstre. Mais indépendamment de cela je ne vois pas comment la mère d'un *Tibère*, la grand-mère d'un *Claude* et la bisayeule d'un *Caligula* — pourrait me reprocher le malheur d'avoir donné un *Commode* aux Romains, qui du reste ne méritaient guère mieux?

LIVIE.

J'avoue que *Caligula* et *Claude* n'ont pas fait plus d'honneur à la famille des *Jules*, que *Commode* à celle des *Antonins*. Tout ce que tu viens de dire à la justification du premier sert aussi à justifier

les autres. La plus vertueuse des mères peut dans notre ancien état avoir le malheur de mettre au monde un fils, qui pour le bonheur des hommes n'aurait jamais dû naître. Mais il faudrait que celle qui est affligée d'un pareil désastre, pour être à l'abri de tout reproche, ne se fut jamais exposée de gaîté de cœur à déshonorer une famille noble en y introduisant des *gladiateurs* ou des *matelots.*

FAUSTINE.

Et quelle est la femme, qui, pourvu qu'elle eût le moindre sentiment d'honneur, serait capable de se prostituer de la sorte?

LIVIE.

Comment? tu n'en connais aucune de cette espèce? — J'en reviens à mes premières conjectures; il faut que tu aies bu de l'eau du *Léthé* à longs traits avant d'être transportée dans l'*Olympe!* Sans cela comment pourrais-tu avoir oublié les *matelots* de *Baies?*

FAUSTINE.

Les *matelots* de *Baies?* — Ou je rêve, ou tu es en délire?

LIVIE.

Ni l'un ni l'autre, Faustine! je ne dis que ce que tu sais fort bien toi-même, ce que tout *Baies* raconte, ce que tout le monde croit et croira, en dépit de ton apothéose, tant que l'histoire nommera le nom de Faustine.

FAUSTINE.

Tu m'épouvantes, Livie! — Grands Dieux! Le monde est, à ce que je vois plus méchant que je ne me l'étais imaginé. Non, jamais je n'aurais cru que les langues les plus envenimées eussent pu de la chose du monde la plus innocente dans le fond faire le sujet d'une si odieuse calomnie. — Écoute, Julie! je suis déesse comme toi, et je regarderais comme indigne de moi de me faire meilleure que je ne l'étais. Je ne puis nier que je n'aie été pendant mon séjour sur la terre une creature étourdie et irréfléchie. Légèreté et bonté de cœur étaient les principaux traits de mon caractère; et le bonheur ou le malheur d'être la fille unique du maître de l'empire romain

n'était guère propre à me prémunir contre les fautes qui proviennent d'une pareille complexion. Mon cœur dans un élan d'allégresse me portait à des actions inconsidérées, qui pour une personne de mon rang me semblaient sans conséquence, n'imaginant pas que quelqu'un put critiquer une chose à laquelle je ne trouvais moi-même rien à redire. Je doute que j'aie jamais de ma vie conçu l'idée, que le monde put donner à aucune de mes démarches une interprétation défavorable à ma gloire. Mais maintenant que tu viens de m'ouvrir tout d'un coup les yeux, je me rappelle d'une petite folie, qui en passant successivement par mille bouches impures finit par prendre la forme de la plus infame imposture, que l'on a, comme je vois, débitée partout aux dépens de mon honneur, et qui est aussi parvenue jusqu'à tes oreilles. Écoute-moi, si tu es curieuse de savoir ce qui en est!

LIVIE.

Bien volontiers. Asseyons-nous donc sous ce berceau de rosiers.

Je passais de tems en tems quelques semaines à *Baies* dans une campagne que j'avais héritée de ma mère. Une des galeries touchait immédiatement au quai de la baie de *Lucrin*. Je m'y trouvais un soir dans la société de plusieurs dames romaines avec qui j'étais fort liée. Une gaieté vive, dégagée de la gêne de la cour et qui souvent franchissait les borbornes de l'austère décence, était l'esprit qui animait ces parties champêtres ; et c'est ainsi que je me dédommageais de l'ennui que m'occasionnait (pourquoi en faire un mystère?) le sérieux plein de douceur, mais un peu triste de mon philosophe, qui, malgré toute l'estime qu'il m'inspirait, avait pour une jeune femme de ma complexion une barbe trop longue et des principes trop sévères, pour ne pas lui être de tems en tems un peu à charge même par sa tendresse. Figure-toi donc une impératrice encore jeune comme je l'étais alors, au milieu du cercle des dames romaines du premier rang les plus gaies, ou si tu veux,

les plus étourdies, sous le plus beau ciel de l'univers, dans l'air enchanté de *Baies*, le lieu du monde (si l'on en excepte le le seul *Daphne* en *Syrie*) peut-être le moins propre à fixer la sagesse, et où *Antonin* lui-même, (quand il pouvait pour quelques jours se dérober à ses occupations afin de me faire une visite à l'improviste) venait dérider son front sérieux, et où emporté par l'influence de l'ivresse générale il s'égayait avec les jeux et les enfantillages de ma petite cour — figure-toi en un mot *Faustine à sa campagne de Baies*, et, s'il est possible, rabaisse ton ame du ton majestueux de l'épouse du divin *César Auguste* au niveau nécessaire pour entendre avec une certaine indulgence l'aveu que je vais te faire.

Un soir donc par le plus beau tems du monde je me trouvais dans cette galerie au sein d'un petit comité de cette société — dont tous les hommes étaient exclus, — et pendant que nous nous amusions du spectacle d'une foule de galères de tout rang, qui couvraient le port,

port, et de la vie et de l'activité, qui animaient les groupes variés de la multitude amoncelée, et fourmillante devant nous, *Popilia*, une de mes amies, nous cria de remarquer quelques jeunes rameurs, que, parmi la troupe considérable des matelots de bonne mine qui couvraient les bâtimens, leur belle taille distinguait d'une manière assez avantageuse pour attirer nos regards vers eux. La galerie dans laquelle nous nous trouvions, était décorée de statues et de bustes choisies de maîtres grecs, parmi lesquels on distinguait un jeune *Hercule*, un *Mercure* et un *Bacchus* le bras entrelacé autour d'*Ariadne*, qui étaient reconnus pour des ouvrages de la plus grande beauté. Tout d'un coup *Popilia*, (qui avait des prétentions au titre de grande connaisseuse) s'avise d'avancer qu'aucune de ces trois statues ne soutiendrait la comparaison avec les jeunes matelots qu'elle venait de nous montrer. Cela fit naître un debat assez vif entr'elle et deux autres qui se déclarerent pour les statues, et en un instant toute la société se trouva

divisée en deux partis. Cette rixe plaisante, qui fut prolongée avec autant de finesse que d'urbanité, m'amusa tellement, que sans m'en appercevoir je m'y laissai entraîner moi-même, et pris avec un peu plus de chaleur, que je n'aurais dû y en mettre, le parti de mes statues. La dispute s'échauffant alors de plus en plus, et aucun parti ne voulant s'avouer vaincu, il paraissait impossible, à notre déplaisir commun, de trouver un moyen de terminer notre contestation. Ce n'est pas ainsi que nous tomberons d'accord, s'écria enfin *Popilia :* mais je gage les trois plus jolis de mes nains égyptiens contre ce jeune *Hercule*, que j'aurai raison, si l'impératrice veut consentir à un examen au moyen duquel nous pourrons tout à notre aise et sans contrariétés établir la comparaison. Cette idée folle fut d'abord accueillie avec un éclat de rire universel: mais plus on plaisanta de l'avis et de l'auteur, plus il nous parût lumineux, et l'on finit par avouer que c'était le seul moyen de mettre fin à nos débats. Toutes me presserent de donner mon

consentement à la proposition de *Popilia*; pas une seule ne se douta qu'il y eut de l'indécence dans ce projet, et je me laissai moi-même persuader qu'il ne pouvait y avoir au monde rien de plus innocent que de terminer de la sorte un combat entre l'art et la nature. Au fait il était heureux pour moi que je n'eusse que rarement de pareilles saillies; et je crois moi-même, qu'avec un tempérament plus exigeant que le mien j'aurais pu devenir une seconde *Messaline*, tant je mettais ordinairement peu d'intervalle entre la première idée qui me venait à l'esprit et son exécution. Pourquoi, me disais-je, — et c'est ainsi que raisonnaient toutes mes Romaines, qui avec autant d'inconsidération que moi avaient un sang bien plus bouillant encore — pourquoi une femme, qui a l'univers entier à ses ordres, se refuserait-elle une satisfaction qui ne lui coute qu'un signe? Bref, Julie, le *oui* imprudent fut prononcé; *Popilia* donna mes ordres à quelques eunuques, et au bout d'une demi-heure nous vimes cinq ou six jeunes gens, comme au sortir du

bain (où les eunuques les avaient préparés à ce combat) entrer avec une persuasion intime de leur avantage sur nos statues, et terminer par-là tout d'un coup la querelle. Car à la première vue nous nous enfuimes toutes en poussant un grand cri, dans un désordre et une précipitation, qui eussent fourni le sujet d'un tableau unique dans son genre; et *Popilia*, qui peu auparavant avait été la plus hardie de toutes, n'avait plus d'autre crainte que celle d'être la dernière à se sauver. Cette avanture nous fournit pendant plusieurs jours matière à des conversations fort gaies; elle n'eut toutefois pour moi d'autres suites, que la plaie qu'elle a, comme je vois, faite à ma réputation, quoique l'idée ne me vint pas dans le tems qu'elle put avoir de pareilles conséquences. Au fait ni mon imagination ni mon tempérament n'étaient aussi vifs que pouvaient le croire certaines personnes, qui ne me connaissaient point et qui ne jugeaient que d'une manière plus tranchante de ce qui en vertu de mon caractère était possible ou im-

possible. Je ne prétends point me faire un mérite d'une sagesse qui ne me coutait rien: mais de l'autre coté il n'est pas non plus juste, que pour une pure imprudence j'expie des fautes que je n'ai point commises. Quant à *Popilia* et quelques autres de mes nobles Romaines, elles ne purent, comme je l'appris par la suite, renoncer aussi aisément au désir de recommencer en secret et sans tant de témoins un examen interrompu trop précipitamment. Les rivaux de mes statues furent introduits sécrettement dans le palais pendant plusieurs nuits de suite; il est même possible qu'on les entretint à dessein dans la persuasion, que c'était l'impératrice elle-même qui faisait à la marine un honneur aussi inopiné.

Voilà, respectable Livie, — à deux ou trois égaremens des yeux et du cœur près — la seule avanture équivoque, dans laquelle la gaieté sans défiance de mon caractère m'ait entraînée pendant toute ma vie. Tu peux me croire ou non, comme tu voudras: mais je conçois maintenant par ma propre expérience, comment

l'aimable *Julie*, ta belle fille a pu d'une manière si cruelle être sacrifiée à la calomnie et aux noirceurs d'une cabale conjurée pour sa perte, sans être peut-être plus coupable que moi.

LIVIE.

Je ne m'étonne pas, belle Faustine, que tu prennes le parti d'une personne qui avait tant de ressemblance avec toi. Je ne prétends point décider si tu méritais l'honneur d'avoir un *Marc-Aurèle* pour époux: mais cette *Julie*, que par sympathie tu défends avec tant d'intérêt, était sans contredit bien indigne d'être nommée la fille d'*Auguste!*

FAUSTINE.

Livie, la colombe même la plus douce n'est pas sans fiel! Tu échauffes trop ma bile pour que je puisse t'épargner plus longtems. Femme arrogante et perverse! crois-tu que la plus saine partie du monde se laisse séduire, comme le gros de la multitude, par le masque de la sagesse sous lequel tu sûs dérober le plus affreux de tous les vices — supposé même que

ce soit le seul défaut que l'on puisse te reprocher? La belle *Julie* fut avec tous ses défauts aimée du peuple romain jusqu'à l'enthousiasme; car ses fautes ne faisaient de tort qu'à elle-même. Mais en toi la vertu même était haïssable; car elle était la complice et la receleuse de tes vices. Un cœur trop promt à s'enflammer et un sang trop bouillant furent la seule cause des faux-pas de la malheureuse *Julie;* ou plutôt sa plus grande faute fut, de ne pas avoir assez mauvaise opinion de toi, et de te faire passer elle-même dans les mains par son imprudence le glaive, dont tu te servis pour immoler son honneur et le bonheur de sa vie. Les forfaits dont elle fut accusée par ses ennemis — et en eût-elle jamais d'autres que toi et ta faction? — n'avaient d'autre source que sa légèreté et une trop grande confiance en ses avantages et aux droits qu'elle avait à l'amour de tous les Romains: mais les forfaits, dont tu fus obligée de te rendre coupable pour enlever à une fille si aimable le cœur de son père, ne peuvent provenir que de

l'ame la plus noire! Ne te flatte point, Livie, que le pouvoir de l'enchantement, par lequel tu sus fasciner les yeux d'un époux crédule, s'étende jusque sur la postérité! Ton intérieur, que tu sus, en te faisant à toi-même une violence peu commune, cacher à tes contemporains, parait nu et sans voile devant elle; et au lieu d'honorer en toi une déesse bienfaisante, protectrice de Rome, — à qui, comme le disaient tes flatteurs, l'empire était redevable des vertus d'*Auguste* et de toute la félicité de son gouvernement — elle voit et abhorre en toi la persécutrice implacable d'une infortunée, dont les attraits éclipsaient les tiens, — la meurtrière de ses enfans, placés entre les tiens et le trône du monde, que tu ne voulais point céder à un autre, quelques forfaits qu'il dût te couter, et — pourquoi ne pas croire tout d'une femme capable d'immoler à son ambition tout sentiment d'humanité? — la meurtrière de ton propre époux, dont tu abrégeas les jours, pour prévenir les suites de son rendez-vous secret avec le jeune *Agrippa*, et

faire passer à ton digne fils un héritage auquel le petit fils encore existant d'*Auguste* avait aux yeux des Romains un autre droit, bien que le fils de *Claude Néron* et de *Livia Drusilla.*

LIVIE.

Eh bien! cette douce colombe a-t-elle enfin déchargé toute sa bile? Ou sens-tu encore ton cœur oppressé par quelque calomnie que tu aies besoin de vomir, afin d'abaisser, s'il est possible, une personne, dont la vue seule est un reproche tacite de ton peu de mérite, au point de pouvoir te flatter d'être innocente en comparaison d'elle?

FAUSTINE.

Pardonne-moi une vivacité, qui n'a jamais été dans mon caractère et à laquelle tu ne m'avais toi-même que trop donné sujet! Je voudrais bien ne pas te faire tort, quoique les apparences soient contre toi. Ma propre expérience aurait dû sans doute me rendre plus circonspecte; et d'ailleurs il y avait entre ta complexion et la mienne trop de diffé-

rence pour que je ne courrusse pas danger de te juger faussement en te jugeant d'après moi.

LIVIE.

Pauvre petite ame, foible et condamnée à une éternelle enfance, ne te repens de rien de ce que tu as dit ou fait! Car tu ne feras ni ne diras jamais rien dont on puisse te tenir compte. Les êtres de ta sorte effleurent, comme des ombres, sans bruit et sans laisser de traces derrière eux, la scène de la vie, et ne méritent pas même le mépris, dont les hommes punissent ordinairement le manque de mérite ou de vertu. Il serait ridicule de ma part de vouloir me défendre contre tes imputations. Comment une petite main enfantine comme la tienne pourrait-elle saisir la regle, qui doit servir à mesurer une ame comme la mienne? La nature t'avait taillée en petite joueuse de lyre ou en danseuse; le hazard te mit dans un berceau d'impératrice et ensuite dans la couche d'un empereur, — qui l'était dans un tems, où l'être le plus ordinaire pouvait occu-

per le siège d'*Auguste*, sans avoir besoin ni de son esprit, ni de personnes pour le seconder comme celles, qui étaient nécessaires à ce grand prince pour l'exécution de son grand œuvre. De mon tems il fallait à celui, qui voulait jouer le premier rôle sur le théatre du monde, une sagesse qui ne perdît jamais de vue son but, une vigilance qui ne sommeillât jamais, l'adresse nécessaire pour tout voir d'avance, tout préparer, tout prévenir, pour faire chaque chose en tems et lieu, pour voguer à tout vent, pour tourner à son avantage l'événement le plus mal-tendu, le plus contraire à ses desseins, en un mot, l'assemblage de tous les sécrets possibles de la vie et du gouvernement. Un seul faux-pas eût suffi pour perdre peut-être sans remède le fruit d'un travail de bien des années; et en nommant tous les talens que le premier *Auguste* devait réunir, j'aurais presqu'oublié le plus difficile et le plus indispensable de tous, le grand art de les cacher tous, et d'avoir l'air, en suivant toujours son but seul, de ne travailler que pour

d'autres, de ne paraître que ce que les autres veulent que nous soyons, d'affecter d'avoir confiance en chacun, de se laisser éblouïr par chacun, de voir par les yeux et d'entendre par les oreilles de chacun, de faire son affaire propre de celle de chacun. — Mais à qui vais-je conter tout cela? Comment *Faustine* en serait-elle venue au point de pouvoir se faire une idée de ce qu'était *Auguste* pour les Romains et *Livie* pour *Auguste?* Ou de qui aurait-elle appris, que des ames destinées par la nature même à regner sur les autres et à occuper une sphère d'activité qui embrasse tout, doivent naturellement de leur position voir tous les objets sous un autre point de vue, que celles qui ne voient qu'à un pied autour d'elles; qu'à leurs yeux tout moyen est bon pourvû qu'il conduise le plus sûrement à leurs fins; et qu'elles doivent ou ne point être ce qu'elles sont, ou être toujours prêtes à sacrifier à leur but principal tout autre intérêt, tout autre sentiment, rapport ou considération.

FAUSTINE.

Que je m'estime heureuse de n'avoir point été destinée par la nature à être une de ces grandes ames et à jouer un aussi grand role que celui de *Médée*, *Clytemnestre*, *Sémiramis*, *Cléopatre* ou *Livie!* Le mien était d'être toujours gaie et d'égayer autant qu'il était en moi tout ce qui m'entourait. Soit, Julie, je consens à être toujours avec cette façon de penser petite et insignifiante à tes yeux! Ma plus grande ambition fut toujours de mériter le témoignage honorable, que mon époux me donna publiquement de sa satisfaction à l'égard de mon caractère et de la durée de notre union: tous les vœux de mon amour propre se trouvent par là remplis; et l'honneur même d'être placée parmi les dieux tutélaires de *Rome* est moins flatteur pour mon cœur, que l'idée d'avoir obtenu de *Marc-Aurèle* un pareil souvenir et l'intime persuasion de l'avoir mérité.

(Auguste et Marc-Aurèle sortent de derrière le berceau.)

AUGUSTE.

Nous avons écouté, sans être apperçus, votre entretien, belles déesses, et nous venons mettre la paix entre vous.

FAUSTINE.

Voilà ma main! Si je ne suis pas sans bile, je suis du moins sans rancune; je reconnais tous les avantages de l'illustre épouse d'un *César Auguste*, et il n'est rien que je ne fisse pour obtenir d'elle un regard plus gracieux que celui-ci.

LIVIE. (souriant)

Petite enchanteresse! qui pourrait être assez injuste pour te punir de ce que les graces ont trop fait pour toi et la sagesse trop peu?

MARC-AURELE.

La sagesse, Julie, fit assez pour elle, en lui donnant ce caractère complaisant et souple, cet amour pour son époux et ses enfans, et cette simplicité, cette décence, cette modération dans sa manière d'être, dont j'ai si souvent remercié

les dieux comme d'une partie considérable de ma félicité: Et si les graces ont trop fait pour elle, c'est sans doute en ce, qu'avec un peu moins d'attraits extérieurs et un caractère moins léger et moins porté à la gaieté, elle eut peutêtre été moins exposée à la calomnie, dont il était de nos jours si difficile d'éviter les traits. Mais quel est l'être sans défaut? Et qui pourrait, puis que nous avons été hommes jadis, nous autoriser à ne nous rien passer les uns aux autres?

AUGUSTE.

Nous avons eu, *Marc-Aurèle* et moi chacun de notre côté de grands sujets de remercier les dieux; lui, de ce qu'ils lui donnerent la douce et complaisante *Faustine*; et moi, de ce que je reçus d'eux pour compagne cet *Ulysse femelle*, (comme mon fou d'arrière petit-fils *) la nomma dans un de ses bons momens). Chacun de nous reçut ce qui lui convenoit le mieux, et sut apprécier ce qu'il

*) Caligula.

possédait. Pourquoi, puisqu'il ne peut exister de jalousie entre nous, ne pas vous rendre mutuellement autant de justice que le peuple romain, qui vous a toutes les deux jugées dignes d'occuper une place parmi ses dieux tutélaires?

LIVIE.

Assez sur cette matière, Auguste! — Tes Romains ne sont que des ingrats! — ils ont illustré la mémoire de *Faustine* par les décrets les plus honorables: qu'ont-ils fait pour moi?

MARC-AURELE.

Un décret du Sénat eut-il pu rendre *Julie* plus grande qu'elle ne l'était par elle-même?

LIVIE. (en embrassant Faustine.)

Quel digne époux tu possédais, Faustine!

TROI-

TROISIÈME DIALOGUE.

JUPITER OLYMPIEN, LYCINUS, sculpteur, et ATHÉNAGORE.

(La Scène est dans le temple d'*Olympie.*)

LYCINUS (après avoir longtems considéré le Dieu en silence, dans une extase muette, se jette à ses pieds).

GRACES soient rendues aux Dieux, qui ne m'ont pas privé de la lumière avant que j'eusse joui de ce coup-d'œil céleste et contemplé de mes propres yeux et adoré le roi des Dieux et des hommes!

ATHÉNAGORE.

Quoi, es-tu aussi un de ces aveugles désespérés, qui dans une idole, ouvrage de l'art, adorent l'ennemi de Dieu et des hommes, le chef reprouvé des esprits infernaux? A ton âge et à tes traits je t'avais cru plus raisonnable!

LYCINUS (*en le fixant*).

Quel homme cela peut-il être? — Cependant je reconnais l'oiseau à son ramage. Il faut ou ne rien répondre ou garder son sang froid. — Est-il possible, mon ami, que cet aspect, qui imprime au cœur un saisissement d'horreur et un tressaillement involontaire, et que la contemplation de ce que le génie d'un artiste s'élançant au delà des bornes de l'humanité a jamais représenté de plus majestueux, produisent sur ton ame un effet si peu naturel?

ATHÉNAGORE.

Quelle perte que celle de ce bel ivoire et de cette quantité d'or que les *Eléens* idolâtres ont prodigué, d'une manière si condamnable, pour entretenir un peuple ignorant dans son aveuglement, et faire rendre les honneurs de l'adoration, qui n'appartiennent qu'au vrai Dieu, à un Colosse pétri d'argile, recouvert de dents d'éléphant et consolidé dans l'intérieur par une nombre infini de chevrons, de barres et de lattes, aussi vide

que la crédulité puérile de ses adorateurs, et qui sert de retraite aux souris et aux rats! Voilà un joli Dieu pour qu'une créature raisonnable fléchisse le genou devant lui!

LYCINUS (pendant qu'Athénagore parle, continue de regarder Jupiter fixément et ne répond point).

ATHÉNAGORE (après une pause).

Tu ne me réponds point, idolâtre? C'était aussi le meilleur parti que tu avais à prendre! Que pourrais-tu opposer à une vérité claire comme le jour?

LYCINUS.

Si tu n'étais qu'un sophiste, je te répondrais peut-être: mais qui sera assez fou pour disputer avec un aveugle sur les effets de la lumière et des couleurs, ou avec un sourd sur le charme de la musique?

ATHÉNAGORE.

Tu me fais tort en croyant que je ne sais pas apprécier l'art et l'excellence du travail dans cet ouvrage admirable du célèbre *Phidias*. Ce que j'abhorre est

uniquement l'abus de l'art que l'on fait rendre hommage au culte condamnable de l'idolâtrie.

LYCINUS.

Tu te fais, avec ta permission, une singulière idée des choses. Comment peux-tu traiter d'abus de l'art un ouvrage, qui est précisément ce que l'art et le génie ont jamais produit de plus sublime? ou peut-on faire servir l'art à un plus noble usage qu'à représenter un Dieu, sous une forme visible et pénétrer par-là les mortels d'un sentiment pareil à celui qui les ébranlerait à l'apparition de la divinité même? Qu'est-ce donc que la *Théophanie*, si ce n'est pas cet aspect?

ATHÉNAGORE.

Tout cela serait juste, s'il était question du seul vrai Dieu.

LYCINUS.

Qu'appelles-tu le seul vrai Dieu?

ATHÉNAGORE.

Quelle demande dans la bouche d'un homme raisonnable? Quel pourrait-il être, si ce n'est le créateur invisible,

éternel, incompréhensible et présent partout, le conservateur du ciel et de la terre? — dont vos ancêtres idolâtres au travers du nuage épais, qui obscurcissait leur raison, avaient sans doute pressenti l'existence, lorsqu'ils lui consacrèrent à *Athènes* un autel sous le nom du *Dieu inconnu*.

LYCINUS.

Et comment voudrais-tu que *Phidias* eut pu représenter ce Dieu inconnu, invisible, tout puissant et qui embrasse tout?

ATHÉNAGORE.

Il est impossible de le représenter! l'*être primitif* et *éternel* ne peut être renfermé dans une *idée* non plus que sous une forme visible.

LYCINUS.

Bien entendu! ainsi *Phidias* n'aurait jamais du selon toi faire son *Jupiter olympien?*

ATHÉNAGORE.

Comment peux-tu seulement faire une pareille question? C'était une entre-

prise de la dernière témérité de faire une statue dont l'aspect arrache aux simples mortels des sentimens dûs au Dieu seul, qui ne peut-être représenté, et n'habite aucun temple bâti par les mains des hommes.

LYCINUS.

Si tu déduis cela de tes principes, tu dois, il me semble, ou bannir la religion du monde, ou desirer que les hommes ayent des sensations, qui ne se rapportent à aucun objet dans leur entendement. Nos plus anciens législateurs jugèrent à propos dans leur sagesse de faire servir à l'avantage de la société civile le sentiment indéfinissable d'une cause souveraine de toutes choses, qui n'est qu'assoupi dans le cœur de l'enfant de la nature même le plus barbare, et dont d'adroits imposteurs ont toujours su abuser de mille manières à son détriment. Il fallait bien qu'ils donnassent à ce sentiment une certaine forme et direction; et comment y parvenir sans l'unir avec un objet visible dont l'aspect put exciter

ce sentiment immédiatement et avec vivacité? Ils se virent donc dans la nécessité de suppléer à ce qui en soi-même n'est pas reconnaissable, par quelque chose qui n'en étant au fond qu'un signe, fut cependant capable de faire naître dans l'homme l'idée de ce qu'il peut concevoir de plus grand et de plus parfait; et ce fut dans un tems, où les arts s'étaient élevés jusqu'à un certain degré de perfection, l'origine des images humaines des Dieux. Car quelque tension que l'homme le plus ingénieux donne aux ressorts de son imagination, il lui sera toujours impossible de concevoir une forme plus belle, plus noble et plus parfaite que celle de l'homme. Mais comme il n'arrive jamais, ou du moins que très-rarement, que des individus la présentent dans toute sa perfection, il convient, si l'on veut l'honorer au point d'offrir sous ses traits un signe qui ne soit pas tout-à-fait indigne de la nature divine, non-seulement de la dégager de toutes les injures du tems, des passions et de mille autres causes acciden-

telles, mais encore de l'ennoblir autant que possible et de l'élever au-dessus d'elle-même, pour lui donner cette grandeur et cette beauté plus qu'humaine, cette exemption des besoins et des soins des mortels, cet esprit d'incorruptibilité, de jeunesse et de vigueur éternelle, enfin ce caractère de la divinité qui assure aux statues des Dieux de *Phidias* sur toutes les autres une supériorité si marquée, quoique ce grand artiste soit dans ses statues des hommes inférieur à beaucoup d'autres. C'est ce qu'il sut donner à son *Jupiter* dans un degré si éminent, que tu es toi-même, j'en suis sûr, malgré tes préjugés, forcé de te faire violence pour réprimer le sentiment involontaire qui te maîtrise à sa vue et te porte à te précipiter à ses pieds. — Et ce qui fait le grand mérite de l'artiste, tu voudrais lui en faire un crime?

ATHÉNAGORE.

Quel aveuglement! quoi? n'est-ce pas le plus grand crime dont un sculpteur puisse se rendre coupable, que de dé-

ployer toutes les ressources de son art pour offrir votre *Jupiter*, à qui même un homme respectable ne voudrait pas ressembler; sous les traits réels du Roi des Dieux et des hommes? Il n'y a aucun danger pour moi, ni pour tous ceux dont les yeux sont ouverts: mais que des hommes accoutumés dès l'enfance à s'agenouiller devant des idoles ne puissent contempler une statue comme celle-ci! sans être confirmés dans leur idolâtrie, c'est ce que je sens moi-même, et voilà justement ce que je ne puis pardonner à *Phidias*.

LYCINUS.

Pour moi, je ne trouve rien de plus plaisant que d'entendre les hommes se reprocher mutuellement leurs préjugés. Je conviens avec toi de bonne foi que nous avons les nôtres: mais il faut, si j'ose parler de la sorte, que les tiens aient répandu sur tes yeux un nuage bien épais, si tu ne vois pas, que le plus grand mérite de l'artiste consiste précisément, à avoir représenté le Roi des Dieux et

des hommes avec une majesté, qui doit effacer tout d'un coup jusqu'à la moindre trace des fausses impressions que les contes allégoriques des poëtes et les sottes légendes des mythologistes peuvent avoir laissées dans notre cerveau. Que faut-il de plus qu'un coup-d'œil sur ce *Jupiter olympien*, pour sentir qu'au lieu de ce *Jupiter* fabuleux, qui sous la forme d'un cygne élève son cou tortueux sur le sein d'une *Léda*, ou qui s'insinue en pluïe d'or dans celui d'une *Danaé*, c'est celui-ci qui est le vrai *Jupiter?*

ATHÉNAGORE. (en riant)

Le vrai Jupiter! C'est précisément comme si tu parlais de vrais *Centaures* et de vraies *Syrènes.* Ha, ha, ha! Le vrai *Jup* — *Kyrie eleison!* Qu'est-ce que cela?

LYCINUS.

Grands Dieux! Que vois-je? Est-il possible que l'illusion de l'art puisse aller si loin? Le Dieu s'anime, les éclairs d'un feu surnaturel brillent dans ses yeux, il remue ses paupières, le temple s'ébran-

le, la terre chancèle, un coup de tonnere! —

JUPITER (en souriant et rebaissant les paupières, à Athénagore).

Tu es un cruel homme, Athénagore! Ote-moi, à tes risques et perils, ce que tu peux: du moins ne pourras-tu pas en ma propre présence me nier que je ne sois, ce que je suis?

LYCINUS.

Eh! bien, sage Athénagore, ou quelque soit ton nom? Qu'est devenue toute ton audace?

ATHÉNAGORE.

O! j'étais préparé à cela! — (il fait une foule de signes de croix et commence à exorciser Jupiter) *Apage Satanas! Ego exorcizo te in nomine* —

JUPITER.

Signa te signa temere me tangis et angis!

ATHÉNAGORE (continue de se signer en tremblant et de murmurer entre ses dents des formules d'exorcisme).

JUPITER.

Sois tranquille, homme insensé ! Tu vois bien que je ne veux pas te faire de mal. Je voulais seulement te convaincre que *Jupiter olympien* est vraiment et réellement — *Jupiter olympien.*

ATHÉNAGORE. (à part)

Quelle confirmation évidente de notre doctrine, qui nous enseigne que les idoles des payens ne sont autre chose, que les anges rébelles, qui se font adorer comme des Dieux par les malheureux qu'ils abusent, et passent leur vie dans de pareilles images!

JUPITER.

Que murmures-tu là entre les dents?

ATHÉNAGORE.

Que le court délai, qui t'est encore accordé, ne te rende point audacieux, esprit reprouvé! trop tôt pour toi ton regne va finir. J'espère voir encore le jour, où ta barbe d'or circulera en monnoie et se trouvera changée en beaux deniers d'or —

JUPITER.

Selon la marche actuelle du monde, cela n'est pas impossible. J'espère voir encore bien d'autres folies.

ATHÉNAGORE.

Le monde entier t'abandonnera, tes temples seront détruits, tes autels renversés, tes statues brisées, et tes prêtres mourront de faim ou embrasseront une autre foi.

JUPITER.

Tant pis pour eux et pour vous! Je n'en resterai pas moins ce que je suis, et vous serez les seuls qui y perdrez. Car vous pouvez compter, que vos *mythologistes* ne produiront aucun *Phidias*, et vos *Phidias* aucun *Jupiter olympien.*

ATHÉNAGORE.

Si je pouvais encore douter qui tu es, je te reconnaitrais à l'arrogance de ce langage.

JUPITER.

Tu es un drôle de corps; je voudrais bien m'amuser encore de toi plus longtems: mais j'ai autre chose à faire; ainsi porte-toi bien, et apprends de *Jupiter* à supporter les fous.

QUATRIÈME DIALOGUE.

JUNON, LIVIE.

JUNON.

O ma chère Livie, je suis la plus malheureuse femme du monde!

LIVIE.

Je n'aurais jamais cru entendre un pareil langage dans la bouche de la reine des Dieux et des hommes.

JUNON.

Quoi, Livie? es-tu donc assez simple pour croire avec le vulgaire, que la félicité soit une propriété affectée à la grandeur? Tandis que nous nous estimerions souvent fort heureux de pouvoir échanger notre condition avec toutes ses prérogatives contre le bonheur obscur d'une bergère pauvre, mais contente de son sort!

LIVIE.

Je ne me souviens pas d'avoir, lorsque j'étais la première des mortelles, jamais été mécontente de mon sort au point, de desirer de l'échanger contre un autre moins élevé.

JUNON.

Il faut donc que tu aïes eu un époux plus tendre, ou du moins plus honnête et plus complaisant que le mien.

LIVIE.

J'aurais au fait porté mes prétentions à une hauteur bien démésurée, si je ne m'étais pas estimée heureuse de ce côté-là. Je ne sache pas qu'*Auguste* pendant les 53 années de notre union m'ait une seule fois donné sujet de douter, que j'occupasse la première place dans son cœur.

JUNON.

Il s'en faut bien, Livie, que je puisse faire le même éloge de mon maitre et de mon époux. Qui ne sait pas, depuis que ce vieux radoteur d'*Homère* a divulgué si indiscretément tous nos secrets de ménage,

ménage, avec combien peu d'égards et de délicatesse *Jupiter* me traite? Avec quelle grossièreté il me maltraite en présence des autres Dieux; quels titres honorables je suis obligée de recevoir de lui, et quel plaisir il prend à me rappeller dans chaque circonstance de mauvais traitemens, qui devraient lui causer une honte mortelle, si ses joues étaient capables de rougir? Combien de fois ne dois-je pas m'entendre reprocher que dans un de ses accès de folie il me saisit par les cheveux et me suspendit entre les nues avec une enclume à chaque pied? Aurais-tu jamais pu t'imaginer, si cet impertinent chanteur de tréteaux n'avait tout trahi par son bavardage, qu'il eut été capable de m'offrir des coups, et cela dans une occasion, où un homme du bon ton se fût cru tenu à des remercimens vis-à-vis de la dernière laitière du mont *Ida?* Quant au peu de cas qu'il fait de la foi conjugale qu'il me doit, et à ce qu'il n'y a ni Naïade ni Dryade, ni même femme ou fille passable sur la terre, qui soit à l'abri de ses

poursuites, c'est ce que les Poëtes n'ont que trop chanté. N'a-t-il pas rempli le ciel de ses enfans, tandis que moi, sa légitime épouse, n'en ai pas depuis tant d'années un seul de lui à produire et serais obligée de supporter l'opprobre de la stérilité, si je n'eusse trouvé moyen de devenir par un moyen surnaturel mère de *Mars*, *Vulcain* et *Hébé*. (**Livie sourit d'une manière presqu'imperceptible.**) Tu vois cependant qu'il n'aurait que trop de raisons de se contenter de moi, et que, quant à ce qui peut satisfaire les vœux d'un homme, je ne le cède à aucune de ses conquêtes; et je ne serais pas outrée de dépit d'être réduite au vain titre de Reine du ciel? et ce qu'il y a de plus insupportable, d'avoir si peu d'influence, que je suis obligée de m'abaisser à des artifices indignes de moi, et d'emprunter la ceinture enchantée d'*Aphrodite*, pour obtenir la plus petite bagatelle?

LIVIE.

On ne peut disconvenir, qu'en comparaison de nous, les hommes sans excep-

tion peut-être ne soient une espèce d'êtres durs, grossiers et intraitables. Sans un peu d'art il serait peut-être trop difficile même à une Déesse, d'acquérir sur le mortel le plus ordinaire autant d'ascendant, qu'une femme doit en avoir sur son mari pour s'estimer passablement heureuse.

JUNON (souriant).

S'il t'en coûta si peu, Livie, je voudrais bien savoir comment tu t'y pris, pour te procurer un tel ascendant sur un homme comme *Auguste*, qui à tant de jalousie de ses prérogatives, tant de méfiance et de retenue joignait des passions aussi fougueuses et aussi bouillantes.

LIVIE.

Il n'y a dans le fond rien de plus simple. Je lui fis croire tant qu'il vêcut que je n'avais d'autre volonté que la sienne, et obtins par-là précisément tout le contraire; il croyait me gouverner, et c'était moi qui le gouverna. Je ne consultais dans tous les objets, qui m'étaient indifférens

et auxquels il attachait un grand prix, que son goût et son humeur, et j'étais toujours exactement comme l'épouse d'*Auguste* devait être d'après son opinion et sa volonté. Ma complaisance dans de pareils cas était sans bornes. Loin de l'importuner par ma jalousie, j'affectais de n'avoir jamais le moindre soupçon de ses intrigues; je le servais même sous main et de la meilleure grace du monde; et à la faveur d'une sympathie dont il ne douta jamais un instant, les Dames qui offraient à ses caprices le plus d'attraits étaient toujours aussi celles, que je préférais et avec lesquelles j'étais le plus liée. Au moyen de cette indifférence parfaite à l'égard de ses petits secrets, je l'amenais au point de n'en point avoir d'autres pour moi; et en lui laissant toujours la persuasion, qu'il me trompait sur ce point sans être découvert, je pouvais être sûre qu'il ne me trompait sur aucun autre, et que dans tout ce qui concernait son gouvernement, sa famille et ses rapports politiques, il n'entreprenait rien sans mon avis, et ne for-

mait aucune résolution dont je ne lui eusse donné l'idée, à la vérité toujours d'une manière si adroite qu'il ne croyait suivre que sa tête ou son cœur, tout en n'étant que l'instrument du mien. C'est par ces artifices (pour leur donner leur vrai nom) que j'obtins l'avantage de le rendre aussi peu jaloux de mon esprit que je l'étais de ses intrigues; et en gagnant ce point, j'avais tout gagné. Persuadé que je ne pouvais avoir d'autre intérêt que le sien, il regardait tous les avantages de mon esprit comme sa propriété, et comme il s'était toujours bien trouvé de mes conseils, c'était devenu un besoin machinal pour lui de ne voir que par mes yeux et de ne faire aucun pas, sans que je lui donnasse la main. Dans le fait, après que je fus devenue par la mort de *Mécene* et d'*Agrippa* son seul ministre de confiance, il ne lui arriva qu'une fois (sans parler de ses galanteries) d'avoir pour moi un secret, et ce seul défaut de confiance il le paya de sa tête.

JUNON.

Voila ce qui s'appelle une femme de tête! Quoi? Livie? tu pus te résoudre à rompre de la sorte une union de plus de cinquante ans, qui avait toujours été si heureuse pour tous les deux?

LIVIE.

La nécessité est, comme tu le sais, grande Déesse, la première loi des Dieux et des hommes.

JUNON.

Puisque tu m'as déja dit tant de choses, tu m'obligerais, si tu voulais me donner des preuves plus détaillées de la nécessité où tu fus de punir si sévèrement la première retenue de ton époux vis-à-vis de toi.

LIVIE.

Je t'en aurais demandé moi-même la permission, Déesse, tant il est intéressant pour moi, que tu ne me voies pas dans un faux jour. *Julie*, la fille unique d'*Auguste* avait pendant son exil trouvé moyen par ses amis de Rome (qui n'étaient pas les miens) de décider

le vieil Empereur à avoir une entrevue secrette avec son jeune fils *Agrippa*, qui par des égaremens de jeunesse insignifians, mais prêtant à l'interprétation la plus désavantageuse, s'était attiré la disgrace de son grand-père et fait exiler dans l'isle de *Planasia*. On crut nécessaire de me faire un secret de ce rendez-vous. Mais j'appris même, tant j'étais bien servie, que mon vieillard y avait montré infiniment de sensibilité. Enfin il s'était reconcilié avec son petit-fils et le parti de *Julie* concevait l'espérance assez bien fondée de voir *Auguste* le déclarer son successeur et son héritier au préjudice de mon fils *Tibère Néron*. Je ne vis que trop clairement qu'il se passait des choses que l'on cherchait à me cacher avec le plus grand soin. Je n'avais vraiment plus de tems à perdre, si je ne voulais pas comme une étourdie me laisser enlever à mes yeux le fruit d'un plan conduit depuis tant d'années avec tant de peine, d'efforts et d'adresse, au moment, où déja mûr il était prêt à se détacher pour me tom-

ber dans la main. Quelles peines infinies n'avais-je point eues à dérober depuis trente ans ce plan aux yeux d'un homme aussi soupçonneux qu'*Auguste!* Quels obstacles presque insurmontables n'eus-je point à écarter de mon chemin, pour élever sur le siége des *Césars* le fils de *Claude Néron*, le seul, par le moyen du quel je pouvais espérer de garder en main les rênes du gouvernement, même après la mort d'*Auguste*. Le neveu d'*Auguste*, le *spes altera Romæ* de *Virgile*, dut mourir dans sa vingtième année; les jeunes *Césars*, *Caïus* et *Lucius*, ses petits-fils et fils adoptifs, tombèrent à la fleur de leur âge, et *Julie*, leur mère, l'idole du peuple romain et de son père, fut, ainsi que son fils unique encore vivant, bannie de ses yeux et de son cœur, avant que l'exécution d'un pareil dessein fut devenue seulement possible. J'avais pu surmonter toutes ces difficultés, sans m'effrayer d'aucun moyen, pourvu qu'il fût nécessaire à mon but, et j'aurais redouté le seul sans lequel tous les autres eus-

sent-été inutiles ; sans lequel le travail de tant d'années non seulemeut eût été infructueux, mais encore se fût tourné contre moi-même et uniquement à l'avantage de mon ennemie mortelle, dont je n'avais point de ménagemens à attendre? Ma conservation et celle de mon fils devait être dans ce moment pressant ma seule loi; et abréger le peu de jours qu'un homme au bout de sa carrière avait encore à espérer, n'était dans le fond qu'une bagatelle en comparaison de ce que mon projet m'avait déja coûté.

JUNON.

Tu es une femme selon mon cœur, Livie! Il faut que nous fassions plus ample connaissance. Toutefois je doute fort qu'avec le sang des *Titans*, qui coule dans mes veines, j'aie jamais assez de souplesse pour mettre à profit les avis que tu viens de me donner. Peut-être devrais-je voir en toi une rivale plus dangereuse qu'aucune de celles que mon époux m'a jamais données. Pourquoi un orgueil comme le tien n'aspi-

rerait-il pas au premier rang dans le ciel comme sur la terre?

LIVIE.

Tu plaisantes, Déesse! — comment pourrais-je seulement concevoir l'idée —

JUNON (frappant sur l'épaule de Livie).

Sois tranquille, Livie! Ma fierté même fait ta sûreté! Mais si jamais il me vient à l'esprit de faire divorce avec *Jupiter*, tu es la seule dans l'Olympe, digne d'occuper ma place auprès de lui. (Elle sort).

LIVIE (seule).

Fille orgueilleuse de Saturne! Quelle idée viens-tu de réveiller au fond de mon ame? Me voilà Déesse comme toi, et *Jupiter*, autant que je le connais jusqu'à présent, est le véritable *Auguste* de l'*Olympe*. L'affaire pourrait devenir sérieuse au moment où tu t'y attendras le moins.

CINQUIÈME DIALOGUE.

PROSERPINE, SÉLÈNE, DIANE. *)

(Se rencontrant à la jonction de trois chemins.)

PROSERPINE.

C'est charmant que le hazard nous réunisse si inopinément toutes les trois! Nous allons donc enfin tirer au clair un point, qui depuis longtems me met l'esprit à la torture.

SÉLÈNE.

Qu'est-ce donc, Proserpine?

*) Ne pouvant me servir, ni de *Lune* tout seul qui n'est guère en usage, ni de la *Lune* qui ferait rire, ni de *Luna* enfin, que nous n'osons employer comme les *Allemands*, je me suis décidé à emprunter du grec le mot *Sélène* qui lève toutes les difficultés.

PROSERPINE.

Regarde-moi entre deux yeux, ma chère, examine-moi de la tête aux pieds, par devant et par derrière, et dis-moi sur ta parole de vierge, si, en me rencontrant toute seule, tu m'aurais prise pour *Diane?*

SÉLÈNE.

J'en doute fort. Taille et costume sont entre vous si différens, que, même à la lueur de ma pâle lumière, il est impossible de vous confondre.

PROSERPINE.

Mais il doit vous être arrivé souvent à *Diane* et à toi de croire vous voir vous mêmes, lorsque par hazard vous veniez à vous rencontrer.

DIANE.

Ah! La plaisante idée! Moi je croirais me voir dans *Sélène*? Il faudrait pour que cela fût possible, qu'elle se changeât en miroir.

SÉLÈNE (avec un ris ironique).

Quand même la différence entre *Diane* et moi serait moins grande que je ne

m'en suis jamais flattée, je me connais moi-même assez bien pour ne jamais tomber dans une pareille erreur.

PROSERPINE.

Vous ne savez donc pas, à ce qu'il parait, qu'avec différentes propriétés et sous différens noms nous ne sommes toutes les trois qu'une seule et même Déesse?

SÉLÈNE.

Quoi tu serais — moi?

DIANE.

Toi — *Diane*?

PROSERPINE.

Ce n'est pas là précisément ce que je veux dire; mais je suis *Hécate*, tu es *Hécate*, et elle est *Hécate*, et vous êtes toutes deux *Hécate*, sans que je cesse d'être *Hécate* tout aussi bien que vous.

DIANE.

À merveille! Et qui débite de pareilles balivernes?

PROSERPINE.

O! ce sont des gens qui doivent le savoir! Ce sont les Mythologistes!

DIANE.

Les Mythologistes peuvent dire ce que bon leur semble! Quant à moi, il faut bien que je sache mieux que personne ce que je suis; et tant que je ne serai point, comme *les filles de Prétus*, privée de l'usage de la raison, personne ne me fera accroire que je suis *Sélène* ou *Proserpine*, et encore moins toutes les deux à la fois.

SÉLÈNE (en riant).

Ne t'emporte pas, Diane! Qui sait si les Mythologistes ne nous connaissent pas mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes? Au fait ils n'assureraient pas cela d'une manière si positive, s'il n'en était rien.

DIANE.

Écoute, Sélène, je n'entends point raillerie sur cet article. J'ai pour toi toute la considération imaginable; mais je n'ai-

merais point du tout à être confondue avec toi. Je te passe de grand cœur ton *Endymion* et les cinquante filles dont tu l'as rendu père sur le mont *Latmos*; seulement je ne veux point avoir l'honneur d'être leur mère.

SÉLÈNE.

Diane! Diane! ne m'oblige pas de parler! ou bien je te ferai ressouvenir de quelque chose, dont, si j'étais *Diane*, je rougirais plus que de l'honneur d'être mère de cinquante jolies filles. *Actéon* —

DIANE.

Tu ne me reprocheras pas, j'espère, l'histoire d'*Actéon*, qui a expié, ce me semble, assez rigoureusement le malheur de m'avoir vue au bain sans le vouloir?

SÉLÈNE.

Il faut convenir que ces *Faunes* sont de bien mauvaises langues! et les mortels, qui nous jugent toujours d'après eux-mêmes, ne peuvent s'imaginer qu'une Déesse, qui n'a point d'intérêt particulier à ne pas vouloir être surprise au

bain, punisse si cruellement un aussi joli chasseur qu'*Actéon* de la jouissance innocente d'un regard passager; ils croient te faire bien moins de tort en s'en rapportant aux *Faunes*, qui, comme l'on sait, sont de grands espions, et en donnant la métamorphose du pauvre *Actéon* tout uniment comme une suite du combat, qui s'éleva entre ton inquiétude délicate pour ta réputation et tes complaisances pour lui.

PROSERPINE.

Je vois qu il ne dépendrait que de moi de regarder comme un peu équivoque l'honneur de ne faire avec *Diane* et *Sélène* qu'un seul et même sujet. Mais comme quant à moi je suis *Proserpine*, je puis consentir à voir passer sur votre compte telle ou telle avanture, de la responsabilité de laquelle je ne me soucierais nullement de me charger. En effet que nous ne soyons toutes trois qu'une seule et même *Hécate* n'empêche point (si j'ai bien compris les mythologistes) que chacune de nous ne reste ce qu'elle est; ainsi

je

je ne suis ni *Sélène*, ni *Diane*, mais *Proserpine*; toi de ton côté, tu n'es ni *Proserpine*, ni *Sélène*, mais *Diane*, la chaste chasseuse; et toi, Phébé, tu n'es ni *Diane*, ni *Proserpine*, mais cette même *Sélène*, qui donna cinquante filles à l'heureux *Endymion!*

SÉLÈNE.

Ah! voilà donc le mot de l'énigme! *Hécate* n'est qu'un nom qui nous appartient à toutes trois.

PROSERPINE.

Pardon! *Hécate* n'est point un vain nom, mais l'*Hécate* véritable, réelle et corporelle, formée de nous trois ensemble et qui s'appelle par cette raison *Hécate la triple* et *à trois formes.*

DIANE.

Ainsi nous sommes toutes deux *Hécate*, aussi bien que toi?

PROSERPINE.

C'est ce que disent les Mythologistes.

DIANE.

Si c'est ainsi, il y a *trois Hécates*; c'est bien clair?

PROSERPINE.

Point du tout! Je vois que vous ne m'avez pas encore du tout comprise.

SÉLÈNE.

Pourvu que tu te comprennes toi-même, ma chère Proserpine! Comment pouvons-nous n'être qu'une, étant trois, comme tu vois?

PROSERPINE.

Trois surement, si moi je suis *Proserpine*, toi *Sélène*, et celle-ci *Diane*; mais une seule *Hécate*, si *Sélène* et *Diane* sont *Hécate* aussi bien que moi?

SÉLÈNE.

Avoue, Déesse, que tu t'amuses un peu à nos dépens avec tes subtilités mythologiques! Nous sommes et ne sommes point; je suis toi et tu n'es pas moi; nous sommes trois et nous ne sommes qu'une, et nous sommes toutes trois ce qu'aucune de nous n'est séparément. —

Quel galimatias! Je ne m'appelle point *Sélène*, si je comprends un mot de tout cela.

PROSERPINE.

Je n'y vois guère plus clair non plus, ma chère. J'avais espéré que notre entrevue éclaircirait la chose: mais je suis obligée d'avouer, qu'en m'efforçant de vous rendre intelligible ce que je ne comprends pas moi-même, ma vue s'embrouille au point de ne plus distinguer ni blanc ni noir. Si nous avions seulement ici un Mythologiste!

SÉLÈNE.

Il nous embrouillerait au point que tous les sternutatoires tout l'ellebore du monde ne serait pas capable de nous guérir.

DIANE.

Savez-vous bien, Déesses, ce que nous avons de mieux à faire? C'est de ne plus nous en occuper du tout; laissons les Mythologistes dire de nous tout ce qu'ils voudront. Après tout ils ne pourront jamais nous faire plus grandes ou plus

petites que nous ne sommes. Continuons chacune notre route, et — grand Jupiter! Quel bruit effroyable! Entendez-vous?

SÉLÈNE.

J'entends comme les aboyemens de mille chiens et les sifflements de dix mille serpens.

PROSERPINE.

Des éclairs percent la terre, des vents impétueux mugissent dans la forêt, les chênes se déracinent avec fracas.

DIANE.

La terre tremble sous mes pieds, elle s'entr'ouvre, des langues épaisses d'un feu fulfureux s'élèvent en flamboyant, quel monstre sort du précipice? Avez-vous jamais rien vu d'aussi épouvantable?

PROSERPINE.

Je vois monter une femme haute de trois cens pieds au moins; il sort de ses yeux des éclairs énormes, au lieu de cheveux des serpens tachetés de brun et de bleu s'entortillent autour de sa tête

en tresses hideuses et sifflent en se déployant en boucles flottantes sur ses épaules livides; au lieu de marcher sur ses pieds, elle s'avance portée par deux Dragons monstrueux, agite dans sa main gauche un pin enflammé, et dans sa droite un poignard long de quarante pieds.

SÉLÈNE.

Il ne fait pas bon ici — fuyons! (**Elles s'enfoncent toutes les trois dans le bois et heurtent une troupe de Nymphes et de Faunes, qui s'enfuient comme elles et s'écrient entr'eux tout essouflés:** ***c'est Hécate! Fuyons! c'est Hécate qui vient!***)

DIANE (**à Proserpine**).

Entends-tu ce que disent les Nymphes? *Cette Hécate* là pourrait bien être *la véritable.*

SÉLÈNE.

Toujours de mieux en mieux! Mais je crois du moins être sure de n'être point *cette Hécate.*

PROSERPINE.

Graces au ciel! Une autre à qui cela va mieux, me délivre de l'honneur fa-

cheux d'être *Hécate.* Qu'elle décide avec les *mythologistes* ce qu'elle est, ou si elle est triple ou quadruple. Quant à moi je me contenterai bien de n'être à l'avenir que la simple *Proserpine.* Bonne nuit, Déesses! Je vais rejoindre mon sombre époux.

DIANE.

Moi mes Dryades et mes lévriers.

SÉLÈNE.

Et moi (tout bas) mon *Endymion.*

SIXIÈME DIALOGUE.

JUPITER, JUNON, APOLLON, MINERVE, VÉNUS, BACCHUS, VESTA, CÉRÈS, la VICTOIRE, QUIRINUS, SÉRAPIS, MOMUS et MERCURE.

(*Jupiter*, *Junon* et tous les autres habitans du ciel sont assis à plusieurs grandes tables dans une galerie découverte du palais de l'Olympe. *Ganimède* et *Antinoüs* versent le nectar aux Dieux, *Hébé* aux Déesses; les *Muses* font la musique du repas, les *Graces* et les *Heures* dansent des pantomimes, et *Jocus* par ses carricatures et ses lazzis fait rire de tems en tems les immortels aux éclats. Au milieu de la plus vive allégresse arrive *Mercure* en volant en grande hâte.)

JUPITER.

Tu arrives un peu tard, mon fils, comme tu vois. Quelles nouvelles nous apportes-tu de là-bas?

VÉNUS (à Bacchus).

Elles paraissent lui peser beaucoup. Comme il a l'air effaré!

MERCURE.

Ma dernière nouvelle n'est guère capable d'ajouter à l'allégresse que je vois regner ici.

JUPITER.

Ce n'est pas du moins ta mine, Mercure. Que peut-il donc être arrivé d'assez facheux pour que la joie des Dieux mêmes en puisse être alterée?

QUIRINUS.

Un tremblement de terre a-t-il renversé le *Capitole?*

MERCURE.

Ce ne serait qu'une bagatelle.

CÉRÈS.

Une éruption violente de l'*Etna* a t'elle ravagé ma chère *Sicile?*

BACCHUS.

Ou bien une gelée tardive a-t-elle fait couler les raisins de *Campanie?*

MERCURE.

Bagatelles! Bagatelles!

JUPITER.

Allons, débite-nous donc promtement ta lamentable histoire!

MERCURE.

C'est tout uniment que — (il s'arrête).

JUPITER.

Ne m'impatiente pas, Hermès! Qu'est-ce donc tout uniment, que — ?

MERCURE.

Que — sur une motion, faite en plein Sénat par l'Empereur en personne, — et à une grande pluralité de voix — tu viens, Jupiter, d'être *destitué* en formes.

(Les Dieux se lèvent tous de table dans la plus grande émotion.)

JUPITER (restant seul assis, en riant).

Rien que cela? — Il y a longtems que je m'y étais attendu. (Tous les Dieux à la fois.) *Jupiter, destitué!* Est-il possible? *Jupiter!!!*

JUNON.

Tu extravagues, Mercure — Esculape tâte lui donc le pouls!

LES DIEUX.

Jupiter *destitué!*

MERCURE.

Comme je viens de le dire, formellement, solemnellement, et à une pluralité décisive déclaré n'être qu'un épouvantail — que dis-je? un épouvantail est au moins quelque chose! — moins encore qu'un épouvantail, un zéro, et privé de ses temples, de ses prêtres, de sa charge de premier protecteur de l'Empire romain! —

HERCULE.

Voilà une plaisante nouvelle, Mercure! — mais aussi vrai que je suis Hercule, (il agite sa massue) cela ne restera pas impuni!

JUPITER.

Doucement, Hercule! Ainsi *Jupiter Optimus Maximus*, *Capitolinus*, *Feretrius*, *Stator*, *Lapis* etc. aurait fini son rôle?

MERCURE.

Ta statue a été renversée, et ils sont en train de détruire aussi ton temple. La même tragédie se joue dans toutes les provinces, dans tous les coins de l'Empire romain. De tous côtés se précipitent des légions de demi-hommes, barbus comme des boucs, armés de torches, de béliers, de pioches et de haches, pour annéantir dans leur fureur fanatique les respectables objets de la religion primitive.

SÉRAPIS.

O ciel! que vont devenir mon temple magnifique d'*Alexandrie* et ma superbe statue colossale! Si les déserts de la *Thébaïde* vomissent contre eux, seulement la moitié de leurs saints hommes des bois, tout est perdu.

MOMUS.

O pour toi, Sérapis, tu ne cours aucun risque. Qui aura la témérité de toucher ta statue, puisqu'il est reconnu à *Alexandrie*, qu'au moindre outrage qu'elle recevrait d'une main sacrilège, le ciel

et la terre se dissoudraient et la nature retomberait dans son premier chaos?

QUIRINUS.

On ne peut pas toujours faire fonds sur de pareils discours, mon pauvre Sérapis. Il pourrait bien t'en arriver tout autant qu'à la statue d'or massif de la Déesse *Anaïtis* à *Zéla*, dont le premier téméraire, qui porterait la main sur elle, devait expier la violation en étant sur le champ écrasé de la foudre.

SÉRAPIS.

Et qu'arriva-t-il à cette statue?

QUIRINUS.

Le triumvir *Marc-Antoine* ayant défait totalement *Pharnace* auprès de *Zéla*, cette ville fut pillée ainsi que le temple d'*Anaïtis*; et personne ne put dire ce qu'était devenue la Déesse d'or massif. Quelques années après *Auguste* passa la nuit à *Bononia* chez un vétéran d'*Antoine*. L'empereur fut regalé à merveille, et lorsque pendant le repas on vint à parler de l'affaire de *Zéla* et du temple d'*Anaïtis*, il demanda à son hôte, com-

me ayant été lui-même témoin oculaire, s'il était vrai que le premier qui avait porté la main sur elle fut tombé mort subitement? — Tu vois devant toi ce téméraire, répondit le vétéran, et c'est une des jambes de la Déesse qui te donne à souper. J'eus le bonheur de me saisir d'elle le premier; *Anaïtis* est sans contredit une fort bonne personne, et j'avoue avec reconnaissance que c'est à elle que je dois tout mon bien-être.

SÉRAPIS.

Voilà un triste sujet de consolation, *Quirinus!* Si le monde va comme *Mercure* nous l'annonce, je ne puis espérer, que mon colosse d'*Alexandrie* ait un meilleur sort. Il est pourtant affreux que *Jupiter* puisse voir tranquillement de pareilles abominations!

JUPITER.

Je te conseillerais d'en faire autant, *Sérapis.* Pour un Dieu du *Pont* tu as joui assez longtems de l'honneur d'être adoré de l'orient à l'occident, et tu ne peux pas raisonnablement desirer, que tes

temples aient un sort plus heureux que les miens, ou que ton colosse dure plus longtems que le divin chef-d'œuvre de *Phidias.* Si nous tombons tous, tu ne seras pas, j'espère, le seul à vouloir rester sur pied?

MOMUS.

Eh! Eh! *Jupiter?* Qu'as-tu donc fait de tes fameuses foudres pour te soumettre à ta chûte avec tant de résignation?

JUPITER.

Si je n'étais pas ce que je suis, mauvais plaisant, une de ces foudres servirait de réponse à ta sotte demande.

QUIRINUS (à Mercure).

Il faut que tu me le répètes encore une fois, *Hermès*, si tu veux que je te croie. Ainsi mon *Flamen* serait congédié? mon temple fermé? L'on ne célèbrerait plus ma fête? Et les *Quirites* énervés, esclaves et insensibles, seraient dégénérés au point, de porter jusque-là l'ingratitude envers leur fondateur?

MERCURE.

Ce serait t'abuser si je te donnais la nouvelle autrement.

LA VICTOIRE.

Ainsi je n'ai pas besoin de demander ce que sont devenus mon autel et ma statue dans le *Forum Julium*. Il y a si longtems que les Romains ont oublié l'art de vaincre, que je trouve tout naturel qu'ils ne puissent supporter plus longtems la vue de ma statue. A chaque regard qu'ils jettaient sur elle, ils devaient s'imaginer la voir leur reprocher leur dépravation honteuse. La victoire n'a plus rien de commun avec les Romains, dont le nom est devenu parmi les barbares une injure, qui ne peut être lavée que dans le sang.

VESTA.

Puisqu'il en est ainsi, ils ne laisseront surement pas le feu sacré brûler plus longtems dans mon temple? Ciel! que vont devenir mes pauvres Vestales?

MERCURE.

O quant à elles, il ne leur sera pas arraché un seul cheveu, respectable *Vesta!* On les laissera bien tranquillement — mourir de faim.

QUIRINUS.

Comme les tems changent! Jadis quand le feu sacré s'éteignait sur l'autel de *Vesta*, c'était une calamité terrible pour tout l'empire romain.

MERCURE.

Et maintenant on ferait plus de bruit, si le feu profane s'éteignait dans quelque cuisine de Rome, que si les Vestales laissaient éteindre le leur deux fois par semaine.

QUIRINUS.

Mais qui sera désormais protecteur de Rome à ma place?

MERCURE.

Saint Pierre aux deux clefs s'est approprié cette petite charge.

QUIRINUS.

Saint Pierre aux deux clefs? Quel est *cet homme là?*

MERCURE.

MERCURE.

C'est ce que je ne sais pas trop bien moi-même; demande-le à *Apollon*, qui te l'expliquera peut-être mieux que moi.

APOLLON.

C'est un homme, Quirinus, qui par ses descendans gouvernera le monde pendant huit siècles, quoiqu'il ne fut lui-même qu'un *pauvre pêcheur*.

QUIRINUS.

Quoi? Le monde se laissera gouverner par des *pêcheurs?*

APOLLON.

Du moins par une certaine espèce de *pêcheurs*, par des *pêcheurs* d'*hommes*, qui dans un filet très-ingénieux, nommé les *décrétales*, attraperont peu-à-peu toutes les nations et tous les princes de l'Europe. Leurs ordres passeront pour des oracles, et un morceau de parchemin ou de papier portant le sceau du pêcheur *Saint Pierre* aura la force de créer et de détrôner les rois.

QUIRINUS.

Ce *saint Pierre* aux deux clefs doit être un puissant enchanteur?

APOLLON.

Rien moins que cela! Les choses les plus surprenantes du monde arrivent, comme tu devrais le savoir depuis longtems, toujours d'une manière fort simple. Cette lavine, qui inonde un village tout entier, n'était d'abord qu'une petite boule de neige, et ce fleuve qui porte de gros bâtimens n'est à son commencement qu'une petite source qui jaillit d'un rocher. Pourquoi donc les successeurs d'un pêcheur Galiléen, par le moyen d'une nouvelle religion, dont ils se déclareront les souverains pontifes, et à l'aide d'une morale et d'une politique toutes nouvelles, qu'ils sauront fonder sur cette même religion, ne deviendraient-ils pas dans quelques siècles maîtres de Rome, et même pendant quelque tems de la moitié du monde? N'as-tu donc pas gardé les troupeaux du *Roi d'Albe*, qui n'était qu'un très-petit potentat, avant de t'é-

riger en chef de tous les bandits du Latium et de pratiquer cette petite retraite de voleurs, qui devint par la suite la capitale et la reine du monde entier? *Saint Pierre* pendant sa vie ne faisait pas en effet grande figure: mais le tems viendra où les empereurs tiendront l'étrier à ses successeurs, et où les reines leur baiseront humblement les pieds.

QUIRINUS.

Que de choses l'on voit arriver, quand on est immortel!

APOLLON.

Il faut sans doute bien du tems et de l'adresse pour pousser la pêche des hommes jusqu'à cette perfection. Mais il y aura aussi bien de la simplicité de la part des poissons qui s'y laisseront prendre.

QUIRINUS.

En attendant nous sommes et serons destitués! N'est-ce pas?

MERCURE.

Il faudra bien que les choses en restent là pour le moment.

PLUSIEURS DIEUX.

Plutôt renoncer à l'immortalité que de survivre à de pareils événemens!

JUPITER.

Mes chers enfans, oncles, neveux et cousins, en général et en particulier! Je vois que vous prenez cette petite révolution, dont j'ai depuis si longtems avec tant de sang froid prévu l'époque, plus au sérieux que la chose ne le mérite; reprenez vos places, je vous prie, et tout en buvant un verre de nectar, causons de tout cela avec modération et sans préjugés. Chaque chose a son tems dans la nature; tout est variable, les opinions des hommes le sont également. Elles changent toujours selon les circonstances; et si nous considérions la différence que cinquante ans seulement mettent entre le petit-fils et le grand-père, nous ne nous étonnerions point, que dans l'espace de mille ou de deux mille ans, le monde semble prendre peu-à-peu une forme toute nouvelle; car au fond

ce n'est jamais qu'apparence; et au changement des masques et des noms près, c'est toujours la même comédie. Ces imbécilles de là bas ont fait de nous assez longtems l'objet de leur superstition, et s'il y en avait parmi vous quelques uns qui y attachassent quelque prix, je dois leur avouer franchement qu'ils avaient grand tort. Il serait bien à souhaiter pour l'humanité qu'elle devint plus sage; de par le ciel! il serait bien tems; mais il ne faut pas encore y penser. Ils se flattent toujours, il est vrai, que la dernière sottise, qu'ils avouent, sera aussi la dernière; l'espérance d'un tems plus heureux est l'éternelle chimère, par la quelle ils se laissèrent et se laisseront toujours abuser, et ils ne s'apperçoivent jamais que ce n'est pas le tems, mais leur folie naturelle, qui empêche leur sort de devenir meilleur. Car c'est décidément leur lot, de n'avoir aucune jouissance dans toute sa pureté; semblables aux enfans, qui jettent une poupée dont ils sont dégoutés, ils abandonnent une folie dont ils se lassent, pour une nouvelle,

dont ils se trouvent ordinairement plus mal encore que de la précédente. Il semblait cette fois qu'ils allaient gagner au change; mais je les connaissais trop bien, pour ne pas voir d'avance que ce n'était pas de cette manière qu'on pouvait les tirer d'affaire. En effet quand même la sagesse en personne descendrait pour habiter visiblement au milieu d'eux, ils ne cesseraient de l'affubler de plumes, de lambeaux et de sonnettes, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à en faire une folle. Dieux, croyez-moi, l'hymne de triomphe, qu'ils entonnent dans ce moment en mémoire de la brillante victoire, qu'ils viennent de remporter sur nos statues sans défense, est un croassement de mauvais augure pour leur postérité! Ils croient améliorer leur sort, et ne feront que tomber en Charybde de Scylla. Ils sont las de nous, et ne veulent plus avoir à faire à nous? — tant pis pour eux! Nous n'avons pas besoin d'eux. Que leurs prêtres nous donnent pour des esprits méchans et impurs, et assurent le peuple qu'un abyme de souffre sans cesse enflammé est

notre seule demeure; qu'est-ce que cela nous fait? Que nous importe que des animaux terrestres à demi raisonnables se fassent de nous telle ou telle idée, se donnent avec nous telle ou telle relation, et nous parfument avec un mélange dégoutant de sacrifices infects et d'encens, ou avec le souffre de l'enfer? Ni l'un ni l'autre ne monte jusqu'à nous. Ils nous méconaissent, dites-vous, en voulant se soustraire à notre domination: nous connaissaient-ils donc mieux en nous servant? Ce que ces pauvres gens nomment leur religion, n'est jamais que leur affaire, et non la nôtre. Ils sont les seuls à y gagner ou à y perdre, en se traçant une manière de vivre raisonnable ou déraisonnable. Aussi quand leurs descendans sentiront les suites des décrets insensés de leurs *Valentiniens*, *Gratiens* et *Théodoses*, ils auront assez de sujets de se repentir de leurs innovations inconsidérées, qui accumuleront sur leurs têtes en délire un torrent de maux nouveaux et insupportables, dont le monde n'eût aucune idée, tant qu'il resta at-

taché à l'ancienne foi ou superstition. Encore si le nouvel ordre de choses les rendait effectivement meilleurs! Qui de nous pourrait ou voudrait leur en savoir mauvais gré? Mais c'est précisément le contraire! Ils ressemblent à un homme qui pour chasser un petit mal, qui ne l'eût pas empêché de devenir aussi vieux que *Titon*, s'en attirerait dix autres dix fois pires à la gorge. C'est ainsi, par exemple, qu'ils poussent contre nos prêtres des cris pleins de fureur, pour avoir entretenu un peuple, qui est partout et sera toujours superstitieux, dans une illusion, dont l'état tirait autant d'avantages qu'eux-mêmes. Leurs prêtres feront-ils donc mieux? Dans ce moment ils jettent le fondement d'une superstition qui ne sera utile qu'à eux seuls, qui, au lieu d'affermir le gouvernement politique, confondra et anéantira tous les rapports civils; d'une superstition, qui pèsera comme du plomb sur les têtes, interceptera toute idée d'objets naturels et moraux, et sous le prétexte d'une perfection chimèrique étouffera dans tous les cœurs

les germes de l'humanité. Que l'on dise de la superstition qui a jusqu'à présent ébloui le monde, tout le mal que l'on en peut dire avec vérité, et l'on sera cependant forcé d'avouer un jour, qu'elle était beaucoup plus humaine, plus innocente, et plus bienfaisante que la nouvelle qui la remplace. Nos prêtres étaient infiniment moins misantropes que ceux à qui maintenant ils cédent le pas. Ceux-là jouissaient en paix de leur considération et de leurs revenus, vivaient en bonne intelligence avec tout le monde, sans attaquer l'opinion de personne; ceux-ci sont impérieux et intolérans, se persécutent mutuellement avec la plus grande fureur, pour les jeux de mots les plus insignifians, décident *à la pluralité des voix* comment on doit *concevoir* des choses *inconcevables* et *parler* de choses *indicibles*, et traitent tous ceux qui pensent et parlent autrement, comme ennemis de Dieu et des hommes. C'est tout au plus si en mille ans on a ouï dire, que les prêtres des Dieux, avant d'être dèsunis par ces furieux destructeurs d'i-

doles, eussent été en conflit avec l'autorité civile, ou eussent troublé le repos de l'état: le nouveau sacerdocé au contraire n'a cessé depuis que son parti est en faveur, de bouleverser le monde. Leurs pontifes travaillent encore sous terre; mais on les verra dans peu saisir les sceptres des rois, se donner pour vicaires de leur Dieu, et s'arroger à ce titre une souveraineté jusqu'à lors inouie sur le ciel et la terre. — Nos prêtres n'étaient point (et rien de plus simple) partisans zélés de la philosophie: mais du moins n'en étaient-ils pas les ennemis déclarés, n'ayant sous la sauve-garde des loix rien à redouter d'elle. Ils eurent encore bien moins l'idée, de citer par devant leur tribunal les pensées et les opinions des hommes et de vouloir en arrêter le libre cours dans la société: les leurs au contraire, — qui tant que leur parti était le plus foible, furent toujours assez sages pour mettre dans leurs débats avec le nôtre la raison de leur côté, la congédient maintenant, qu'elle mettrait obstacle à leurs opérations ulté-

rieures, et ne s'arrêteront qu'après avoir tout obscurci autour d'eux, dérobé au peuple toutes les sources de lumières, et imprimé au libre usage de la saine raison le sceau du premier de tous les vices. Jadis quand ils vivaient d'aumônes, la vie aisée et décente de nos prêtres était pour eux un scandale: maintenant qu'ils voguent à pleines voiles, les revenus modiques de nos temples, dont ils s'emparent, ne suffisent point aux besoins de leur orgueil et de leur vanité. Déja leurs pontifes de Rome, par les largesses de quelques matrônes riches et extravagantes, dont ils ont eu l'art de mettre à profit la sensibilité en délire, par leur impudence à extorquer des héritages et par mille autres artifices semblables, se sont mis en état de surpasser les personnes du premier rang en richesses, en magnificence, en dépenses et en dissolution. Mais ces sources, quoique toujours grossies par de nouveaux torrens, ne suffiront point à ces affamés; ils imagineront mille moyens inconnus pour mettre à contribution la

simplicité d'hommes grossiers et fascinés; les péchés mêmes du monde par leurs enchantemens se changeront en mines d'or, et pour les rendre plus abondantes, on imaginera une foule de péchés nouveaux, dont les *Théophrastes* et les *Epictètes* n'ont jamais eu la moindre idée. — Mais à quoi bon tout ceci? Que nous importe ce que ces gens-là font et ne font pas, et s'ils employent bien ou mal leur nouvel ascendant sur l'imagination débile d'hommes sans nerf, dont l'ame et le corps sont abâtardis par la volupté et l'esclavage? Les séducteurs des autres sont séduits les premiers, et ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils font; mais nous, qui voyons tout cela dans son vrai jour, c'est à nous de les traiter avec ménagement comme des malades et des fous, et sans avoir égard à leur reconnaissance ou leur ingratitude, de leur faire à l'avenir autant de bien que leur stupidité nous en laissera le moyen. Les malheureux! A qui font-ils tort, si ce n'est à eux-mêmes, en se privant volontairement de l'influence bienfaisante, qui fit

d'*Athènes* l'école de la sagesse et des arts, et de *Rome* la législatrice et la maitresse du monde entier? par la quelle toutes les deux acquirent un degré de civilisation, auquel les descendans même les moins corrompus de ces barbares, qui sont sur le point de se partager les pays et les richesses de ces Grecs et Romains dégénérés, ne pourront jamais s'élever. Car que peuvent devenir des hommes, que les Muses et les Graces, la philosophie et tous les arts, qui font le charme de la vie et en épurent les jouissances, viennent d'abandonner en même tems que les Dieux, leurs inventeurs et protecteurs? Je prévois d'un coup-d'œil, tout le mal qui usupera la place du bien, tous ces ouvrages monstrueux et difformes, que ces fanatiques destructeurs du beau entasseront sur les ruines des ouvrages du génie, de la sagesse et des arts, — je le vois et cet aspect me répugne! Finissons: car aussi vrai que je suis *Jupiter olympien*, cela ne durera pas toujours; quoiqu'il s'écoulera des siècles jusqu'à ce que l'humanité arrive

au dernier degré de sa décadence, et d'autres siècles encore jusqu'à ce qu'avec notre aide elle se dégage de cette fange impure; il viendra un tems, où elle nous recherchera, implorera de nouveau notre secours et avouera qu'elle ne peut rien sans nous; il viendra un tems où par un travail infatigable ils tireront de la poussière ou deterreront de dessous les décombres, où la moisissure les rongeoit, les restes brisés et défigurés des ouvrages, que jadis par notre influence firent éclorre le génie et les mains de nos favoris, et où ils épuiseront envain toutes les ressources d'un enthousiasme affecté pour imiter ces merveilles, résultats d'une véritable inspiration et du souffle tout puissant de la divinité!

APOLLON.

Sans doute il viendra ce tems, Jupiter! Je le vois comme s'il paroissait déja devant moi dans tout son éclat. Ils relèveront nos statues, les contempleront avec le tressaillement du sentiment et l'étonnement de l'adoration, les pren-

dront pour modèles de leurs idoles, qui entre des mains barbares étaient devenus de vrais épouvantails, et — quel triomphe! — leurs Pontifes eux-mêmes se feront gloire de nous bâtir sous un autre nom les temples les plus magnifiques.!

JUPITER (tenant un grand verre de Nectar à la main).

Vive l'avenir! — (à Minerve) Ma fille, au tems où tu verras toute l'Europe métamorphosée en une nouvelle *Athène* et peuplée d'Académies et de Lycées, et où tu entendras la voix de la philosophie retentir du *fond des bois de la Germanie*, d'un ton plus fier et plus perçant peut-être que jadis sous les portique d'*Athènes* et d'*Alexandrie!*

MINERVE (secouant un pu la tête).

Je suis bien aise, mon père, de te voir si bon courage à la vue de tout ceci: mais tu me pardonneras de croire aussi peu à une nouvelle *Athène*. qu'à une nouvelle *Olympie*.

QUIRINUS (à Mercure).

Je ne puis, Mercure, m'ôter de la tête ce *Pierre* aux deux clefs, qui doit être mon successeur. Que veulent donc dire ces clefs? Sont ce des clefs réelles ou emblèmatiques, naturelles ou magiques? D'où les tient-il? Et que veut-il ouvrir avec elles?

MERCURE.

Tout ce que je puis te dire là-dessus, Quirinus, c'est qu'avec ces clefs il ouvre la porte du Ciel, ou celle du Tartare à qui bon lui semble.

QUIRINUS.

Qu'il ouvre le Tartare à qui bon lui semble? Mais le ciel? Cela pourrait être de plus grande conséquence!

MERCURE.

Au fait, ils ont pris à tache de peupler le ciel d'une si grande quantité de nouveaux Dieux de leur façon, qu'il n'y restera bientôt plus de place pour nous autres du vieux tems.

JUPITER.

JUPITER.

Quant à cela, Hermès, laisse moi faire! Il leur était aisé de nous prendre nos temples et nos domaines sur la terre; mais nous sommes depuis trop longtems établis dans l'Olympe pour nous en laisser expulser. Du reste pour preuve de notre parfaite impartialité, accordons aux nouveaux Romains, malgré leur impertinence, le droit de l'apothéose aux-mêmes conditions qu'aux anciens; on prétend que beaucoup de leurs candidats, qui ont des prétentions à cette promotion, ne sont pas gens de la meilleure société. Ainsi avant de les recevoir, n'en déplaise à *Saint Pierre*, nous leurs ferons subir à chacun un petit examen. Jugeons-nous que ses bonnes qualités et ses mérites lui donnent le droit de siéger parmi nous, nous ne lui contesterons point son auréole, et il ne sera pas permis à *Momus* même, de gloser sur les prodiges que l'on fait opérer à ses os ou à sa garderobe.

JUNON.

Tu feras des hommes ce que tu voudras, Jupiter; quant à moi, je ne veux point des dames.

VÉNUS.

Il y en a, dit-on, de fort jolies.

JUPITER.

Nous parlerons de cela, si l'occasion s'en présente. Quant à présent — qu'il ne soit plus question de ces tracasseries! Remplis mon verre, Antinoüs!

SEPTIÈME DIALOGUE.

FLORE, ANTINOUS.

FLORE.

POURQUOI si solitaire et si sombre, bel Antinoüs!

ANTINOUS.

Je serais peut-être moins sombre, belle Flore, si j'étais plus solitaire.

FLORE.

Quoique ce compliment ne soit pas des plus obligeans, je le trouve cependant à ta place si naturel que je ne puis m'en offenser. C'est vraiment un malheur que d'être trop aimable.

ANTINOUS.

Ce langage convient à la belle *Flore* mieux qu'à personne.

FLORE.

Pourquoi cette galanterie affectée? Me crois-tu donc assez incapable d'en-

tendre la vérité pour que tu aies besoin de me flatter le moment d'après?

ANTINOUS.

Mes yeux n'en sont point moins clairvoyans, quoiqu'ils ne puissent communiquer à mon cœur la sensation qu'ils éprouvent. Je vois aussi bien que tout autre combien tu es aimable, quoique je sois en ta présence tout aussi insensible que pourrait l'être une statue même à qui un Dieu donnerait la vue.

FLORE.

C'est ce que je conçois parfaitement. Je suis précisément de même vis-à-vis de toi, bel Antinoüs. Depuis ton arrivée j'entends toutes nos Déesses parler de toi avec ravissement. Elles ne font même point de mystère des sensations que tu excites en elles; il n'est pas jusqu'à la vieille *Cybèle*, qui ne fixe sur toi de petits yeux étincelans et avoue que le jeune *Atis* n'avait pas autant de charmes que toi. Moi seule, malgré tous tes attraits, je ne trouve dans mon cœur rien

qui me fasse concevoir comment l'on peut t'aimer.

ANTINOUS.

Cela n'est pas très flatteur pour moi.

FLORE.

N'insulte point à mon malheur, Antinoüs! Ah! que j'achéterais volontiers le bonheur de sentir, même au prix du tourment d'aimer sans être aimée!

ANTINOUS.

Tu ne connais sans doute ce tourment que par ouï dire?

FLORE.

En revanche je connais un autre malheur dont je n'ai que trop souvent fait l'expérience.

ANTINOUS.

Celui d'être l'objet de l'amour de chacun, sans pouvoir trouver quelqu'un qui t'inspirât le même sentiment. N'est-ce pas?

FLORE.

Oh! je n'en connais pas de plus grand.

ANTINOUS.

Tu n'as jamais été, comme je vois, aimée d'un seul jusqu'à l'extravagance du délire, et d'un seul qui eut à commander au monde entier, et contrainte de souffrir son amour, sans pouvoir y répondre, ou te le rendre supportable à toi-même par le plus petit intérêt: car tu aurais éprouvé alors un malheur bien plus grand encore.

FLORE.

Est-ce une malédiction dont un Démon envieux a chargé la beauté? Ou est-ce le propre de celle-ci, de n'avoir besoin que d'elle-même, de remplir elle-même ses vœux dans toute leur étendue, et de recevoir, sans en être flattée, les hommages des mortels, comme un tribut qui lui est dû? C'est ce que je n'ai jamais pu décider: tout ce que je sais, c'est que j'ai souvent desiré d'être laide.

ANTINOUS.

Ah! quel vœu!

FLORE.

D'une laideur supportable s'entend, à-peu-près comme la plupart des personnes de mon sexe paraissaient à mes yeux, lorsque je les voyais à côté de moi dans un miroir. Une laide, il est vrai, n'inspire pas aisément de l'amour: mais quand cela arrive, elle est aimée en revanche jusqu'au délire, et ce doit être pour elle une jouissance au-dessus de toutes les délices.

ANTINOUS.

Comment cela?

FLORE (avec étonnement).

Comment cela? Il me semble que cela devrait se concevoir sur le champ.

ANTINOUS.

Il faut donc que je n'aie pas bien entendu ce que tu me disais.

FLORE.

Tu me fais l'honneur d'avoir des distractions auprès de moi, bel Antinoüs?

ANTINOUS.

C'est très-naturel, quand on est vis-à-vis de toi.

FLORE.

Je serais presque tentée de te demander aussi, comment cela? Mais dans ce moment il me passe par la tête un vœu, qui te paraîtra encore plus fou que celui d'être laide.

ANTINOUS.

Et ce serait?

FLORE.

D'avoir un secret magique de te rendre toi-même un peu laid.

ANTINOUS.

Tu es trop bonne.

FLORE.

C'est-à-dire, non pas à mes yeux, mais aux tiens.

ANTINOUS.

Et qu'y gagnerions nous toi ou moi?

FLORE.

Infiniment! Tous deux infiniment, cher Antinoüs. Tu n'as jamais aimé de

ta vie — n'est-ce pas là ce que tu disais tout à l'heure?

ANTINOUS.

Aussi peu que toi, comme tu viens également de l'avouer.

FLORE.

Eh bien! si tu étais laid à tes yeux, nous pourrions peut-être faire une nouvelle expérience.

ANTINOUS.

Je deviendrais amoureux de toi peut-être? Je n'en vois pas la conséquence. Mais pour parler franchement, Déesse, je puis te jurer que je ne me crois pas de moitié aussi joli que tu parais le croire.

FLORE (en souriant).

Ce serait un signe de bon augure, Antinoüs!

ANTINOUS.

Et si tu voulais être aussi franche vis-à-vis de moi —

FLORE.

O je le suis certainement! Tu aurais dû, ce me semble, en faire depuis longtems la remarque.

ANTINOUS.

Eh bien! Tu m'avouerais, que je ne suis à tes yeux rien moins que le prodige de beauté, que les flatteurs d'*Adrien* virent en moi.

FLORE.

Passons là-dessus, cher Antinoüs. D'abord il faudrait commencer par examiner de plus près la sincérité de ton aveu; si j'avais seulement là un miroir!

ANTINOUS.

Pourquoi un miroir? Je n'en ai pas besoin d'autre que de toi-même. Mais quand même je t'aurais avoué la pure vérité, de quoi me servirait-elle auprès de toi?

ELORE.

Tu es plus intéressé que l'on ne s'y attendrait de ta part.

ANTINOUS.

Rien n'est plus insipide, comme tu sais, que d'être obligé de se laisser aimer sans être capable de retour: mais aimer sans être aimé, doit être un sentiment plus insupportable encore.

FLORE.

C'est du moins un sentiment; et encore vaut-il mieux ne sentir que les tourmens de l'amour, que de périr d'ennui.

ANTINOUS.

Quoi? Tu regardes le supplice de *Tantale* comme une bagatelle?

FLORE.

Pourquoi supposer aussi le cas le plus désespéré?

ANTINOUS.

Supposé donc que je t'aimasse, belle Flore —

FLORE (en riant).

Ah! par pur ennui! Comment Antinoüs s'avise-t-il d'une pareille supposition!

ANTINOUS.

Ne l'ai-je pas dit tout-à-l'heure, que cela ne me servirait de rien auprès de toi ? Tu es trop jolie pour aimer un autre objet que toi.

FLORE.

Quand même cela serait, je ne suis pas toutefois insensensible au point d'être incapable de pitié.

ANTINOUS.

De pitié ?

FLORE.

Que ne puis-je te faire voir la mine avec laquelle tu viens de dire cela, charmant Antinoüs !

ANTINOUS.

Aussi tu éteins sur le champ, de gaieté de cœur, la première étincelle du sentiment que tes yeux venaient d'allumer en moi.

FLORE.

C'est un petit malheur auquel mes yeux peuvent aisément remédier, à moins que la faute ne vienne de ton

amorce; mais n'attends pas trop de moi au moins, mon beau Sire! Ce n'est point avec des étincelles que l'on peut amollir un cœur de caillou comme le mien.

ANTINOUS.

Aurais-je jamais pu m'attendre à en venir là! (il lance sur elle un regard plein de langueur et s'éloigne).

FLORE.

Je ne renonce cependant pas encore à l'espoir de donner un peu d'ame à cette statue de marbre. Mais à quoi pensaient aussi ces gens-là d'en faire un Dieu?

HUITIÈME DIALOGUE.

JUPITER, NUMA, puis un Inconnu.

JUPITER.

D'où vient, Numa, que depuis quelques jours tu n'as point paru à la table des Dieux?

NUMA.

Les nouvelles que *Mercure* nous avait rapportées de Rome en dernier lieu ne m'avaient point laissé de repos, que je n'eusse vu de mes propres yeux dans quel état étaient les choses.

JUPITER.

Et comment les as-tu trouvées?

NUMA.

C'est avec un cœur navré que je te l'avoue, Jupiter; mais je ne t'apprends probablement rien de neuf; ton influence parait chez les mortels perdue sans ressource.

JUPITER.

Mais aussi n'as-tu pas entendu ce qu'*Apollon* disait à table dernièrement?

NUMA.

Il te donna, Jupiter, des motifs de consolations, dont il te faudra attendre assez longtems l'accomplissement, et qui cependant finissent par aboutir à un jeu de mots. C'est précisément comme si, lorsqu'*Alexandre* au milieu des jouissances de ses conquêtes se vit condamné à mourir d'une maudite fièvre, quelque Caldéen l'eut voulu consoler, en l'assurant que, deux mille ans après sa mort, un noble descendant du grand *Wittekind* porterait son image sur une bague. Une pareille idée peut-être fort agréable tant que l'on se porte bien, mais compense faiblement la perte du premier trône du monde.

JUPITER.

Il me semble, mon cher Numa, que ton séjour dans l'Olympe aurait du rectifier tes idées à ce sujet?

NUMA.

Je sais parfaitement qu'un décret du sénat de Rome ne peut t'enlever l'influence que tu as sur le monde de là bas: mais —

JUPITER (en souriant).

Allons! dis franchement ce que tu penses! — Mon oreille est depuis quelque tems devenue fort tolérante.

NUMA.

Il faut surement que cette influence n'ait pas été bien importante, ou bien je ne conçois pas comment tu pourrais, sans même remuer un doigt, te laisser dépouiller de ton credit de Dieu, et des illustres prérogatives dont tu as joui pendant si longtems dans tout l'empire romain.

JUPITER.

Que mon *Flamen* ne conçoive pas cela, encore passe! mais toi, Numa?

NUMA.

A te parler sincérement, Jupiter, — quoique je puisse en quelque sorte passer pour

pour le fondateur de la religion romaine primitive, je n'ai cependant jamais cru devoir donner à la superstition des Romains encore barbares plus d'aliment que leur civilisation n'en exigeait. Je ne changeai, il est vrai, rien d'essentiel au service des Dieux que l'antique croyance du peuple avait longtems auparavant mis en possession du culte public: toutefois je m'appliquai principalement à tenir ouverte une route, qui conduisit à une connaissance plus pure de l'être suprême, et à prévenir l'idolâtrie la plus grossière, en ne permettant pas de présenter la divinité sous la forme d'un animal ou même d'un homme, ni de la placer dans les temples. Dès-lors, je regardai les différentes personnes dont la foi des ancêtres avait fait des Dieux, ou comme des symboles de la force primordiale, invisible et impénétrable de la nature, ou comme des hommes que la reconnaissance de la postérité avait, en considération de leurs services rendus à la vie sociale et civile, élevés au rang de génies tutélaires qu'elle honorait publiquement.

JUPITER.

Et tes yeux t'ont convaincu depuis, que du moins, quant à cette dernière idée, tu ne t'étais pas trompé de beaucoup; quant aux statues des Dieux je ne suis pas tout-à-fait de ton avis.

NUMA.

Si de mon tems il y avait eu dans le Latium des *Phidias* et des *Alcamènes*, probablement ces artistes m'auraient aussi fait changer de façon de penser.

JUPITER.

Si donc tu ne nous as jamais pris que pour ce que nous sommes, pourquoi t'étonnes-tu de nous voir souffrir que les habitans de la terre en viennent au point d'avoir de nous la même idée?

NUMA.

Cela vient peut-être de l'habitude que j'ai de vivre parmi vous, et de vous voir depuis si longtems en possession de l'adoration des mortels. Ces deux raisons vous ont placés à mes yeux dans un *clair obscur* merveilleux, et m'ont insen-

siblement inspiré une trop haute idée de votre nature et de votre grandeur — bref, j'avoue, Jupiter, qu'il m'en coutera de me faire à d'autres idées.

JUPITER.

J'aurais presque envie de sortir de ce *clair obscur*, et de dévoiler un secret de famille, au sujet du quel tant de braves gens sur la terre se sont cassé la tête inutilement.

NUMA.

Je suis sur que tu n'y perdras rien.

JUPITER.

On gagne toujours à dire la vérité, mon cher Numa! Tu sais qu'aucun des Olympiens, quelque reculé que soit le commencement de leur existence, et quelque loin que leurs regards puissent atteindre, ne peut fixer l'époque à laquelle a commencé d'être ce *tout* incommensurable, dont l'existence est au contraire la preuve la plus convaincante qu'il n'a jamais eu de commencement: d'un autre coté l'on peut assurer avec autant de vérité, qu'aucune des parties

visibles de ce même *tout* n'a de tout tems existé comme elle est. Ainsi par exemple, la terre que nous habitions jadis, a déjà éprouvé plusieurs grandes révolutions, dont quelques traces se sont en partie conservées par tradition chez les peuples les plus anciens; témoin l'opinion repandue chez les habitans du Nord, les Indiens et les Egyptiens, qu'il y eut un tems où la terre était habitée par les Dieux. En effet l'espèce d'hommes, si l'on peut les nommer ainsi, qui habitaient la terre à cette première époque était à ceux d'à présent, à peu près comme le *Jupiter olympien* de *Phidias* est aux *Priapes* de figuier auxquels les paysans confient la garde de leurs jardins, tant ils l'emportaient en grandeur, en beauté de la taille, en vigueur du corps, en forces de l'esprit sur les hommes des périodes suivantes. La terre alors se trouvait avec eux et par eux dans un état de perfection digne de ses habitans: mais après des milliers d'années elle éprouva de grands changemens. Une partie des descendans de ses premiers

habitans dégénéra sur plusieurs parties du globe, où leur accroissement les avait forcés de se répandre. Des catastrophes extraordinaires, des tremblemens de terre, des volcans, des inondations changèrent la forme de cette planéte; pendant que l'Océan engloutissait des pays entiers, d'autres parurent peu-à-peu sur la surface des eaux: mais ce terrible bouleversement des choses fit périr la plus grande partie des anciens habitans de la terre. Le peu qui en restait erra sans courage, sans énergie, dans l'abandon au milieu des débris de la nature. Il est vrai que le hazard réunit ça et là un *Deucalion* et une *Pyrrha;* mais bientôt la misère et la détresse dégradèrent leurs descendans jusqu'à la férocité des bêtes. Cependant la terre se dégagea peu-à-peu de ce chaos, suite naturelle de ces convulsions effroyables, et devint de plus en plus propre à recéler et à nourrir ses nouveaux habitans. Les races nouvelles qui la repeuplèrent, trouvèrent dans la chasse et la pêche, et à leur défaut

dans les glands et autres fruits sauvages une nourriture quelconque. Ces hommes n'avaient d'autre asyle que les bois et les cavernes, et le plus grand nombre était si brut qu'il ne connaissait pas même l'usage du feu. Heureusement une branche de cette première race plus parfaite d'hommes s'était maintenue sur les hauteurs de l'*Imaus* dans sa supériorité primitive et dans la jouissance de tous les avantages des sciences et des arts inventés par leurs ancêtres. Forcés par des catastrophes semblables à abandonner leurs demeures héréditaires, ils se répandirent au Sud, à l'Ouest, et partout, où ils se montraient, leur passage ressemblait à l'apparition de Dieux bienfaisants: Car outre un langage perfectioné et des mœurs douces, ils apportaient avec eux tous les arts dont on ne trouvait plus aucune trace parmi ces hommes abrutis et rabaissés par cette privation même jusqu'à la stupidité la plus barbare. Tu conçois, mon cher Numa, qu'ils furent reçus comme des Dieux par ces pauvres créatures, et que par tout le

bien qu'ils leur firent, par l'introduction des arts de l'agriculture, le soin des bestiaux et les defrichemens, au moyen desquels ils devinrent les créateurs d'une nouvelle terre, par l'établissement des sociétés civiles, la fondation des villes auxquelles ils donnerent des loix, la connaissance des arts charmans des Muses, à la faveur desquels ils répandirent des mœurs plus douces, des plaisirs plus raffinés et des jouissances plus délicates, — tu conçois, dis-je, que par tous ces bienfaits ils acquirent aux yeux de l'humanité assez de mérite pour être après leur mort (dont leur ascension dans cet élément plus pur fut une suite naturelle) révérés comme des Dieux tutélaires par une postérité reconnaissante. Tu concevras aussi aisément, que ceux qui avaient rendu aux mortels tant de services signalés, même après être passés dans une vie plus relevée, trouverent encore du plaisir à s'intéresser aux hommes, qui avaient reçu d'eux ce qui les distinguait des autres animaux, et à veiller en général à la conservation de tont ce

dont ils avaient été en quelque sorte les créateurs.

NUMA.

Je vois enfin clairement, Jupiter, ce que je n'avais apperçu jusqu'à présent que comme à travers un brouillard —

JUPITER.

Et tu dois voir aussi clairement, j'espère, pourquoi je disais que je consentais à ce que les hommes fussent assez éclairés pour ne nous regarder que pour ce que nous sommes en effet. Les poëtes, les artistes, les mythologistes venant fortement à l'appui de la superstition et de l'imposture des prêtres, changèrent peu-à-peu le culte que l'on nous rendait et que nous n'avions agréé qu'à cause de son influence bienfaisante sur l'humanité, en une idolâtrie insensée, qui ne pouvait ni ne devait durer, qui fut nécessairement sappée par les progrès non interrompus de la culture, et qui comme toutes les choses humaines devait finir par retomber sur elle-même. Comment pourrais-je desirer de voir

interrompu le cours des loix éternelles de la nécessité?

NUMA.

Mais ces novateurs fanatiques ne se contentent pas d'épurer un culte ancien et fondé sur de si grands bienfaits; ils le détruisent, ils l'anéantissent; ils vont jusqu'à vous enlever ce qui devrait être pour eux une dette sacrée; et loin d'établir une harmonie nécessaire entre la vérité et les idées des peuples sur les Dieux de leurs ancêtres, ils poussent le délire de leur insolence présomptueuse jusqu'à vous traiter de mauvais Démons et d'esprits infernaux.

JUPITER.

Ne t'emporte point, mon cher Numa! eh! ne me fallait-il donc pas aussi, lorsque mes autels fumaient encore, entendre patiemment toutes les plattes et indécentes sornettes, dont les poëtes amusaient à mes dépens l'ennui de leurs auditeurs? Que me fait à moi ce que l'on dit ou ce que l'on croit de moi là bas, puisque le tems est venu,

où le culte de *Jupiter* cesse d'être bienfaisant pour l'humanité! Dois-je peut-être à coups de foudre les forcer au respect? Que m'importe à moi qu'ils m'assignent l'Olympe ou le Tartare pour demeure? Ne suis-je pas ici à l'abri des effets de leur opinion sur mon compte? Ou *Ganimède* m'en verse-t-il pour cela une coupe de nectar de moins?

NUMA.

Mais c'est à eux, Jupiter, qu'il importe de ne pas se laisser aveugler au point de supprimer toute communication entr'eux et toi, et de se priver par-là de tous les avantages dont le monde a joui jusqu'à présent sous ton gouvernement.

JUPITFR.

Je te remercie, mon cher Pompilius, de la bonne opinion que tu as de mon gouvernement! Il y a là bas de bonnes têtes, qui n'ont pas une idée aussi avantageuse de mon influence sur les choses humaines, et le tout bien examiné, peut-être n'ont elles pas si grand tort.

On ne peut pas faire le bien dont ils ne sont pas susceptibles; je ne me suis jamais volontiers mêlé de miracles, — ainsi tout va son train ordinaire, assez follement pourtant, comme tu vois; mais au total d'une manière encore supportable. Je crois bien aussi que les choses en resteront là dorénavant. Je contribuerai toujours avec plaisir au bien général, tant que je pourrai le faire, *sans nuire à mon repos:* mais d'extravaguer et de me laisser crucifier pour des ingrats et des fous, ce n'est pas mon fait, mon cher Numa.

(L'inconnu parait.)

NUMA.

Quel peut-être cet étranger qui s'avance là bas vers nous? Le connaitrais tu déja par hazard, Jupiter?

JUPITER.

Non qu'il m'en souvienne. Il a dans son extérieur quelque chose qui n'annonce pas un homme ordinaire.

L'INCONNU.

Me serait-il permis de me mêler à votre conversation? J'avoue qu'elle m'a attiré ici d'assez loin.

JUPITER (à part).

Voilà une nouvelle espèce de magnétisme! — (à l'Inconnu) Ainsi tu sais de quoi nous parlions?

L'INCONNU.

Je possède le don d'être où je veux; et quand deux d'entre vous cherchent la vérité, il est très-rare que je ne sois en tiers d'une manière visible ou invisible.

NUMA (en remuant un peu la tête, tout bas à Jupiter).

Voilà un plaisant original!

JUPITER (sans faire attention à Numa, à l'Inconnu.)

Tu es, à ce que je vois, un homme de bonne société! Je suis bien aise de faire connaissance avec toi.

NUMA (à l'Inconnu).

Oserais-je te demander ton nom et d'où tu viens?

L'INCONNU.

L'un et l'autre ne fait rien à l'objet dont il était question entre vous.

JUPITER.

Nous ne parlions que de faits que chacun des spectateurs, comme tu sais, voit sous un point de vue différent, selon son éloignement et la qualité de ses yeux.

L'INCONNU.

Et cependant il n'y a qu'un seul point de vue, d'où l'on puisse voir chaque chose avec justesse.

NUMA.

Et c'est? —

L'INCONNU.

Le *centre du tout.*

JUPITER (tout bas à Numa).

Il y a dans cette tête là bien des choses, ou rien du tout — (à l'Inconnu) Tu connais donc le *tout?*

L'INCONNU.

Oui.

NUMA.

Et qu'entends tu par son *centre?*

L'INCONNU.

La *perfection*, dont tout est également éloigné et se rapproche également.

NUMA.

Et comment vois tu chaque chose sous ce point de vue?

L'INCONNU.

Non partiellement, non comme elle est en différens lieux et à différentes époques, par rapport à tel au tel objet, non selon ce qu'elle gagne au perd en se plongeant dans l'atmosphère des opinions et des passions humaines, non selon qu'elle est défigurée par la folie ou empoisonnée par la dépravation du cœur: mais selon ses rapports avec le *grand-tout* dans son commencement, son accroissement, sa fin, dans la tension de tous ses ressorts intérieurs, dans toutes ses formes, ses mouvemens, ef-

fets et suites, c'est-à-dire dans tous les objets par lesquels elle contribue aux progrès infinis de sa perfection.

JUPITER.

Voila ce qui s'appelle parler!

NUMA.

Et que dis-tu sous ce point de vue, de l'objet dont nous nous entretenions à ton arrivée, de cette grande catastrophe, qui, ces jours-ci, sans égards et sans ménagemens a bouleversé tout ce qu'il y avait depuis tant de siècles de plus respectable et de plus sacré pour le genre humain?

L'INCONNU.

Elle est venue par une suite nécessaire, ayant été préparée depuis longtems, et il ne faut à la fin, comme tu sais, qu'un coup de vent pour bouleverser de fond en comble un édifice vieux, mal assemblé, tombant en ruines et de plus bâti sur le sable.

NUMA.

C'était cependant un édifice si beau, si respectable par son antiquité, si simple,

quoique varié à l'infini, si bienfaisant par la sauve garde que l'humanité, les loix, la sureté des états trouverent si longtems sous ses voutes immenses! N'eut-il pas mieux valu l'améliorer que de l'abbattre? Nos philosophes d'*Alexandrie* avaient déja formé de si beaux plans, non seulement pour lui rendre son ancienne réputation, mais encore pour lui donner plus d'éclat et sur tout une symmétrie, une beauté et une aisance qu'il n'avait jamais eues! C'était un Panthéon d'une si vaste enceinte et d'une construction si ingénieuse, que toutes les religions du monde — même cette nouvelle, si elle voulait seulement être tolérante — y auraient facilement trouvé place.

L'INCONNU.

C'était dommage qu'avec tous ces avantages apparens il ne fut bâti que sur un sable mouvant! Et quant à la tolérance, comment veux-tu que dans une chose de si grande importance la vérité et l'illusion puissent s'accorder ensemble?

NUMA.

NUMA.

C'est bon quand les hommes se supportent mutuellement, ces hommes, qui ne sont jamais en proie à une imposture plus grossière que quand ils se croient exclusivement en possession de la vérité.

L'INCONNU.

Si leur destinée n'est pas d'être séduits — et c'est ce que tu ne prétends pas sans doute soutenir? — leur lot ne peut-être et ne sera point d'errer éternellement comme des brébis sans pasteur, en proie au délire et à l'aveuglement. Entre les ténèbres et la lumière, le crépuscule et le demi-jour sont sans doute préférables à une nuit totale, et ne sont cependant que le passage de celle-ci à la lumière pure du jour qui éclaire tous les objets. Ce jour brille déja, et tu voudrais regretter la nuit et le crépuscule?

JUPITER.

Tu aimes l'allégorie, à ce que je vois, jeune homme; quant à moi j'aime à parler sans détours. Tu prétends sans doute

que ce nouvel ordre de choses rendra les hommes plus heureux? C'est ce que je leur souhaite: mais je ne vois pas encore à cela de grands préparatifs.

L'INCONNU.

Sans doute le sort des pauvres mortels va s'améliorer et s'améliorer de beaucoup. La vérité va les mettre en possession de la liberté, condition la plus nécessaire à la félicité. Car la vérité seule rend libre.

JUPITER.

Bravo! Il y a déja quinze cens ans que j'ai entendu cela dans le portique d'*Athènes* jusqu' à la satiété. De tels principes sont aussi incontestables et contribuent autant au salut du monde que cette grande vérité que deux et deux font quatre. Quand tu m'annonceras que les sots de la-bas, depuis qu'une grande partie d'entr'eux ont embrassé une autre croyance que celle de leurs ancêtres, en sont devenus meilleurs qu'eux, je te reconnaitrai pour le porteur d'une excellente nouvelle.

L'INCONNU.

La dépravation des hommes était trop grande pour que les mesures même les plus extraordinaires eussent pu remédier au mal. Mais ils commenceront sûrement à devenir meilleurs, quand la vérité les aura rendus libres.

JUPITER.

Je n'en doute pas non plus; seulement il me semble que c'est comme si tu disais: dès que les hommes seront sages et bons, ils cesseront d'être fous et pervers; ou quand l'age d'or sera venu et aura répandu par-tout l'abondance, personne ne mourra de faim.

L'INCONNU.

Je vois en effet venir le tems, où tous ceux qui ne fermeront pas à dessein leur cœur à la vérité, atteindront par elle à une perfection, dont vos sages n'ont pas même eu l'idée.

JUPITER.

Es-tu initié aux mystères d'*Eleusis?*

L'INCONNU.

Je les connais aussi bien que si je l'étais.

JUPITER.

Ainsi tu connais le dernier but de ces mystères?

L'INCONNU.

„ *De vivre gaiement et de mourir dans l'espoir d'une meilleure vie.*"

JUPITER.

Tu me parais un grand philanthrope: connais-tu quelque chose de plus bienfaisant pour les hommes?

L'INCONNU.

Oui.

JUPITER.

Dis-le donc, je t'en prie!

L'INCONNU.

C'est de leur donner effectivement ce que les mystagogues d'*Eleusis* ne faisaient que leur promettre.

JUPITER.

C'est, je le crains bien, plus que toi ou moi ne pouvons effectuer.

L'INCONNU.

Tu ne l'as jamais essayé, Jupiter.

JUPITER.

Quel est celui qui aime à parler de son propre mérite? Tu peux bien toutefois présumer, que je ne puis avoir obtenu les honneurs, que j'ai reçus depuis des milliers d'années de tant de peuples nombreux et policés, sans leur avoir rendu quelques services.

L'INCONNU.

Il y a probablement longtems! Celui qui ne se soucie de contribuer au bien de l'humanité qu'autant, qu'il peut le faire *sans nuire à son repos*, n'est pas dans le cas de rien executer de bien salutaire; j'avoue qu'il m'en m'a couté davantage.

JUPITER.

Tu me plais, jeune homme! ce délire aimable qui se sacrifie pour les autres est à ton âge un vrai mérite. Qui pourrait se sacrifier pour les hommes sans les aimer? Et qui pourrait les aimer,

sans avoir d'eux meilleure opinion qu'ils ne le méritent.

L'INCONNU.

Je n'ai d'eux ni trop bonne ni trop mauvaise opinion. Leur détresse me peine, je vois qu'on peut les secourir, et — ils seront secourus!

JUPITER.

C'est précisément ce que je dis. Tu es rempli de courage et de bonne volonté, mais tu es encore jeune; la folie du peuple de la terre n'a point encore ralenti ta bonne volonté; à mon âge tu chanteras sur un autre ton!

L'INCONNU.

Tu parles comme je pouvais m'y attendre de ta part.

JUPITER.

Tu es scandalisé, n'est-ce pas, de m'entendre parler de la sorte? — Tu as conçu un plan vaste et salutaire pour le bien des mortels; tu brules du desir de l'exécuter; tu ne vis et ne respires qu'en lui; ton coup-d'œil étendu te découvre tous tes avantages, ton courage

dévore toutes les difficultés; tu y as attaché ton existence: comment pourrais-tu t'empêcher d'en espérer le succès — Mais tu as, mon ami, à faire à des hommes! Ne trouve pas mauvais que je te parle comme je pense; c'est un privilège de la vieillesse et de l'expérience. Tu ressembles à un auteur dramatique, qui voudrait faire exécuter une pièce superbe par des acteurs estropiés, nains, boiteux et bossus. Encore une fois, mon ami, tu n'es pas le premier qui essaye de faire des hommes quelque chose de grand; mais, crois moi, tant qu'ils seront ce qu'ils sont, il n'y a rien à attendre de bon de ces tentatives.

L'INCONNU.

C'est pour cela précisément qu'il faut qu'on les régénére.

JUPITER.

Qu'on les régénère? — (en riant) sans contredit, si tu en es capable! — Cependant je crois te comprendre. Tu veux les refondre et leur donner une forme plus parfaite. — Le modèle existe —

tu n'as qu'à les former d'après toi-même. Mais cela fait, tout n'est pas encore fini. La nature t'a donné l'argile pour ta nouvelle création, et il faudra bien que tu la prennes telle qu'elle est. Souviens-toi de moi, mon cher! Tu te donneras toutes les peines du monde avec ta poterie, et quand elle sortira du fourneau, tu n'y verras qu'un sujet de honte et de chagrin.

L'INCONNU.

Cette argile (pour me servir de ta comparaison) n'est pas en elle-même aussi mauvaise que tu le penses; on peut la purifier et la rendre aussi souple qu'il m'est nécessaire pour en créer de nouveaux et de meilleurs hommes.

JUPITER.

Ah! j'en serai charmé! En as-tu déja fait l'épreuve?

L'INCONNU.

Sans doute.

JUPITER.

J'entends — en grand? Car que de dix mille pièces il en réussisse une, cela ne décide encore rien.

L'INCONNU (après avoir hésité un moment).

Si l'épreuve en grand n'a pas encore réussi comme je voulais, je sais du moins pourquoi cela ne pouvait être autrement. Avec le tems cela ira mieux.

JUPITER.

Avec le tems? eh! bien oui! L'on attend toujours tout du tems! Qui voudrait sans cette espérance entreprendre quelque chose de grand? Nous verrons comment le tems répondra à ton attente. Je ne te promets pas grand succès pour les mille premières années.

L'INCONNU.

Tu as, comme je vois, une bien petite mesure, vieux *roi de Créte!* Que sont mille ans par rapport à l'intervalle qu'exige la consommation d'un aussi grand œuvre que celui de ne former de l'humanité entière qu'une seule famille de créatures bonnes et heureuses?

JUPITER.

En cela tu as bien raison! Depuis combien de milliers d'années les disciples

d'*Hermès* ne travaillent-t-ils point au grand œuvre, sans avoir pu l'achever? Et qu'est ce que leur grand œuvre en comparaison du tien?

L'INCONNU.

Tu plaisantes mal à propos; il est tout aussi aisé de voir l'exécution de l'œuvre que j'ai entrepris, que de voir un grand arbre sortir de la graine du cédre: seulement le cédre n'arrive pas à son dernier degré d'accroissement aussi vite qu'un peuplier.

JUPITER.

On te laisserait bien aussi le tems nécessaire à la consommation de ton œuvre, s'il ne s'agissait que de cela: Mais les maux certains et incalculables, par lesquels les hommes devront pendant tant de siècles acheter l'espérance d'un bien incertain, donnent à cette affaire une toute autre tournure! Que peut on penser d'un plan qui doit être bienfaisant pour l'humanité, et dont l'exécution manque son but, au point de rendre une grande partie d'entr'elle, pendant

un laps de tems dont on ne peut prévoir le terme, sans comparaison plus malheureuse et (ce qui est pis encore) plus mauvaise de tête et de cœur qu'elle n'avait jamais été? J'en appelle à l'évidence; et cependant tout ce que nous avons vu depuis l'assassinat du brave enthousiaste *Julien*, n'est qu'un petit prélude des maux que la nouvelle Hiérarchie causera à ces pauvres imbéciles d'hommes, qui par la première chanson frédonnée à leurs oreilles se laissent attirer dans le piége qu'ils n'avaient pas prévu.

L'INCONNU.

Tous les malheurs que tu déplores au nom de l'humanité — toi qui fus de tout tems si peu touché de ses calamités! ne sont ni des conditions ni des effets du grand plan dont il est question: Ce sont les obstacles qu'il rencontre au dehors, et contre lesquels la lumière n'aura que trop longtems à lutter avant de triompher complettement des ténèbres. Est-ce-la faute du vin, s'il se gâte dans un vase corrompu? Puis-

qu'il est dans la nature des choses que les hommes ne fassent en sagesse et en bonté que des progrès imperceptibles; puisque tant d'ennemis extérieurs et intérieurs s'opposent à leur amélioration; que les difficultés croissent en raison des victoires, et que les moyens même les plus directs, qu'en passant par les têtes et par les mains des hommes, deviennent de nouveaux obstacles, comment peux-tu t'étonner, que je ne puisse à meilleur prix procurer à mes frères la félicité que je leur destine? Que je souhaiterais pouvoir les soulager tout d'un coup de tout le poids de leur misère! Mais moi-même je ne puis rien contre les loix éternelles de la nécessité: il suffit qu'un jour le tems vienne —

JUPITER.

(Un peu de mauvaise humeur) Laissons-le donc venir! En attendant les pauvres diables, pour qui tu as de si bonnes intentions, n'ont qu'à voir — n'est-ce pas? — à se tirer d'affaire! — Comme je te l'ai dit, mes regards ne s'étendent pas assez loin

pour que je puisse juger d'un plan aussi vaste et aussi compliqué que le tien. Ce qu'il y a de bon, c'est que nous sommes immortels, et avons par conséquent l'espoir d'en voir enfin le dénouement, dut-il se faire attendre pendant des années platoniques entières.

L'INCONNU.

Mon plan, quelque vaste qu'il soit, est au fond le plus simple du monde. La route par laquelle je suis sur d'opérer la *félicité générale* est précisément celle, par laquelle je conduis chaque homme en particulier à la félicité; et ce qui répond de sa sureté, c'est *qu'il n'y en a point d'autre.* Du reste je finis par où j'ai commencé: il est impossible de n'être pas abusé, tant que l'on considère les objets partiellement et séparément comme ils se présentent. Ils ne sont *en effet* que ce qu'ils sont par rapport au *grand-tout*, et la *perfection*, qui *réunit toutes choses en un seul point vers lequel* tout *aspire* et *où* tout doit enfin *reposer*, est le seul point d'où l'on

puisse voir tous les objets avec justesse. — Sur ce portez vous bien! (Il disparaît.)

NUMA (à Jupiter).

Que dis-tu de cette apparition, Jupiter?

JUPITER.

Redemande le moi dans quinze siècles, mon ami.

NEUVIÈME DIALOGUE.

JUPITER, JUNON.

JUPITER.

Et c'est là tout ce que tu desires de moi, chère Junon? Si tu avais exigé quelque chose d'impossible, j'aurais, pour te plaire, essayé d'en venir à bout.

JUNON.

Tu es bien galant, Jupiter. — Je ne te demanderai jamais rien d'injuste.

JUPITER.

Les rois et la noblesse ont toujours été de ton département, et le moins que tu puisses attendre de ma tendresse, c'est sans doute que je te laisse librement agir dans ta propre sphère.

JUNON.

C'est aussi à quoi se bornent mes vœux; car connaissant tes principes ac-

tuels, j'exigerais trop en desirant, que tu prennes plus à cœur l'intérêt des rois.

JUPITER.

Tu crois, il me semble, que j'incline un peu trop du côté du peuple? Il y a peut-être quelque chose de vrai; mais au fond ce n'est que la suite d'une de mes premières maximes de gouvernement, qui est d'embrasser toujours le parti qui finit par avoir raison. Le tems présent n'est pas favorable aux rois; c'est maintenant le tour des peuples, et je crains bien, ma chère, de ne pas faire beaucoup pour toi et tes clients, en te jurant de ne point entraver les mesures que tu prendras pour leur avantage.

JUNON.

Nous n'en sommes cependant pas encore venus au point, que les habitans de la terre, pour se rendre indépendans de nous, n'ayent qu'à s'imaginer que nous n'avons plus de pouvoir sur eux?

JUPITER.

JUPITER.

Comme je te l'ai dit, tu peux l'essayer, je te laisse les mains libres. Seulement je vois d'avance, d'après l'état des choses, que tu n'en retireras pas grande satisfaction.

JUNON.

J'aimerais mieux que tu ne visses point cela d'avance. Si j'étais soupçonneuse —

JUPITER.

Ce fut de tout tems un peu ton défaut, Dame de mes pensées! Mais cette fois-ci, tu me ferais tort. C'est de bonne foi, que je veux tenir ma promesse et abandonner les régents de là-bas à ta puissante protection et — à leur destinée.

JUNON.

Je t'avoue, Jupiter, que je ne conçois pas trop bien, comment le roi des Dieux et des hommes peut-être indifférent pour la cause des rois au point de voir, sans dire mot, métamorphoser peu-à-peu

ses subdélégués en princes de théatre et en rois de cartes.

JUPITER.

Les choses n'iront pas jusques là si aisément, ma chère.

JUNON.

C'est ce qui est déja arrivé en partie, et c'est ce qui arrivera partout, si nous laissons plus longtems nos mains dans nos poches.

JUPITER.

Nous ne ferons sûrement point d'un roi de carte un homme tel qu'*Henri IV.* ou *Frédéric le grand;* et quiconque se laisse changer en roi de carte, ne mérite pas un meilleur sort.

JUNON.

Ceci n'est qu'un faux-fuyant, mon cher époux. Tu sais parfaitement que des rois comme ceux que tu viens de nommer, sont des produits extrêmement rares de la nature et des circonstances, et tant mieux ; les rois n'étant dans le fond que nos représentans, les gens

ordinaires remplissent assez bien cette place, quand nous ne les laissons pas choir.

JUPITER.

Le compliment que tu daignes me faire là, n'est pas des plus flatteurs; mais suffit! nous n'entrerons dans aucun éclaircissement à ce sujet. Je ne laisserai point tomber mes représentans, comme tu les nommes, tant qu'ils sauront se tenir eux-mêmes sur leurs jambes. Ma charge est de ne laisser opprimer personne, quand je puis l'empêcher. Seulement, ma chère femme, n'oublie point la grande vérité: *que les rois existent pour les peuples, et non les peuples pour les rois.*

JUNON.

C'est, je t'en demande pardon, mon cher époux, un ancien dicton, qui, comme la plupart des sages maximes de ce genre, semble dire beaucoup et ne dit rien au fond. Les rois existent pour gouverner les peuples, et les peuples doivent se laisser gouverner par eux. — Voilà le fait, et c'est ainsi que

l'entendoit jadis le vieil *Homère*, quand il fait dire au sage *Ulysse* parlant à la populace insensée de l'armée des Grecs:

„ *La domination de plusieurs ne vaut rien!* „ *qu'un seul soit votre maître, un seul vo-* „ *tre roi!* „ —

et afin que personne ne s'imagine que le sceptre dépend de la volonté des peuples, il ajoute sagement, que c'est de la main de *Jupiter* que les rois reçoivent ce signe de la puissance souveraine. Voilà la vérité, et je n'en connais point de plus grande!

JUPITER.

Je te suis ainsi qu'au vieil *Homère* fort obligé; mais à parler franchement, ce qui dans les tems barbares de la première jeunesse du monde pouvait, dans un certain sens, passer pour vérité, cesse de l'être, dès qu'il est question d'un peuple qui, à force d'expérience et de culture, a enfin atteint le point où la raison a assez d'empire sur lui pour secouer le joug d'anciens préjugés et de notions erronées. Les peuples ont leur enfance

aussi bien que chaque homme en particulier ; tant qu'ils sont aussi ignorans, aussi foibles et aussi peu raisonnables que des enfans, ils doivent être traités de même et conduits par une obéissance aveugle à une autorité qui ne leur est redevable d'aucun compte; mais les peuples ne restent pas plus éternellement dans l'enfance que chaque homme en particulier: c'est un crime de lèze-nature de vouloir par la force, ou par l'imposture, ou (ce qui arrive d'ordinaire) par ces deux moyens réunis, les retenir dans une enfance éternelle: c'est une folie et un crime tout à la fois de vouloir encore traiter les hommes comme des enfans, lorsqu'ils ont atteints l'âge mûr de la virilité.

JUNON.

Je conviens avec toi, Jupiter, qu'un haut degré de culture exige une manière de gouverner différente de celle qui convient à un peuple encore barbare, ou à celui qui n'est qu'à la première époque de sa civilisation. Mais tous

les sages de la terre ne parviendront jamais à mettre à la tête de dix millions d'*Epictetes* deux millions d'*Epaminondas*, et ce que dit *Ulysse* ne cesse donc d'être vrai:

„ *Nous ne pouvons pas commander tous, nous autres Achéens, la domination de plusieurs ne vaut rien; qu'un seul soit votre maître, un seul votre roi!*"

JUPITER.

Passe! Pourvuque, dès que chaque peuple est parvenu au point de pouvoir connaître ses droits et calculer ses forces, — ce qui ne demande dans le fond que le sens le plus commun — il puisse lui-même avoir l'œil sur son économie politique, (Junon secoue la tête) — j'entends qu'il puisse charger ceux de son sein en qui il reconnait le plus de pénétration et de probité, de faire les dispositions propres à empêcher la puissance arbitraire d'un seul ou du petit nombre, qui a su s'emparer de ses bonnes graces et de sa confiance, de faire du mal, d'épuiser les forces de l'état, de corrompre les

mœurs et de compter pour crime la sagesse, la vertu, la liberté de dire hautement ce que l'on regarde comme vrai, bref —

JUNON.

O! tu as bien raison, Jupiter, le pouvoir des rois ne doit point aller jusque là. Il faut que la religion et les loix leur servent de frein; il faut qu'ils reconnaissent ne devoir leur sceptre qu'à *Jupiter*.

JUPITER.

Ma chère femme, de grace ne touche pas cette corde-là davantage, je t'en prie. Je sais mieux que personne ce qui en est. Mais quand même cela serait comme tu le dis, les peuples seraient bien à plaindre, si les rois n'avaient que moi au-dessus d'eux. Il faudrait que mes éclairs et mes foudres le leur rappellassent à chaque moment, ou bien ils gouverneraient comme s'ils n'avaient point de *Jupiter* au-dessus d'eux; quand même ils me sacrifieraient tous les matins en personne des hécatombes entières avec la plus grande solemnité.

JUNON.

Je ne veux pas non plus que la religion soit le seul objet de leur respect.

JUPITER (avec un peu de chaleur).

Les plus mauvais rois seront toujours ceux qui nous respecteront le plus. Ce sont eux, qui ont fait de ce grand principe d'*Ulysse*, que les rois ne reçoivent leur sceptre que de Jupiter, un des premiers articles de foi, et fondent là-dessus cette soumission aveugle, que l'on prescrit au peuple comme le plus saint de tous les devoirs.

JUNON.

Mais j'entends qu'ils doivent gouverner d'après des loix, qui ayent pour but le bien général!

JUPITER.

Le bien général! — c'est un beau mot! — qui leur donnera ces loix?

JUNON.

O! *Thémis* les a publiées depuis longtems par toute la terre! Où y-a-t'-il un peuple assez barbare pour n'avoir aucune connaissance des loix générales de la justice et de l'équité?

JUPITER.

Tu affectes aussi trop d'innocence, mon enfant. — Et si les rois et leurs instruments, ou réciproquement, si les courtisans et serviteurs regnans et leurs très-humbles instruments les rois, en dépit de la vieille *Thémis* et ses loix discréditées, ne gouvernent qu'arbitrairement, et — vu qu'ils en ont le pouvoir et que personne ne peut à ce sujet leur faire de représentations — font ou laissent faire (ce qui revient au même pour le peuple) autant de mal qu'il leur plait, — Alors?

JUNON.

C'est-là précisément, Jupiter ce qu'il nous faut empêcher! sans cela pourquoi serions-nous au monde?

JUPITER.

Nous? — eh bien! sans doute, mon cœur! tu as raison; seulement les plus raisonnables parmi les hommes voyent la chose sous un autre point de vue. Nous autres hommes, disent-ils, sommes cependant après tout, les seuls, qui

ayent souffert du régime précédent du monde; nous pouvons nous aider nous-mêmes; ainsi nous le ferons. Quiconque attend des autres ce qu'il peut faire lui-même et ce qui l'intéresse plus que personne, ne sera jamais bien servi.

JUNON.

Comme tu parles! Si les hommes là-bas t'entendaient parler de la sorte. —

JUPITER.

Nous parlons entre nous, mon enfant! nous ne devrions pas y voir clair peut-être. — Je consentirais toutefois à ce que tous les hommes sussent que, quant à moi, je prens toujours le parti de celui qui fait son devoir, et je serais charmé de voir ces gens-là devenir plus raisonnables. Il fut un tems, où, sans que je le méritasse, ils me faisaient l'honneur de mettre sur mon compte tous les malheurs que la foudre causait au milieu d'eux; et le ciel sait combien de sottises j'ai été obligé de me laisser dire, quand elle tombait sur mon propre temple, ou glissait sur une foule de

coquins pour aller frapper un innocent; Maintenant depuis que le bon homme *Franklin* a inventé les *paratonnerres*, et qu'ils savent que les métaux, les grands arbres, les pointes de tours, et autres objets de ce genre l'attirent naturellement, l'horreur qu'inspirait mes foudres diminue peu-à-peu sans qu'il me vienne à l'idée d'en être jaloux.

JUNON.

Nous tombons insensiblement dans la morale, mon cher Jupiter.

JUPITER.

Et tu crois que la morale et la politique n'ont rien à faire ensemble?

JUNON.

Non pas précisément; je pense seulement que la politique a sa morale à elle, et que ce qui est pour les sujets une règle de justice, ne l'est pas toujours pour le monarque!

JUPITER.

Je me souviens bien du tems où je pensais de même; c'est pour les rois

une façon de penser fort commode et fort agréable; mais les tems changent, ma chère! —

JUNON.

Pourvuque nous tenions ferme, il n'-y-a pas de danger.

JUPITER.

Écoute, Junon, tu sais que j'ai le privilége de lire un peu plus loin que vous autres dans l'avenir. Le ton d'assurance avec le quel tu parles, m'engage à t'en dire plus que je ne voulais d'abord.

JUNON.

Quel peut-être ce grand secret d'après ton air pensif?

JUPITER.

Tout est soummis à la loi éternelle de la vicissitude, ma chère Junon; c'est maintenant le tour des monarchies et (à demi voix) la nôtre touche à sa fin aussi bien que les autres. La perte ne sera pas grande: ce n'était au fait qu'une assez mauvaise ébauche.

JUNON.

Tu rêves, Jupiter!

JUPITER.

D'abord gonvernèrent *Uranus* et *Géa*; ensuite vint le regne de *Saturne* qui fit place au mien, — et à présent —

JUNON.

Et! bien? — à présent tu ne céderas pas, j'espère, ton royaume à l'*assemblée nationale* de *Paris?*

JUPITER (très froidement).

Et maintenant — le regne de *Némésis* est arrivé!

JUNON.

Le regne de *Némésis!*

JUPITER.

Le regne de *Némésis!* c'est ce que me dit un oracle antique oublié depuis longtems des dieux et des hommes, que *Themis* rendit, lorsqu'elle était encore en possession de la terre delphique; je me le rappellai ces jours derniers: „*Quand*, dit l'oracle „*après une révolution de plu-*
„ *sieurs siècles il y aura sur la terre un*

„ *empire, où la tyrannie des rois, l'inso-*
„ *lence des grands et l'oppression du peuple*
„ *croitront dans la même proportion que*
„ *la culture de toutes les facultés humaines,*
„ *et que tous deux seront si près de leur*
„ *plus haut période, qu'en un seul moment*
„ *tous les opprimés ouvriront les yeux et*
„ *léveront les bras pour se venger; alors*
„ *l'impitoyable, mais toujours juste Né-*
„ *mésis, sa bride de diamant dans une*
„ *main, et dans l'autre sa mesure, qui*
„ *calcule jusqu'à l'épaisseur d'un cheveu,*
„ *descendra sur le trône de l'Olympe pour*
„ *humilier les orgueilleux, relever les op-*
„ *primés et exercer sévèrement la peine du*
„ *talion sur chaque audacieux, qui osa fou-*
„ *ler aux pieds les droits de l'homme, et*
„ *dans l'yvresse de son insolence ne voulut*
„ *connaître d'autres loix que les prétentions*
„ *extravagantes de ses passions et de ses*
„ *caprices. Content de gouverner sous elle,*
„ *Jupiter ne sera que l'éxécuteur des loix*
„ *qu'elle donnera aux peuples de la terre;*
„ *un âge d'or plus beau que celui de Sa-*
„ *turne sera le partage d'une infinité de*
„ *races d'hommes meilleurs, une harmonie*

„ *universelle fera d'eux une seule famille,*
„ *et l'immortalité sera la seule différence*
„ *entre le bonheur des habitans de la terre*
„ *et celui des habitans de l'Olympe.*"

JUNON (en souriant).

Cela sonne bien, Jupiter! — et tu crois à ce charmant songe des poëtes, et tu es décidé, à ce qu'il parait, à en attendre l'accomplissement les bras croisés?

JUPITER (sérieusement).

Je suis décidé à me soumettre à la seule puissance qui soit au-dessus de moi, et si j'ai un bon conseil à te donner, c'est d'en faire autant, et de laisser arriver ce qui n'en arrivera pas moins, quand même nous nous oublierions tous au point de vouloir l'empêcher.

JUNON.

Oh! sans doute je laisserai arriver ce que je ne puis empêcher; mais faut-il donc pour cela rester oisif? Pourquoi en vertu d'un vieil oracle se départir avant le tems d'une puissance que nous

avons entre les mains, et ne pas au contraire réunir toutes nos forces pour reprimer le démon de l'insurrection et de la rage de gouverner qui s'est emparé des peuples? Je m'en tiens à mon vieil oracle d'*Homère* „ *la domination de plusieurs ne vaut rien!*" Les peuples doivent sous un gouvernement paternel jouir des avantages de la liberté, rien de plus juste; mais ils ne doivent pas se gouverner eux-mémes, secouer le joug indispensable des relations et des devoirs, et introduire une égalité qui n'est ni dans la nature des hommes, ni dans celle des choses, et ne peut dans un moment d'yvresse rendre heureux ceux qu'elle abuse, que pour leur faire sentir au réveil leur malheur réel d'une manière plus terrible.

JUPITER.

Ne crains rien, ma chère! *Némésis* et *Thémis* sauront réparer ce que l'on fait maintenant de *trop* ou de *trop peu*, de trop *précipité* ou de trop *imparfait.*

JUNON.

JUNON.

Je ne suis pourtant point d'humeur à céder à un autre ma part du gouvernement du monde. Je me sens encore assez de courage pour remplir moi-même mes fonctions, et si tu continues à prendre le parti de ceux qui font leur devoir, je suis sûre de ton approbation. Tu m'as du moins donné ta parole de ne point travailler contre moi.

JUPITER.

Et je te jure par la bride de diamant de *Némésis*, de la tenir tant que tu sauras te modérer toi-même. Fais ce que bon te semble, ma chère, mais ne m'oblige pas de faire mon devoir!

JUNON (en l'embrassant).

Fais toi remplir de nectar ta grande coupe par le bel Antinoüs, Jupiter, et repose toi! tu seras content de moi.

DIXIÈME DIALOGUE.

JUPITER OLYMPIEN, SAINT LOUIS, puis JUPITER HORKIUS, et PLUVIUS, Subdélégués de Jupiter Olympien.

JUPITER OLYMPIEN.

Aurois-tu cru de ton tems, mon cher Louis, que tes *Gallo-Francs* eussent dû cinq siècles après se distinguer d'une manière si prodigieuse, et qu'un peuple, que ses peintres de caractères eux-mêmes traitaient encore dernièrement du plus frivole et du plus léger du monde, eût pu devenir tout d'un coup le plus raisonnable, et donner à l'univers entier des exemples, qui, si j'ai su déchiffrer les hiéroglyphes du destin, doivent peu-à-peu là-bas amener un nouvel ordre de choses meilleur sous tous les rapports?

ST. LOUIS.

J'avoue franchement —

JUPITER OLYMPIEN.

A-t-on jamais ouï parler d'un passage aussi rapide de l'esclavage à la liberté, d'un saut aussi précipité de la dégradation de l'humanité la plus humiliante au sentiment le plus vif de toute sa dignité et au développement le plus brillant de ses plus nobles facultés? Encore une fois, brave Louis, aurais-tu, précisément au moment où elle était avilie jusqu'au mépris des peuples de l'Europe même les plus méprisables, aurais-tu crû ta nation capable d'une énergie si étonnante, et ce qui passe encore toute attente, d'une opiniâtreté si extraordinaire, à suivre une entreprise que n'a guère encore les gens les plus clairvoyans regardaient comme impraticable?

ST. LOUIS.

Le fond de ma nation a toujours été brave et loyal, et même de mon tems, quelque peu prononcées que fussent ses dispositions naturelles, quelque peu développées que fussent ses notions, quelque indomptable que fut sa pétulance,

j'eus assez d'occasions de démêler dans le caractère de mes braves Francs le germe de tout ce qu'il y a de beau et de grand. Depuis peu ils n'ont en effet que trop justifié mes espérances. Peut-être leur vivacité naturelle et la loi impérieuse des circonstances leur ont elles fait avancer un ou deux principes dangereux de trop. Mais je crois pouvoir assurer sans vanité, que si mes successeurs avaient été fidèles aux maximes et aux sentiments qui me guidèrent pendant mon règne, (si l'on en excepte toutefois mes funestes croisades) *Louis XVI* et les autres descendans de mon sixième fils *Robert*, qui jouent maintenant un si triste rôle, n'en seraient pas où ils en sont.

JUPITER OLYMPIEN.

Ta main, St. Louis! Pour un chevalier d'un siècle aussi barbare, qui dès l'âge d'onze ans fut obligé de jouer le rôle de roi, qui élevé par des moines passait les jours et les nuits à marmotter son rosaire, tu fus comme bon et sage prince un vrai prodige!

ST. LOUIS.

C'est plus que je ne mérite; si j'ai eu quelques vertus, je ne puis cependant, depuis que j'appris ici à mesurer le bien et le mal avec plus de précision, je ne puis me dissimuler, que le peu d'années de repos, pendant les quelles la France gouta sous mon règne les délices de la paix et d'un gouvernement modéré, n'ayent pu réparer la centième partie du mal que — sans doute avec les meilleures intentions du monde — j'attirai sur mon pauvre peuple par mes deux croisades contre les infidèles. Mon cœur saigne encore toutes les fois que j'y pense.

JUPITER.

J'aimerais mieux à ta place n'y plus penser du tout. Il faut considérer ce que l'on ne peut changer du côté le plus favorable. Rien de plus extravagant, je l'avoue, que de vouloir l'épée à la main faire reconnaître ton prophète par des peuples qui en avaient un différent, de transporter, pour conquérir un tom-

beau, (sans en excepter celui que j'ai à *Créte*) tout l'or et l'argent de ton royaume en Italie et en Egypte, et de sacrifier la fleur de tes chevaliers et vassaux, pour ne rapporter que des membres mutilés, des bourses vuides et la lépre de Palestine. Après tout, tu avais cette folie chevaleresque de commune avec une foule de grands et de petits souverains de ton siècle; mais tes vertus n'étaient qu'à toi, et il est juste que l'on te tienne double compte de tout ce que tu fis pour le bien de ton peuple, puisqu'une probite extraordinaire te rendit seule capable de gouverner à une pareille époque infiniment plus sagement que les trois rois, qui, dans un siècle où la civilisation et les lumières étaient montées au plus haut degré de perfection, ont porté ton nom et célèbré tous les ans ta féte à la tête de leurs chevaliers de St. Louis avec la plus grande solemnité.

ST. LOUIS.

C'est en effet un grand motif de consolation pour moi de voir que l'impul-

sion seule du sens commun me fit suivre dans ma manière de gouverner la même route que celle que prennent aujourd'hui les têtes de France les plus éclairées pour opérer la régénération de l'état. Mes soins les plus essentiels eurent toujours pour objet le bien être de la partie de la nation la plus nombreuse, la plus utile et celle qui est injustement la moins considérée. Je mis aux prétentions insolentes des barons, du clergé et même de la cour de Rome des bornes aussi étroites, que me le permettait une constitution qu'il n'était point en mon pouvoir de changer. J'ouvris aux savans de la classe des bourgeois et des paysans la carrière de toutes les places, que les gens les plus éclairés peuvent seuls remplir dignement, mais qui jusqu'alors avaient été occupées exclusivement par des chevaliers et des écuyers barbares, dont la plupart ne savaient pas signer leur nom; et pour prescrire des bornes aux sentences arbitraires de mes barons, j'établis quatre tribunaux royaux, où des hommes savans et expérimentés ren-

daient à chacun la justice qu'il demandait. Je n'oubliai jamais que la dignité royale n'est qu'une charge, de l'exercice de la quelle nous sommes responsables au peuple et à la postérité aussi bien qu'au ciel. Ma main n'attenta jamais aux propriétés de mes sujets; aussi mes domaines étaient administrés avec la plus grande économie, et comme je dépensais peu pour ma cour et presque rien pour ma personne, je me trouvais toujours en état d'étre libéral à propos, et de faire même de grandes entreprises, sans gréver mon peuple. Enfin quelque peu considérable que soit le bien que je fis, en comparaison de celui que je ne pus exécuter faute de moyens, ou entreprendre faute de sagesse, je me sens cependant assez tranquillisé par l'idée d'avoir tracé à mes successeurs l'esquisse d'un plan de gouvernement, dont l'exécution aurait depuis longtems fait de la France ce que maintenant par les travaux de ses nouveaux législateurs elle ne peut espérer devenir qu'au prix des plus grands dangers et des sacrifices les

plus couteux; et avec tout cela, il ne reste à mon pauvre fils *Louis XVI* d'autre mérite, que celui — de souscrire à tout, de force ou de gré.

JUPITER HORKIUS parait.
(A Jupiter Olympien).

Tout-puissant maître de l'Olympe, une nation, qui fixe en ce moment les regards de l'univers entier, est sur le point de célèbrer une solemnité telle que le soleil n'en a pas encore vue depuis qu'il éclaire la terre. Il vient de paraître ce jour, où son roi va s'unir aux représentans de toute la nation comme administrateurs du pouvoir législatif, et aux députés des troupes et des citoyens armés de toutes les municipalités du royaume, pour rendre hommage sur l'autel de la liberté et de l'union au nouveau régime, qui doit consolider à jamais le bonheur de ses descendans. *Le contrat social* — cette fraternisation volontaire d'hommes libres, qui pour ne faire qu'un seul peuple s'engagent, en vertu des droits inséparables d'hom-

me et de citoyen, à obéir sans distinction à des loix faites pour tous — à des loix dont la raison universelle a gravé les principes en traits ineffaçables dans l'ame de chaqne individu, et qui assurent également à tous les citoyens la jouissance de ces droits inaltérables, ce contrat, qui jusqu'ici n'avait été qu'une chimère des sages et le vœu paisible mais vain des amis de l'humanité, doit être aujourd'hui à la face du ciel et de la terre réellement conclu et juré pour la première fois par le plus grand et le premier peuple du monde — quel jour! quel spectacle pour ce siècle et pour la postérité! — Cette fête unique dans son genre, le grand triomphe de la raison victorieuse de tous les vieux préjugés, cet avantcoureur glorieux du retour d'*Astrée* et de son age d'or, mérite d'être même à l'extérieur le jour le plus calme, le plus joyeux et du meilleur augure; et il est digne de vous, grand Jupiter Olympien, d'accorder un gage visible de votre satisfaction à l'heure solemnelle de la plus belle al-

liance qui ait jamais été jurée sous vos auspices. Si donc c'est votre bon plaisir, faites donner au dieu des vents et surtout à votre subdelegué *Jupiter Pluvius* les ordres nécessaires, pour qu'ils aient à enchainer dès ce moment tous les orages, à purger l'horizon de *Paris* de toutes les nuées pluvieuses, et à n'étendre autour du soleil qu'un tissu de petits nuages voltigeans légèrement, et assez épais pour défendre la foule innombrable de peuple, que renfermera le vaste cirque de la confédération nationale, contre l'ardeur trop brulante d'*Hélios*, qui est fier d'embellir cette solemnité de toute la pompe de ses rayons les plus brillans.

JUPITER (en riant).

Eh! eh! mon cher Horkius! quel progrès tu as déja faits dans l'*art de l'éloquence!* Ce n'est sûrement pas d'aujourd'hui que tu t'y appliques! Du reste ta demande est juste, et j'approuve le zèle avec lequel tu remplis ta charge, comme mon représentant en qualité de juge

et garant de tous les sermens des hommes. Mercure! amène moi sur le champ *Jupiter Pluvius*! — Eh bien! mon cher Louis! que penses-tu du nouveau spectacle dont les Francs veulent aujourd'hui nous regaler?

ST. LOUIS.

C'est en effet quelque chose de si neuf et de tellement au dessus de tout ce que nous sommes accoutumés de voir, quand nous laissons tomber nos regards sur ce triste théatre des folies de l'humanité et de ses maux qu'elle ne doit qu'à elle-même, que même en le voyant j'aurai de la peine à en croire mes yeux.

JUPITER OLYMPIEN.

Il fallait en venir là, mon ami, pour que le bel édifice, au plan du quel les sages de la terre travaillèrent en silence pendant des milliers d'années, pût se reposer sur un fondement solide et durable. Je t'avoue que les hommes commencent à m'intéresser, depuis que je vois, du moins sur un coin de la terre, le plus grand nombre se conduire

en gens raisonnables. S'ils continuent sur ce pied-là, vous verrez que je finirai par les aimer.

(*Jupiter Pluvius* parait).

JUPITER OLYMPIEN.

Ne m'approche pas de si près, Pluvius!

PLUVIUS.

Que m'ordonnez vous, grand Jupiter?

JUPITER OLYMPIEN.

Mercure ne t'a t'il pas déja dit de quoi il est question?

PLUVIUS.

Oui, mais permettez-moi de vous représenter au nom de toute la nature sublunaire, qu'avec tout le desir que j'ai de contribuer à l'embellissement de ce 14 Juillet, il m'est impossible d'obéir à vos rdres.

JUPITER OLYMPIEN.

Impossible? comment cela, Pluvius?

PLUVIUS.

D'abord je n'ai pas besoin de vous dire à vous, que dans le département

de l'atmosphère où je suis employé, il y a un ordre si précis dans la recette et la dépense, qu'il ne pourrait tomber une seule goutte d'eau de plus ou de moins, plus tôt ou plus tard, sur tel ou tel coin de la terre, sans que l'économie de cette planète en fut dérangée totalement. En vertu d'un arrêté pris depuis longtems, et auquel on ne peut faire le plus léger changement sans les suites les plus funestes pour une grande partie de l'humanité, et pour une quantité innombrable de classes du règne animal et végétal, je suis obligé de faire presque toute la journée pleuvoir si fort sur *Paris*, que je ne vois pas comment la solemnité arrêtée pourrait être célèbrée, je ne dis pas avec commodité et agrément, mais même avec une espèce de décence.

HORKIUS.

Le jour ne peut pas être remis! ainsi, mon cher Pluvius —

PLUVIUS.

J'en suis faché; car je ferai tomber des torrens d'eau à vous étonner! je n'y puis rien changer.

HORKIUS.

Tout est disposé pour aujourd'hui et arrêté pour la même heure dans tout le royaume. Il faut que cela ait lieu, dut le champ de Mars se changer en lac! mais au fait, tout ne dépend-il donc pas de votre volonté, tout puissant Jupiter, si vous daignez ordonner?

JUPITER OLYMPIEN.

A quoi penses-tu, Horkius? je donnerais pour favoriser ta solemnité un ordre, dont des millions de créatures souffriraient innocemment? Tu n'as pas, j'espère, appris cela à l'assemblée nationale?

HORKIUS.

Pardon! je ne vous demande rien d'injuste; seulement je ne conçois pas ce que le monde aurait à souffrir au total, s'il s'élevait dans ce moment quelque vent violent de Nord-est pour rechasser dans la mer atlantique les torrents dont *Pluvius* veut nous arroser si largement; du moins la suspension de ses

opérations de quelques heures ne peut-être d'une si grande conséquence.

PLUVIUS.

Je dois savoir mieux que personne de quelle conséquence elle peut-être. Pas d'un seul moment!

JUPITER OLYMPIEN.

Tu n'y entends rien, mon cher Horkius! Si cela est comme il le dit, je ne puis rien faire pour toi.

HORKIUS.

Ah! ma pauvre cérémonie! un jour si brillant! une si belle fête! un jour comme il n'y en a point encore eu de semblable depuis que la terre roule sur son pivot! — Ce qui me contrarie le plus, c'est seulement que ces maudits aristocrates auront le plaisir de se moquer de nous!

JUPITER OLYMPIEN.

La nature ne peut prendre cela en considération, mon enfant! elle suit son cours.

PLUVIUS.

PLUVIUS.

A moins, grand Olympien, que vous ne veuillez par un *miracle* —

JUPITER OLYMPIEN.

Écoute, Pluvius! ne t'avise plus de laisser sortir de ta bouche ce maudit mot, ou je te jure par le grand fuseau de diamant des parques, que je te saisirai pas le chignon et te suspendrai avec une enclume à chacun des poils de ta grande barbe, pendant trois jours et trois nuits entre le ciel et la terre! — Pour qui me prenez-vous donc, que vous croyez me flatter encore en me débitant de pareilles fadaises? — Tu feras pleuvoir, puisqu'il faut qu'il pleuve, et qu'il n'en soit plus question. (Jupiter fronce les sourcils et Pluvius s'éloigne).

HORKIUS (en s'éloignant).

Eh bien! en dépit de ce père des eaux et de sa mauvaise humeur, ma cérémonie n'aura pas moins lieu! Quant à moi, je consens à ce que toutes les nuées du monde deviennent autant d'aristocrates, elles ne viendront cependant jamais à

bout d'opérer une contrerévolution! elles peuvent nous mouiller jusqu'aux os, mais elles ne pourront jamais faire aller notre joie à vau-l'eau. Nous verrons qui s'en tirera le mieux!

ST. LOUIS.

Ou je connaîtrais mal mes Francs, ou ils s'en tireront toujours à leur honneur et gloire.

JUPITER.

Cela vaudrait, ce me semble, la peine de descendre nous-mêmes là-bas, pour voir du sein du plus transparent des nuages que *Pluvius* a rassemblés au-dessus de Paris, l'issue de cet événement. Cher Louis, viens avec moi.

ST. LOUIS.

Bien volontiers.

JUPITER (à Mercure).

N'est-ce pas *Numa Pompilius*, qui sort de ce bosquet de lauriers?

MERCURE.

C'est lui-même.

JUPITER.

Il vient à-propos. Le bon homme fut toujours un grand amateur de solemnités. Il faut qu'il ait la satisfaction d'en voir une comme il n'en vit jamais de semblable pendant sa vie. Va lui dire de venir avec nous, Mercure.

ONZIÈME DIALOGUE.

JUPITER OLYMPIEN, MERCURE, NUMA POMPILIUS, SAINT LOUIS, HENRI IV, et à la fin l'ombre de LOUIS XIV.

(La Scène est à *Paris* dans une nuée au-dessus du champ de Mars.)

JUPITER.

Ventre saint gris! Louis, ne vois-je pas là le plus brave de tous les *Gascons*, le premier des *Bourbons* qui hérita de ta couronne et le plus digne de tes descendans? — Approche, *Henri!* Es-tu aussi curieux d'assister à une fête d'un genre si nouveau en *France*, au triomphe de la liberté civile sur le despotisme de la monarchie et de l'aristocratie?

HENRI IV.

Ayant été, graces au ciel, avant d'être roi pendant assez de tems presqu'au ni-

veau de tous ces autres mortels, et sans contredit un des plus persécutés par la fortune, je partage encore assez les sentimens de l'humanité pour me réjouir du bonheur de mon peuple, dût ce être aux dépens de ma famille.

JUPITER.

Si tes successeurs t'eussent ressemblé comme hommes, Henri de Bourbon, *Louis XVI* n'aurait pas vû un jour comme celui-ci, qu'il ne marquera pas probablement en craye rouge sur ses tablettes. — Viens t'asseoir auprès de nous! tu peux de ce nuage voir tout fort à ton aise.

HENRI IV. (regardant en bas).

Voilà, je l'avoue, une place magnifique pour une pareille cérémonie! — Comme *ma bonne ville de Paris* s'est changée depuis mon tems!

MERCURE.

Et que penseras-tu donc des Parisiens d'aujourd'hui, quand tu sauras, que ce vaste demi-cercle de sièges en am-

phithéatre est l'ouvrage volontaire de plus de cent mille bourgeois de Paris des deux sexes, qui, avec un enthousiasme que le tems le plus défavorable ne put refroidir, travaillèrent pendant plusieurs jours depuis l'aurore jusqu'au crépuscule du soir, quand ils virent que les ouvriers ne pourraient avoir fini pour le 14 Juillet.

NUMA (à St. Louis).

Faites de ce délire la passion dominante d'un peuple, et dès ce moment il sera le premier peuple du monde.

HENRI IV.

L'enthousiasme, dont la première jouissance d'une liberté conquise transporte un peuple longtems opprimé, mais naturellement vif et bouillant, produit le même effet que le premier amour. L'amant croit dans certains momens être plus qu'un homme, parceque sa bien-aimée est une déesse à ses yeux. Il entreprend l'impossible, quand il s'agit de la possession ou de la conservation de l'objet aimé: mais il faudrait qu'il fût

effectivement un Dieu pour qu'une tension si forte lui devint naturelle au point de pouvoir durer longtems.

MERCURE.

Quel peuple innombrable se porte en foule de toutes parts au champ de Mars! quel flots d'hommes!

NUMA.

Et quells torrents de pluie!

JUPITER.

Au fait, *Pluvius* tient parole au-delà de mes espérances.

MERCURE.

Et cependant tu vois ces braves citoyens soldats, exposés à l'ondée la plus forte, danser autour de l'autel de la liberté, en faisant entendre leurs chants et leurs cris d'allegresse!

NUMA.

C'est dommage pour une si belle fête! elle eut cependant bien mérité un tems plus favorable.

ST. LOUIS.

Et moi je suis charmé que mes braves Francs ayent cette occasion, de prouver qu'il n'est point au pouvoir des élémens de ralentir et encore moins d'éteindre une ardeur comme la leur. N'ai-je pas prédit que cela irait ainsi? Dans quel ordre majestueux je vois s'avancer, malgré le tems abominable, la longue suite des représentans du peuple et de ses défenseurs, escortée de toute la bourgeoisie de cette ville innombrable, avec enseignes et étendards déployés! Quel triomphe brille dans leurs yeux! Les torrens d'en haut, la terre s'enfonçant sous leurs pieds, les parapluies et les habits dégoutans d'eau, les incommodités de toute espèce, l'espoir déçu d'un jour brillant, la joie maligne et insolente du parti opposé, rien de ce qui eut mis tout autre peuple de mauvaise humeur, ne peut influer sur leur courage, ni altérer l'allégresse de ce jour!

JUPITER.

A parler franchement, ils ne seraient pas dignes de cette liberté qui va leur

être annoncée aujourd'hui pour toujours, si une frisure en désordre et quelques doigts d'eau dans leurs souliers pouvaient, en un jour comme celui-ci, anéantir leur courage. C'est bien le moins qu'ils puissent souffrir pour une maîtresse aussi attrayante. — *Henri*, pour faire à sa belle *Gabrielle* une visite à la dérobée, eut surement compté pour rien un tems dix fois plus vilain au milieu de la nuit d'hyver la plus obscure et la plus froide. — N'est-ce pas, Henri?

HENRI IV.

Qui connait mieux que *Jupiter* la toutepuissance de l'amour?

MERCURE.

Il me semble que le roi se fait un peu attendre.

JUPITER.

Allons! allons! il ne faut pas lui en savoir mauvais gré. Le plaisir d'entendre les *vivat* de deux cens mille hommes, dont le dernier se croit dans ce moment un petit Souverain, peut bien n'être pas assez vif à ses yeux pour

qu'il se hâte de venir attraper ici un rhume et une fluxion.

ST. LOUIS.

Tout homme assez juste pour considérer, que les cachots de la *bastille* étaient encore il y a deux ans la récompense de celui qui avait l'audace de contester ce grand principe de la monarchie, „*que le roi seul est la source des loix et qu'il ne doit compte qu'à Dieu seul de l'exercice de son pouvoir*", — que *Louis XVI* jusqu'à la moitié de l'année 1789 n'entendit jamais d'autre langage, et qu'à chaque *vive le roi*, qui depuis le premier jour de son regne avait frappé son oreille, jamais il n'eut d'autre idée, si non que son peuple lui promettait par là un empressement sans réserve *à tout faire pour lui, à tout souffrir de sa part:* tout homme, qui fait cette consideration, ne lui saura pas fort mauvais gré, de ne point arriver à grands pas pour jurer à cette nation, qui peu auparavant n'était rien, qu'il la regarde comme la seule source de tout pouvoir dans l'état, qu'il

reconnait d'un autre côté qu'il n'est que le premier magistrat du royaume, tenu aussi bien que le dernier maire de village à la soumission aux loix des représentans du peuple et obligé de n'avoir d'autre volonté que la leur. Le saut de la condition, où il était jadis et dans laquelle il était reconnu unanimement, à cette où il se trouve maintenant, est trop considérable; c'est un vrai *salto mortale*, que personne ne fait sans en être étourdi. Ce que j'admire en lui, c'est qu'à tant d'événemens si inattendus de nos jours, il ait sû prendre son parti de si bonne grace.

HENRI IV.

C'est un *Bourbon*, mon père! *la bonhommie* fut de tout tems notre trait de famille le plus frappant.

MERCURE.

Et c'est cette *bonhommie*, Henri, qui, si elle aurait été jointe à ton esprit, ta sagesse, ton courage, ton cœur loyal et chevaleresque, eut fait de lui dans la crise présente le sauveur de son peuple, l'ame de toutes les délibérations publiques, l'i-

dole de tous les cœurs et le fondateur d'une nouvelle monarchie aussi durable qu'heureuse. Combien les obstacles qu'il avait à vaincre étaient au fond insignifians en comparaison des tiens? Qu'elle était foible dans le commencement cette cabale de démagogues ambitieux, contre laquelle il avait à lutter, s'il eut sû lutter, en comparaison de cette ligue redoutable, dont la sagesse et la constance seules purent te faire triompher!

JUPITER.

Comme tu te plais à radotter, Mercure! Eut-il donc été, dans la position de *Louis*, le même homme qu'il fut dans celle de *Henri?*

HENRI IV.

Je n'ai jamais été grand raisonneur: mais chacun est, ce me semble, ce qu'il peut être dans sa position. Un prince finit par être homme comme un autre, et il est aussi peu raisonnable d'exiger de lui qu'il soit un *Minos*, un *Numa*, un *César*, ou un *Trajan*, si cela ne lui est pas donné, que de prétendre qu'il soit

le premier danseur ou le premier nageur de son peuple. Soyons justes; les difficultés dont *Louis XVI* fut à la fin assailli tout d'un coup, étaient pour lui infinement plus grandes que celles que j'eus à surmonter, et il n'avait comme moi ni un d'*Aubigné*, ni un *du Plessis Mornay*, ni un *Sully* à ses côtés. S'il avait eu de pareils amis, qui sait s'il n'en eut *peut-être* pas mieux profité que moi?

JUPITER.

Ta main, brave Henri! Voilà un mot qui fait honneur à ton cœur, quand même il ne serait pas des plus justes! — Mais que signifie ce tapage, qui met tout d'un coup tout le champ de Mars en mouvement?

MERCURE.

C'est le premier acteur de la fête qui parait enfin.

ST. LOUIS.

Mon pauvre fils! comme il est pâle! qu'il a de peine à s'accoutumer à ce nouvel ordre de choses, malgré le fracas

de ces *vive le roi!* qui, semblables à un coup de tonnerre, percent le sein des nues. Il ne s'imagine guère d'être au milieu de ses enfans, quoique les députés de sa bonne ville de Paris le lui aient déja tant de fois répété. Pauvre Louis! quel mortel serait plus heureux que toi, si tu pouvais te faire à cette idée?

MERCURE.

Mais au fait, que peut desirer un homme de plus, que d'être le premier de vingt cinq millions, et d'avoir vingt cinq millions de livres de traitement argent comptant, sans qu'on exige rien de lui que de se laisser conter les plus jolies choses du monde, et de dire *oui* à tout ce qu'on lui propose?

ST. LOUIS.

J'avoue que je ne me trouverais point à merveille de tous ces avantages.

HENRI IV.

Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il s'agit de savoir comment le royaume se trouvera de ce partage de l'autorité royale

entre douze cens gentilshommes anciens et nouveaux, curés, avocats, médecins, négocians, fermiers et paysans, à qui (si je connais bien les hommes) il serait aussi aisé de remplir le tonneau des *Danaïdes*, que de rétablir le repos et l'ordre général par des décrets, qui ne valent que ce que le peuple veut bien les laisser valoir.

JUPITER.

Je vois que tu n'as pas grande confiance dans la *constitution* que l'on jure dans ce moment, ni dans *le nouvel ordre de choses* qui doit en émaner, et dont les orateurs français promettent monts et merveilles?

HENRI IV.

Je suis de tout mon cœur pour une *constitution libre*, et pour une *égalité* de tous les citoyens, telle que le comportent la nature d'un grand état, et le but principal de toute institution civile. Je regarde une grande partie de ce que les représentans de la nation ont fait jusqu'à présent comme le *fondement* d'une

bonne constitution qui est encore à faire ; mais bien des choses ont été, ce me semble, le resultat d'idées peu digérées, d'autres celui de l'esprit de parti et des passions, beaucoup d'autres celui d'une cabale qui espère réaliser ses projets secrets, en cherchant à prolonger l'impuissance des loix, à rendre méprisable aux yeux du peuple l'assemblée nationale, et à pousser à l'extrême l'animosité des partis. Je ne conçois pas comment on peut avoir réellement à cœur le bien de sa patrie, et être cependant assez aveugle pour ne pas voir *que l'on a été trop loin.*

JUPITER.

Pense combien dans une pareille révolution on doit imputer à la loi impérieuse des circonstances, à la différence des manières de voir; et à la lutte dans laquelle les intérêts particuliers et le bien général sont entraînés sans cesse! Pense que les hommes même les plus loyaux et les plus sages ne sont que des hommes! On ne voulait pas d'abord aller plus loin que la nécessité ne l'exigeait, et l'on

l'on fut emporté par les flots irrésistibles des événements. On ne pouvait secourir l'état sans une *révolution*, et une révolution ne pouvait être opérée que par une force supérieure. Quand un état ne tient que par les chaînes dont on a chargé ses citoyens, brisez ces chaines, et il se dissoudra nécessairement. Un gouvernement en est-il arrivé au point de ne pouvoir se soutenir que par des abus, l'anéantissement de ces abus est indispensablement suivi d'un *moment de stagnation*; ce moment peut selon les dispositions des hommes et des circonstances être d'assez longue durée: Mais quand un peuple aussi éclairé et capable d'une pareille élévation d'ame, et de sentimens aussi vifs que le peuple français, a enfin atteint le grand point de la liberté, comptez qu'il employera assez tôt pour son bien réel les forces, qu'il peut désormais employer sans obstacles. Il faut que l'on apprenne tout jusqu'à l'art de vivre. Savoir bien vivre est un art difficile: mais savoir bien gouverner les hommes est le plus difficile de tous. Moi.

même (soit dit entre nous) ce n'est qu'en faisant des fautes que j'ai appris la meilleure partie de ce que j'en sais, et je doute fort que les Français soient plus habiles.

NUMA.

Une législation destinée pour un peuple devenu libre, et qu'une longue civilisation a éloigné de la simplicité primitive de la nature, au point que les préjugés n'ont plus d'empire sur son esprit, et les sentimens religieux peu ou point sur son caractère, est un problème bien difficile, dont on veut pour la première fois trouver la solution. Le Législateur n'a dans cette supposition aucun des avantages que m'offrirent jadis la rudesse des *enfans des Romulus* et la bonhommie simple de mes *Sabins*. Il faut tout attendre de la persuasion, que les loix doivent entrainer avec elles, „*que chacun ne peut satisfaire son intérêt particulier que par les sacrifices que l'intérêt général exige de lui*" — Mais pour pouvoir y compter, il faudrait être sûr non seulement que

cette persuasion est générale et parfaite, mais aussi que les citoyens seront toujours dans le cas, où la raison l'emporte sur toutes les passions et les séductions des sens; supposition qui dans l'application doit donner des résultats bien faux. Il est vrai que l'on écoute avec un plaisir extrême un orateur, qui parle avec sentiment et enthousiasme de la beauté céleste de la vertu, de la grandeur héroïque de l'homme à qui aucun sacrifice pour sa patrie ne parait trop pénible, qui ne vivant que pour les autres est toujours prêt à mourir pour eux — Mais aucun législateur raisonnable ne fondera la constitution d'un état sur sa confiance en la sagesse et la vertu des ses citoyens.

JUPITER.

Comment ferais-tu donc, Numa, s'il te fallait redescendre sur la terre pour donner des loix aux Français?

NUMA.

Je me dispenserais de la commssion, Jupiter, s'il m'était possible; mais si ne

ne pouvais faire autrement, au lieu de me croire tenu à dérober pour eux du ciel le modèle de la législation la plus parfaite, je croirais avoir assez fait en leur donnant (comme *Solon* aux *Athéniens*) les meilleures loix, dont il seraient actuellement susceptibles.

JUPITER.

Tu prendrais, à ce que je vois, tout un autre chemin, que les philosophes et physiocrates, qui sont maintenant en possession de la législature en France.

NUMA.

Je me garderais bien du moins d'abolir aucune des loix existantes avant d'être sûr de n'en avoir pas besoin un seul jour de plus. Je me garderais bien de dégager d'*anciennes* obligations la partie du peuple la plus grossière (qui a toujours le plus de bras et les plus nerveux), avant de m'être suffisamment assuré, qu'ils se soumettraient de bon cœur et sans rétard aux obligations *nouvelles* que je leur imposerais; et si je pouvais voir d'avance, que ma législation dût deplaire à

un parti considérable et puissant, je me garderais bien d'irriter encore ce parti à dessein et sans nécessité; mais je chercherais par tous les moyens imaginables à le gagner, à le dédommager des sacrifices qu'il aurait à faire à l'état. Je ne voudrais pas faire tout à la fois; je laisserais une réforme en amener insensiblement une autre, et, en ne m'occupant que des plus indispensables, je me contenterais, de jetter le fondement, ou de tracer la route des autres, que j'attendrais du tems et de l'expérience de l'âge suivant. Enfin j'aurais pour maxime inviolable de ne point faire de loix — dans l'yvresse.

MERCURE.

Il me semble que le respectable *Numa* veut, avec la mine la plus innocente du monde, faire une petite satire contre mes bons amis de là-bas.

NUMA.

Une satire? quoi? n'ai-je pas avoué, que je regarde l'ouvrage qu'ils ont entrepris comme le plus difficile, dont des

Dieux ou des hommes puissent se charger ? Peut-on sans injustice prétendre que leurs premiers essais soyent sans défauts?

MERCURE.

Ceux à qui ces essais coutent la perte de leur état, de leurs biens et même de leur tête, sont sans doute portés à croire, qu'ils paient un peu cher les fautes qu'entraîne cette expérience.

NUMA.

Aussi ne sont-ce pas toujours les plus sages qui font la majorité; et peut-on leur en faire un reproche? Nommez moi une nation libre, qui put se vanter d'un pareil avantage ?

JUPITER.

Je n'en connais pas. Du reste comme il n'y a au-dessus et au-dessous de la lune rien de parfait, n'attendons point de merveilles de ces braves gens de là-bas, et rejouissons-nous de ce, que (malgré le tems pluvieux et la mauvaise volonté des aristocrates) tout s'est passé avec tant de calme et d'allégresse. Voilà donc la cons-

titution jurée. Il ne s'agirait maintenant, que de trouver un petit moyen honnête de payer cinq ou six mille millions de dettes, de remplir les obligations énormes, dont les nouveaux législateurs ont surchargé la nation, et en outre de percevoir le revenu nécessaire aux dépenses ordinaires et accidentelles de l'état, sans imposer au peuple plus de charge qu'il n'en veut bien porter? — Qu'en penses-tu, Henri? La solution d'un pareil problême n'eut-elle pas fait passer à ton ami *Sulli* autant de mauvaises nuits qu'au vertueux *Necker?*

MERCURE.

Je crains bien que les *Francs* ne soient obligés de se pourvoir d'un ministre des finances, qui, comme le roi *Midas* ait le don de changer en or tout ce qu'il touche.

HENRI IV.

Un pareil alchymiste ne leur servirait pas de grand-chose, sans les ressources inépuisables dont la nature a doué le pays et les habitans; avec elles et sans

lui, au contraire, vingt cinq millions d'hommes sauront bien se tirer d'affaire! Sur tout ayant encore une ressource fort abondante, à laquelle personne ne parait avoir pensé jusqu'ici.

MERCURE.

Ou peut-être ne voulait pas penser, car je crois la deviner.

HENRI IV.

Le clergé a été chassé de ses biens et reduit à des honoraires très-modiques, la noblesse non-seulement forcée à de grands sacrifices, mais encore dépouillée de tous les privilèges achetés par le sang de ses ancêtres: et les capitalistes, qui pendant les cinquante dernieres années ont ramassé par leurs spéculations des sommes incalculables aux dépens de la nation, seraient seuls spectateurs tranquilles de la détresse de la patrie, sans être tenus à aucun sacrifice pour son salut? Dans ce cas, ce que l'on a pris à la noblesse et au clergé serait non un sacrifice, mais un vol! Les législateurs ne peuvent se rendre coupables d'une faute

aussi grossière contre l'égalité des droits et des devoirs; ou s'ils en étaient capables, comment la nation pourrait-elle alors se taire? Que les riches créanciers de l'état — déduction faite de ce qui les met de niveau avec leurs concitoyens réduits au strict nécessaire, — soient obligés de diminuer leurs créances de moitié, la France sera sauvée, et je me flatterai de voir encore le tems, où chaque paysan pourra le dimanche *mettre la poule au pot!*

JUPITER.

Ce tems-là est probablement déja venu, depuis que vos paysans ne paient plus d'impôt; il s'agit de savoir combien il durera, et comment on pourrait en attendant aider les pauvres citoyens qui n'ont point de propriétés! — Mercure! vois donc quelle est cette ombre, qui au moment où le roi prononça le serment se detourna avec indignation, et que je vois dans ce moment sur la *place Vendôme* auprès de la statue de *Louis XIV* frapper la terre d'un pied impuissant? — A sa taille et à cet extérieur d'un *roi de*

théatre qui commande le respect, et qui semble lui être devenu naturel, on le prendrait pour *Louis XIV* lui-même.

MERCURE.

C'est lui même en effet.

JUPITER.

Va le chercher, mon fils.

ST. LOUIS.

Pour un roi, qui aimait tant à se faire comparer au soleil, il a un air assez ténébreux.

JUPITER.

Il laissa à ses successeurs de grands exemples — qui doivent exciter leur émulation et leur prudence. S'ils n'en sont pas devenus plus sages, ce n'est pas du moins sa faute.

LOUIS XIV qui s'approche lentement.

(A part.)

Faut-il que je me survive à moi-même pour voir la majesté royale, que j'avais élevée au plus haut degré de splendeur, abaissée jusque dans la poussière?

JUPITER (en souriant).

Peut-on te demander, ombre majestueuse, pourquoi tu frappais tout-à-l'heure la terre avec tant d'indignation, en laissant tomber tes regards sur le piédestal de la statue?

LOUIS XIV.

Si tu es ce que tu parais être, comment as-tu pu voir tranquillement un spectacle, qui invite tous les rois à la vengeance? Mais le démon de la démocratie s'est probablement aussi emparé de l'Olympe, et a amené *Jupiter* lui-même au point de dire *oui* à tout ce que veulent ses sujets.

JUPITER.

Tu n'es pas de bonne humeur, Seigneur Louis! Sans cela un homme aussi poli que tu l'as toujours été, n'eut pas manqué de répondre à ma question.

LOUIS XIV.

Quoi? je sentirais encore ce que je fus, et je verrais le nom Français, devant lequel j'appris au monde entier à trem-

bler, dégradé jusqu'à ce point, sans rougir de honte et d'indignation? — Que manque-t'-il à cette nation jadis si célèbre, après avoir perdu tout crédit dans l'intérieur, toute considération au dehors, après être devenue par l'abolition de la différence des états égale aux *Caffres* et aux *Californiens*, que lui manque-t'-il pour retomber dans son premier état de quadrupèdes et hâter son retour complet dans les bois, depuis que les barbares ont porté leurs mains audacieuses sur les chef-d'œuvres de l'art, et ont poussé la témérité jusqu'à enlever les quatre figures enchainées aux pieds de ma statue, et mutiler ainsi le plus magnifique monument de mes victoires?

JUPITER.

Ne te fache pas, Louis. Ils ont encore été trop bons de laisser subsister la tienne. Quant à leur témérité à l'égard des emblêmes odieux de l'esclavage étendus à tes pieds, que tu regardes comme un si mauvais présage, je puis te consoler en t'apprennant, qu'en revanche ils transformeront *le champ de*

Mars en un cirque, qui pour la grandeur et la magnificence de l'exécution, le disputera aux ouvrages les plus magnifiques, par les quels les anciens *Césars* immortalisèrent leur nom. — Mais il est tems de s'en retourner, mes enfans! Toi, Henri, suis moi. Tes vertus et ton mérite auraient dû depuis longtems te donner une place dans l'Olympe. L'amant de la belle *Gabrielle* n'avait sans doute point d'*apothéose* à attendre de la *nouvelle Rome:* cela ne t'empêchera pas toutefois d'être mon convive et de vivre parmi nous avec tes semblables! Car tu en trouveras là encore plusieurs, du nombre des quels est précisément ce respectable Sabin, (il montre Numa) qui doivent leur place parmi les dieux, non au jugement peu infaillible des mortels, mais seulement au nôtre et à eux-mêmes. En effet qui mériterait d'être un dieu, si ce n'est ceux qui ont fait le plus de bien aux hommes? — Porte toi bien, si tu peux, *Louis le Grand!* — Vous autres, suivez-moi.

DOUZIÈME DIALOGUE.

LE POUR ET *LE CONTRE.*

JUNON, MINERVE, JUPITER.

JUNON (à Minerve).

Je crois vraiment qu'il s'est endormi tout de bon pendant mon beau discours. — Jupiter!

JUPITER.

Poursuis donc, ma chère, pendant que tu es en haleine! J'aime à t'entendre déclamer! D'ailleurs ce ne serait pas la première fois, que je me serais endormi au son de ta voix harmonieuse.

JUNON.

Voilà qui est tout-à-fait galant, mon cher époux! Cependant tout ce que je te demande c'est de vouloir bien me dire comment il est possible que des choses

d'une pareille importance fassent si peu d'impression sur toi?

JUPITER.

Nil admirari, ma chère femme! Comment veux-tu que quelqu'un, qui depuis tant de siècles voit tourner le monde d'un point de vue aussi élevé, se laisse déconcerter par quoique ce soit, qui peut arriver à ces Liliputiens là-bas!

JUNON.

Tu m'avoueras pourtant, que pendant tous ces siècles il ne s'est rien passé de comparable à ce délire monstrueux dont je parlais?

JUPITER.

Il faut que tu saches, ma chère Junon, que depuis que le fameux décret du grand *Théodose* m'a condamné au repos, je suis par pur ennui — devenu philosophe.

JUNON (en riant).

Tout de bon? Je ne m'étonne donc plus que tu sois si porté pour les *sans-culottes*.

JUPITER.

Et c'est peut-être aussi de là que vient ton animosité contre les *philosophes?* — Il pourrait bien, reine de mon cœur, y avoir en cela quelque chose de vrai; seulement avec une petite différence. Mais c'est que vous autres vous ne faites pas grande attention aux petites différences; et je parie que malgré le ton décidé avec lequel tu parles, tu n'as pas une idée bien nette de la *philosophie des sansculottes* et de la *sansculotterie des philosophes.* — Minerve, ma chère enfant! donne donc à ta mère un peu de jour sur ce chapitre. Tu dois en savoir plus que personne, puisque c'est dans ta chère *Athènes* que l'on vit jadis éclorre la philosophie sansculottique. — Remplis ma coupe, Ganimède!

MINERVE.

Mon père veut parler des *Cyniques*, à ce que je vois. En effet ne peut s'empêcher de trouver dans leur extérieur une ressemblance frappante avec les *sansculottes* modernes: mais si l'on considère, que

que dans ce moment-ci (les femmes et les enfans exceptés) il y a peut-être autant de millions de *sansculottes* en France, qu'il y eut jadis dans ma ville d'*Athènes* d'individus *Cyniques* faisant honneur à *Diogène* leur père, cela seul paraît établir une grande différence entre ces deux espèces de *sansculottes*. Ainsi pour tirer la chose au clair, il faut ce me semble, nous rappeller; qu'anciennement il exista une autre espèce de sansculottes *primitifs*, que *Junon*, malgré sa haine pour les philosophes, ne placera sûrement pas de niveau avec la dernière.

JUNON.

Et ce serait.

MINERVE.

Les enfans de la nature, qui avant l'âge d'or de Saturne rampaient dans les vastes forêts de chênes, dont la terre alors était encore hérissée, tous nus ou les épaules revêtues de quelque peau de bête sans apprêt, vivant de gland et n'ayant d'autre demeure que les caver-

nes et le creux des arbres: *libres* au point de ne pas connaître même les liens du mariage et de la société domestique; si parfaitement *égaux*, qu'ils n'avaient pas même la moindre idée des droits de propriété, et que la force de leurs bras ou de leurs massues décidait entr'eux de la possession des fruits d'un pommier sauvage ou de quelque femelle dégoutante de leur espèce. Si toutefois les nouveaux apôtres de la *liberté* et de l'*égalité* s'entendent eux-mêmes, ou ne se moquent pas du monde avec trop d'impudeur, ces *enfans de la nature* doivent être regardés comme les *fondateurs de la sansculotterie*, les *sansculottes* dans la plus pure et la plus noble signification de ce mot respectable. Aussi un état semblable au leur serait le dernier résultat de la *liberté* et de l'*égalité* gallo-française, si l'on en faisait une affaire sérieuse, et si ces mots sublimes, mais dont on fait un abus si criant, ne servaient pas à une troupe d'adroits imposteurs, de talismans, pour se roidir impunément contre tout système d'ordre et

d'autorité tendant à mettre des bornes à leur avidité et à leur ambition, et à faire d'un peuple; que la nudité, la faim et la brutalité rendent capable de tout, l'aveugle instrument de leurs projets et de leurs passions.

JUNON.

Voila des paroles d'or, Minerve!

JUPITER.

Pour une philosophe tu vas un peu trop loin, mon enfant. Les *Gallo-francs* sont des gens d'une imagination vive et d'un sang bouillant, de plus, orateurs, ou si tu veux, *sycophantes* nés! Lorsque de leurs tréteaux ils haranguent la foule ébaubie des savetiers, des chaudronniers, des portefaix, des poissardes et des ramoneurs, il ne faut pas regarder de si près à leurs figures oratoires, et à leurs jeux de mots.

JUNON.

Et lorsque du haut de la tribune ils haranguent les députés de toute la nation? —

JUPITER.

Pour un *sycophante* après tout — cela revient au meme. Pense seulement, ma reine, que toutes les extravagances hyperboliques, débitées depuis quatre ans du haut de cette fameuse tribune par des enthousiastes, des radoteurs et des sycophantes, seraient à peine aussi ridicules, que le serait l'idée, qu'une nation, qui avait devancé toutes les autres en culture et en civilisation, éut pû en si peu de tems être avilie au point d'avoir perdu toute raison, tout sentiment d'humanité, celui de son intérêt même, et de n'entendre par cette *liberté* et cette *égalité*, sur les quelles elle veut fonder sa félicité, que la *liberté* des bêtes feroces et l'*égalité* d'une horde de Bohémiens.

JUNON.

Allons, Minerve, réponds lui pour nous deux.

MINERVE.

Je ne crois pas que *Junon* songe à charger toute la nation, ou même une

partie de la nation seulement, d'un reproche aussi ridicule. Cependant il faut avouer, que si l'on voulait réduire en systême les maximes, que leurs enthousiastes et leurs anarchistes font entendre depuis quelque tems dans leurs assemblées, elles feraient directement rentrer les hommes dans cet état primitif, que leur grand apôtre *Jean Jaques* a, comme tout le monde sait, reconnu pour l'état naturel de l'homme, le seul dans lequel cette espèce d'animaux puisse être aussi bonne et aussi heureuse que la nature veut qu'elle le soit. Mais y a-t-il donc moins d'extravagance dans ce projet imaginaire, dont tant de gens bien pensans paraissent se laisser enivrer de nos jours: celui de vouloir réunir le bonheur de l'*âge de Saturne*, où une *liberté* illimitée, l'*égalité*, la *simplicité*, l'*innocence des mœurs*, la *bienveillance*, l'*amour* et toutes les *vertus sociales* se tenaient, dit-on, par la main, — époque dont les *poëtes* sont les seuls historiens, — de réunir, dis-je, la félicité de ce tems chimèrique à tous les avantages d'une civi-

lisation parfaite dans un vaste empire, à ceux des arts et des sciences dans la plus grande vigueur, en un mot aux résultats de la plus extrême *inégalité* dans l'ordre social ? Cependant je ne vois pas comment l'on pourrait laver les *sansculottes Français* du reproche, d'avoir conçu l'un de ces deux projets insensés, en supposant que ces mots toutpuissans *liberté* et *égalité*, qu'ils étalent avec tant de fracas et de déraison —

JUNON.

— et dont ils se jouent d'une manière si dévergondée —

MINERVE.

— signifient quelque chose dans leurs bouches.

JUPITER.

N'avez-vous donc pas oui dire, mes enfans, que leurs législateurs —

JUNON (avec chaleur).

Ha! — les *Marat*, les *Robespierre*, les *Bazire*, les *Chabot*, les *Danton?* — Voilà de beaux législateurs!

JUPITER (froidement).

Non — ma chère! — que les *Condorcet*, les *Vergniaux*, les *Garat*, les *Guadet*, les *Buzot* et leurs semblables, sentant bien qu'une pareille réunion est impossible, sans que l'on refonde la nation en entier, ont sagement fixé à la troisième génération le retour de cet âge d'or, qu'ils promettent aux *Gallo-Francs* de voir réalisé par cette *liberté* et cette *égalité* leurs idoles; et que dans cette vue ils insistent fortement sur un nouveau plan d'éducation nationale, qui, selon toutes les apparences, ne réussira pas avec cette génération-ci, mais qui, si elle peut prendre racine, portera surement des fruits à la troisième ou quatrième. Patience! Patience! C'est ce que je ne cesse de dire; mais personne ne m'ecoute.

MINERVE.

Aussi les *Gallo-Francs* sont-ils bien gens à attendre ce qu'ils veulent avoir sur le champ ou point du tout! Mais, même en leur supposant assez de patience pour

cela, je crains bien que même leur postérité la plus reculée n'en recueillera point les fruits. L'art ne peut rendre possible ce que la Nature a rendu impossible. Il faudrait que *Prométhée* trouvât une argile toute différente pour en former une nouvelle espèce d'hommes, propres à peupler une république, qui offrirait la réunion de la liberté et de l'égalité des proprietés avec l'ordre civil, avec les arts sources et enfans des richesses, avec les richesses qui entraînent l'*inégalité*, enfin avec l'innocence et la concorde du *siècle d'or des poëtes*, incompatibles avec l'inégalité, les richesses et la civilisation; et pour réunir tout cela si parfaitement, que le choc de tant d'élémens incompatibles produisît cette belle harmonie du Tout, qui seule fait la base d'un état florissant, et qui seule peut en perpétuer la prospérité. *Garat* avait bien raison de dire dernièrement, qu'une république, qui réunirait toutes ces qualités incompatibles, serait le chef-d'œuvre de l'esprit humain — si elle était possible: mais des êtres raisonnables n'entrepren-

dront jamais ce qui ne peut exister qu'à des conditions impossibles. Cette chimère fût, il est vrai, de tout tems le rêve favori des ames sensibles; la *république* de *Platon*, l'*Atlantide*, l'*Utopie* et le *pays des Sévérambes* ne sont pas autre chose : mais il fallait une imagination *française*, pour concevoir l'idée bizarre d'écraser une grande monarchie dans l'intention de former une nouvelle *Utopie* de la masse brute et informe de ses débris. Car même en supposant que l'on parvint, à force d'efforts, à donner à celle-ci la forme qu'elle doit avoir, elle ne pourrait toutefois subsister plus longtems, que ces visions trompeuses que l'on voit un beau matin d'été naître des exhalaisons de la mer, s'élever dans les airs en forme de palais de fées et de jardins enchantés, et s'évanouir presqu'aussitôt qu'elles paraissent.

JUNON.

Et nous verrions de sang froid une horde de fous, de sophistes, de charlatans, d'hypocrites et de scélérats, sous

prétexte de réaliser une pareille chimère, bouleverser le plus bel empire de l'univers, — sacrifier les meilleurs et les plus nobles de ses habitans à la rage meurtrière de la plus vile populace, — en chasser d'autres par milliers de leurs possessions et de leur patrie, et les forcer à errer çà et là en proie à la misère — traiter de tyran, de traitre, d'assassin le moins coupable de tous ses rois, dont le seul crime était de vouloir déjouer les menées d'une faction de républicains séditieux, condamnés pas la constitution, et de faire servir le pouvoir qu'il tenait immédiatement de la nation à rétablir la tranquillité et faire exécuter les loix — et non content d'avoir bouleversé leur patrie, de l'avoir incendiée, inondée du sang de ses citoyens, déshonorée par les plus horribles forfaits et livrée à toutes les horreurs d'une anarchie sans fin, tenter encore tous les moyens imaginables pour attirer dans leur ruine tous les peuples qui les entourent et mettre tout le globe en combustion? Cette poignée de fous et de monstres — —

JUPITER.

Comme tu t'emportes, ma reine ! A t'entendre parler avec tant de passion, l'on croirait que — tu as tort !

JUNON.

Si j'avais des expressions plus énergiques encore, pour exhaler ma fureur contre ces monstres exécrables, je ne les ménagerais pas. Je le répéte: une horde méprisable d'écervelés pourra commettre à nos yeux toutes ces horreurs, abusera, pour l'exécution de plans ourdis par l'intérêt et l'ambition, de la bonne foi d'un peuple ébloui et séduit par les plus vils artifices, se jouera de la manière la plus infame de tout ce qu'il y a de sacré et de précieux aux hommes; changera en pièges perfides la liberté, l'égalité des droits, et le salut public; tournera les vertus des Français contre eux-mêmes, se servira de leur amour de la patrie, de leur courage, de leur soif de la gloire, de leur mépris de la mort pour les conduire à une perte inévitable; — et nous, chargés du gouvernement du

monde, nous resterons tranquilles spectateurs de tous ces excès inouis? Nous ne réunirons pas tous nos efforts, pour punir et exterminer ces ennemis déclarés des Dieux et des hommes?

JUPITER (du plus grand sang froid).

Et qui t'en empêche, si tu le peux?

JUNON.

Précisément ce qui m'impatiente, c'est de t'entendre parler de la sorte; comme si tout cela n'était qu'une bagatelle et ne te regardait en rien.

JUPITER.

Ne vas-tu pas me demander, comme le *Timon* de *Lucien*, ce que j'ai fait *de ces éclairs dont la flamme rapide éblouit tous les yeux et glace tous les cœurs d'effroi?* Ou si mes *Cyclopes* ne veulent plus me forger de foudres? Femme incompréhensible! Que veux-tu donc que je fasse? Outre que nous autres Dieux avons, en perdant les hommages des humains, perdû la moitié de notre puissance, crois-tu donc que mes éclairs et

mes foudres les rendraient plus raisonnables! Est-ce ma faute, si les mortels deviennent tous les dix ans plus insolens et plus fous? N'avons-nous pas depuis tant de siècles fait tout au monde pour venir au secours des foiblesses et des imperfections de leur nature? N'est-ce pas nous, qui, lorsqu'avilis encore dans cet état de *sansculotisme* dont *Minerve* parlait tantôt, ils couraient ou rampaient tout nus comme les autres brutes, déracinant les plantes et les pommes de terre avec les longues griffes de leurs pieds de devant, n'est-ce pas nous, qui leur avons appris à se nourir et à se vêtir d'une manière plus conforme à l'humanité, qui les avons rassemblés en sociétés et en familles et instruits dans tous les arts destinés à défendre, à adoucir, à embellir la vie? N'est-ce pas nous, qui leur avons donné des loix, une religion, une police; qui leur avons envoyé les *Muses* et la *Philosophie*, pour effacer en eux tous les restes de la férocité de leur premier état, pour leur procurer par l'attrait des jouissances les plus

délicates des sens et des l'esprit, par les liens agréables de la sympathie et de la bienveillance, enfin par les rapports multipliés de la vie civile et privée, un sentiment plus délicieux de leur existence, et faire éclorre plus rapidement cette étincelle céleste, qui les élève si fort au-dessus des autres animaux et les rend capables de communiquer avec nous-mêmes? — Il y avait un tems, où ils étaient aussi heureux que des créatures de leur espèce pouvaient l'être, et le furent tant qu'ils se laisseèrnt gouverner par nous. Mais il n'était pas en notre pouvoir de détruire entièrement le vice inné de leur nature. Nous les conduisîmes si loin qu'ils crurent à la fin pouvoir se passer de nous. Ils tournèrent contre nous nos propres bienfaits, nous refusèrent leur adoration, coururent après le nouveau phantôme d'une perfection plus qu'humaine, et par le mépris et l'oubli des moyens, qui entre nos mains en avaient fait des hommes, ils tombèrent peu-à-peu dans une barbarie peu différente de la férocité de leur premier état.

Après avoir gémi pendant des siècles entiers sous le joug de l'ignorance, de la superstition et du fanatisme, après avoir été chargés par des prêtres et des tyrans de chaînes également insupportables, privés de toutes les lumières de la philosophie, de tous les arts de la paix, sans garants de la sureté de leurs propriétés et de leurs vies, devenus le jouet du pouvoir arbitraire de leurs rois, et de la mauvaise foi de leur sophistes, ils finirent par implorer encore notre secours; et nous, sans égard à leur ingratitude, nous consentîmes à prodiguer de nouveau nos dons les plus précieux à des êtres, que nous savions aussi disposés à en abuser, que ceux qui les avaient précédés. En effet à peine eurent-ils, à l'aide de nos enfans les Arts et les Sciences, fait de nouveau quelques pas dans la carrière de la civilisation, que ce que j'avais fort bien prévu, arriva: leur légèreté, leur vanité, leur fureur de changemens et de nouveautés, leur opiniâtreté à refuser de soumettre le délire de leurs passions aux loix de la raison, enfin tous

les vices inséparables de leur nature demi-animale revinrent en jeu et gâtèrent encore nos mesures. Car il te serait aussi aisé de blanchir un Negre à force de le laver que d'inculquer à un homme les avantages de la culture, sans lui donner avec chaque talent un défaut, avec chaque vérité une erreur et avec chaque vertu un vice. Loin que la raison ait reculé les bornes de son empire et triomphé enfin de ses ennemis éternels, l'ignorance, la stupidité, le despotisme, et l'égoisme, n'avons-nous pas toujours vu, que l'époque de la plus haute culture était aussi celle de la plus grande dépravation des mœurs? que celle, où les lumières étaient montées au plus haut degré, était aussi celle où les spéculations les plus déraisonnables et les pratique les plus absurdes étaient le plus en vogue? Incapables de garder un juste milieu, les hommes outre-passent, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, la ligne du vrai; et puisque dans chaque chose il n'y a qu'une manière de bien faire et mille de s'égarer, pourquoi nous fâcherions

nous;

nous, que des créatures aussi faibles et aussi frivoles que cette poterie de *Prométhée*, soutiennent si mal l'épreuve épineuse, à laquelle le sort avait mis leur sagesse et leur vertu?

JUNON.

Et tu crois, mon cher époux, qu'une philosophie aussi commode te dispense de répondre directement à ma demande précédente?

JUPITER.

Sans contredit, Dame de mes pensées, si tu avais seulement assez de patience pour voir sous toutes les faces un objet qui en présente tant de différentes, et si l'aspect des injustices et des forfaits inséparables des grandes révolutions humaines, ne te faisait point fermer les yeux *sur les maux incalculables, dont on a par ce moyen bouché les sources, et sur le bien infini qui en résulte.*

JUNON.

Quand j'entends croasser sur ce ton-là quelque bavard de sophiste Gallo-Franc, je sens qu'il fait son metier: mais

que toi, à qui l'expérience d'une longue suite de siècles devait avoir appris à connaître le cours des événemens — que toi, qui n'as aucun intérêt à te faire illusion à toi-même ou à en imposer aux autres, tu puisses prendre plaisir à de pareilles radoteries, c'est ce que je ne puis concevoir. — „ Le bien infini, qui résulte de cette révolution, les maux incalculables dont on a par ce moyen bouché les sources!" — En vérité s'il était poli d'exiger de vous autres maîtres du monde que vous soyez conséquents, je serais assez tentée de te demander, Jupiter, comment tu fais pour concilier cela avec ce que tu viens de nous débiter avec tant d'étalage? — Dis-moi donc si tu peux, quel est le bien, qui résulte du bouleversement convulsif d'un ordre civil subsistant depuis tant de siècles, et qui ne soit, si non surpassé, du moins balancé par le mal qu'a causé ce bouleversement? — Et quels sont les maux dont on a bouché les sources, sans que le nouvel ordre de choses en ait ouvert d'autres inconnues au précé-

dent? — Sans doute si les hommes savaient gouter à l'ombre de l'innocence et de la concorde les bienfaits de la *liberté* et de l'*égalité*, sans avoir besoin d'un gouvernement, d'une administration des finances, d'un état militaire, enfin d'un régime artificiel obligé de suppléer sans-cesse à l'insuffisance de celui de la Nature; alors tu aurais bien raison de dire, qu'une pareille révolution — en supposant qu'elle eut lieu sur toute la terre — boucherait la source des maux inséparables de tout régime artificiel. Encore, serait-ce autre chose que ce même *âge d'or*, qui n'a jamais existé, et ne peut exister que dans l'imagination des poëtes? — Tu nous fais toi-même un mérite d'avoir tiré les créatures de *Prométhée* de leur vil état de bêtes, et de les avoir métamorphosées en hommes; et ils étaient néanmoins dans cet état aussi *libres* et aussi *égaux* que la Nature les avait faits. Mais pour se maintenir dans la possession de cette *liberté* et *égalité*, il leur aurait fallu rester dans cet état. Des hommes cultivés ont

besoin d'un gouvernement; et tout gouvernement, quelle que soit sa forme, détruit cette liberté naturelle; d'autant plus qu'il suffit de la simple association civile, pour faire disparaître l'égalité naturelle chez un peuple nombreux, à qui l'activité et l'industrie secondée par une situation heureuse donnent la facilité de cultiver avec ardeur les arts de toute espèce. Car il est également impossible qu'un pareil peuple ne devienne pas riche et puissant, et que les richesses et la puissance n'entraînent pas après elles l'inégalité et tout ce qui la suit. Tout dans la société civile doit avoir ses bornes. La *Monarchie*, avec les restrictions nécessaires, est le gouvernement qui convient le mieux à des peuples nombreux et puissans; parceque c'est celui qui a le plus de moyens de réparer cette inégalité, et de la faire servir à l'avantage de l'état: la *Démocratie* au contraire est la plus mauvaise, parceque dans un grand état démocratique la partie de la nation la plus saine, et par là même la moins nombreuse, est toujours

victime de la tyrannie de la plus mauvaise, qui fait de beaucoup la pluralité, ou de quelque demagogue favori et idole du peuple. Mais quand sous prétexte de le remettre en possession de ses droits naturels à la *liberté* et à l'*égalité* primitives, l'on porte un pareil peuple à renverser le trône, que reste-t'il donc à ses meneurs, qu'à le faire retomber par une anarchie continuelle dans cet état primitif de bête? — ou de lui donner un nouveau gouvernement, qui, si non d'abord, du moins peu-à-peu, modifiera et limitera cette liberté et cette égalité illusoires, jusqu'à ce que ce même peuple, avantages et désavantages bien balancés, se trouve sur le même pied que tout autre, qui à l'abri d'un gouvernement modéré jouit de la liberté individuelle et de la sureté de ses proprétés? Il est clair, que les Démagogues Gallo-Francs ne sont pas assez extravagans pour vouloir de ce premier état. Mais si ce n'était pas leur idée, qu'étaient donc ces mots magiques *liberté* et *égalité* — auxquels ils avaient prudemment laissé

l'acception la plus vague et la plus indéfinie — qu'étaient-ce autre chose, qu'un mot de ralliement des rébelles, que des images illusoires, dont une troupe d'égoistes ambitieux se servit pour enflammer cette classe grossière de sansculottes, qui dans une grande monarchie fait toujours la majorité et dans sa bouillante ardeur, si aisée à lui communiquer, est capable de tout, enfin pour la porter à prêter ses bras au renversement du régime alors en vigueur? Ils savaient bien ce qu'ils faisaient, ces ambitieux, qui jusqu'alors n'avaient été rien dans l'état, mais qui par leur génie et leur talens, par une grande fortune, ou l'envie démesurée de s'en faire une, se sentaient appellés à jouer un rôle; ils savaient très-bien où les conduirait le chemin qu'ils prenaient. S'ils avaient eu effectivement l'intention de délivrer le peuple d'un joug trop pesant, et de lui procurer ce degré de *liberté* et d'*égalité*, que chaque individu de la société peut exiger en vertu du *contrat social:* ils auraient pris un chemin tout différent. Ils se seraient contentés

de restreindre l'autorité excessive du roi par une constitution capable de la contre-balancer; ils auraient cherché à élever un rempart contre l'insolence des grands et des courtisans, contre la dilapidation des revenus de l'état, les vices de l'ordre judiciaire, les privilèges oppressifs de la noblesse, l'avidité, le faste et le libertinage des *Prêtres de Plutus* — enfin contre les abus de toute espèce, qui, je l'avoue, étaient portés en *France* au dernier excès. Ils auraient sur tout fait les loix et les établissemens les plus propres à déraciner cette corruption des mœurs si profonde et si universelle, suite naturelle du cours des événemens, et source intarissable d'une misère qui ne faisait qu'augmenter à vue d'œil. Si les représentans du peuple français n'avaient eu que cela en vue, ils auraient atteint leur but — en dépit de la résistance de la cour et des aristocrates, dont le nombre et la puissance n'étaient rien en comparaison de l'énorme prépondérance d'une nation entière, décidée à faire valoir ses droits les armes à la main. En ce cas

là il était inutile de bouleverser avec tant de violence le régime social subsistant; il était également inutile et impolitique de pousser les choses au point, de donner au peuple, qui n'a de ses droits qu'un sentiment confus et de notions erronées, des idées si outrées et falsifiées à dessein, qu'il se crut tout d'un coup dégagé de tous ses devoirs, et qu'enivré du sentiment nouveau pour lui de sa supériorité et de son indépendance, semblable au despote le plus arbitraire, il ne pensât point ou ne voulut pas qu'on lui rappellât, que ses droits, séparés de l'observance exacte de tous les devoirs du *contrat social*, deviennent non seulement inutiles, mais même funestes. Les *Démagogues* voulaient une constitution, dans laquelle ils fussent surs de jouer le premier role, une Démocratie, dont ils conservassent les rênes dans leurs mains, et à l'aide de laquelle ils pussent faire danser à leur avantage et à leur gré leur souverain muselé. Tel fut dès l'origine le plan de ces fourbes; c'était là, où tendaient tous

leurs projets et toutes leurs menées. Mais pour y arriver, il leur fallait dissoudre la monarchie, renverser même leur nouvelle constitution, fruits des travaux pénibles de leurs meilleures têtes, désorganiser tous les pouvoirs qu'ils avaient eux-mêmes constitués, et précipiter tout, aussi avant que possible, dans l'anarchie de la férocité primitive. — Peu leur importait par quels moyens! Les plus violens, les plus injustes, les plus cruels n'avaient pour eux rien d'effrayant. Etant eux-mêmes législateurs, ils sont sans doute libres d'annuler toutes les loix, qui contrarient leur plan, et de faire une loi de tout ce qui les favorise. Que cela entraine dans la ruine générale celle de toutes les idées, de tous les sentimens de morale; tant mieux pour leur but! Il ne leur est que d'autant plus aisé de tirer de cette masse informe des idées et des maximes à leur convenance, auxquelles, sans égard pour leur valeur intrinséque, ils impriment le sceau du juste ou de l'injuste, auxquelles ils soumettent toutes les notions, et dont ils

étendent, restreignent ou détruisent l'application selon le tems et les circonstances. — De là vient qu'en chaque occasion nous les vîmes employer double poids et double mesure! De là ces contradictions révoltantes entre leurs raisonnemens, leurs actions et les principes qu'ils professent hautement! De là tous ces tours de jonglerie, qu'ils sont obligés d'employer pour abuser le peuple, l'éblouir, le tenir dans un état d'yvresse continuelle, dérober à ses yeux sa vraie position ainsi que leurs vrais desseins, et empêcher un réveil, qui ne pourrait être que terrible pour eux! De là vient la honteuse nécessité de flatter le peuple sans cesse, de passer tout à la lie de la nation, ou du moins de fermer les yeux sur tous ses forfaits; car ils ne peuvent être surs, que dans peu (ce qui est assez prouvé par l'expérience) ils ne soient obligés d'avoir recours à ses piques ou à ses poignards, pour défendre leurs personnes, seconder leurs complots, ou assouvir leurs passions! — Et une révolution, qui a fait tout cela, qui a réduit

un empire immense à un délabrement si effroyable, livré son sort à la merci de pareils monstres, augmenté à un tel point sa misère, enlevé à ses habitans toute espérance de tems plus heureux, du moins pour plusieurs générations, et coupé tous les chemins par lesquels ils pourraient échapper à leur ruine totale, ou se sauver autrement que par un moyen désespéré — une telle révolution, Jupiter, peut en considération *des maux, dont elle a bouché les sources et du bien qui doit en résulter*, trouver en toi un protecteur?

JUPITER.

Tu ne me rends pas justice, Junon: je ne la protége nullement. Tout l'Olympe m'est témoin, que j'ai été simple spectateur de tous ces événemens. Je veux du bien aux mortels: mais je ne puis rien contre la nécessité et la nature: et lorsque toutes les causes, qui concourent à amener une grande révolution, ont une fois atteint un certain degré de maturité, comme à l'époque dont il

s'agit: alors tous vos efforts et les miens réunis seraient incapables de conserver une seule tête, si elle doit tomber. — Sans cela le pauvre *Louis* n'eût pas été obligé de porter la sienne sous la guillotine!

JUNON (avec chaleur).

Que dites-vous? — Ils auraient poussé la scélératesse jusqu'à commettre un forfait si exécrable et si impolitique?

JUPITER.

Dans ce moment même!

JUNON (lançant un regard d'indignation sur Jupiter.)

Dans ce moment, dis-tu?

JUPITER.

Tu vois donc qu'il n'y a plus de remède.

JUNON.

Eh bien! Je cours faire liguer tous les peuples et tous les princes de la terre contre ces ennemis déclarés des Dieux et des rois! Car je vois qu'il est impossible d'exciter un mouvement d'in-

dignation dans ton ame bénigne, et que le plus infame de tous les forfaits ne peut te faire armer de ta foudre, pour précipiter ces scélérats dans les gouffres du *Phlégéton!*

JUPITER.

Ne te presse pas trop, ma chère Junon! L'expérience devrait bien t'avoir appris, combien il est aisé de rendre un mal pire qu'il n'était d'abord. Aurais-tu jadis inondé la moitié du globe terrestre, afin de noyer dans leurs trous les rats sacrilèges, qui avaient osé ronger ta respectable statue de *Mégalopolis?* — Abandonne le châtiment de ces régicides à l'impitoyable, mais toujours juste *Némésis;* et au lieu de renfermer prudemment dans le pays où elle exerce ses ravages cette peste dont tu redoutes la contagion, prends garde de la répandre dans toute l'Europe par les mesures que tu veux employer contre elle! — Je consens à ce, qu'esclave de tes vieilles idées et habitudes, tu continues à considérer les rois comme

mes représentans, et faire pour les maintenir dans leur crédit toutes les démarches possibles: mais si la passion et la partialité te permettent d'écouter un bon conseil, prends garde d'opposer la cause de tes clients à celle de tout le genre humain! Prends garde que ton excès de prédilection ne leur fasse plus de mal, que la haine de leurs ennemis déclarés! Si tu as réellement de bonnes intentions pour les rois, apprends leur à bien distinguer avant tout leurs amis de leurs ennemis. Dis-leur, qu'un trône, qui repose sur une constitution stable, sur la justice et la confiance du peuple, ne peut-être ébranlé par le choc d'opinions et d'exemples contraires. Dis-leur qu'un souverain, avec le plus grand desir de contribuer à la prosperité de ses états, leur nuit plus en faisant trop qu'en faisant trop peu; et que plus on laisse de jeu aux forces individuelles d'un peuple qui a pris son essor, moins l'abus de sa liberté même est nuisible. Dis-leur, qu'un gouvernement sage et un bon prince n'ont rien à craindre

d'un peuple ennobli et formé par l'usage illimité de sa raison; et si tu peux, ma chère Junon, fais leur aussi bien comprendre ce que je te charge de leur dire, et tu verras, que le monde et les rois s'entrouveront bien.

JUNON.

Ce que je vois bien clairement, mon cher époux, c'est que les choses n'en vont pas mieux, depuis que tu es devenu si grand moraliste. — (Elle se retire précipitamment.)

JUPITER (à Minerve après une courte pause).

Que peut-on attendre des mortels, si les immortels mêmes ne sont pas plus sages que cela!

TREIZIÈME DIALOGUE.

JUNON, SÉMIRAMIS, ASPASIE, LIVIE, ELISABETH Reine d'Angleterre.

JUNON.

Vous savez déja, mes bonnes amies, pourquoi je vous ai invitées à ce rendez-vous. Les monarchies, dont je suis la protectrice, sont entourées de dangers, qui chaque jour deviennent plus allarmans; elles ont été ébranlées jusque dans leurs fondemens, et quelques unes d'entr'elles menacent une ruine prochaine, si l'on ne trouve pas moyen de les secourir encore à tems. Ce qu'il y a de pis, c'est que mon époux, — qui en général depuis quelque tems a bien changé, et en dernier lieu est devenu grand moraliste, — semble favoriser les prétentions des démocrates, et met à mon zèle pour la

la bonne cause, du moins dans le choix des moyens, des bornes que je n'ose franchir. Dans de pareilles conjonctures j'ai cru nécessaire de consulter les habitantes de l'Olympe les plus sages et les plus expérimentées; or sur qui mon choix eut-il pu tomber plus justement que sur vous? Chacune de vous a, sans être née pour le trône, joué le premier rôle parmi le premier peuple de son tems. Toi, *Sémiramis!* tu sçûs par la supériorité de tes avantages personnels t'élancer d'une cahute de berger jusqu'au premier trône du monde; tu poursuivis les conquêtes du grand *Ninus* et regnas sur une foule de peuples vaincus avec un bonheur qui pendant quarante ans sembla enchainé sur tes pas. Toi, *Aspasie*, tu t'élevas du rang d'une *) *hétére*

*) La même raison, qui a fait conserver à l'Auteur de l'original le mot grec *hétére* (qui signifie à peu près *compagne* ou *amie*) m'a engagé à le laisser aussi dans ma traduction. L'expression la moins choquante, dont j'aurais pû me servir dans notre langue ne le

de *Milet* à celui d'épouse de *Périclès*; et par ton influence sur lui tu méritas, dans un sens que j'étais tentée d'envier moi-même, d'être nommée la *Junon* de ce *Jupiter athènien.* Toi, *Livie*, tu fus pendant cinquante ans pour l'héritier du premier des *Césars* encore plus qu'*Aspasie* n'était pour le démagogue d'*Athènes.* Tu remplaças auprès de lui ses deux amis les plus nécessaires, *Mécène* et *Agrippa*; et ce fut à toi, la con-

serait pas assez, pour répondre à l'idée, que les Grecs et surtout les Athéniens paraissent avoir attachée à ce mot *euphemique*, dont la facilité ou plutôt le relachement de leur mœurs semble avoir voulû couvrir l'immoralité d'un état, à qui on croyait devoir faire grace en faveur des talens, de la décence et même de la supériorité de l'esprit qui mettaient les *Aspasies*, les *Leontium*, les *Glycères* et quelques autres, tant de degrés au-dessus des femmes de la même profession, qui, sans aspirer à l'estime et même à l'attachement d'un *Pericls* et d'un *Socrate*, ne se devouaient au Public que par intérêt ou par dissolution.

fidente de son cœur et l'ame de ses conseils, que le monde fut redevable de la métamorphose, qui fit d'un cruel et odieux usurpateur, un régent aimé jusqu'à l'adoration, un prince sous lequel le genre humain gouta pour la première fois depuis tant de siècles les douceurs d'un repos universel. Toi enfin, *Elisabeth*, après avoir à l'aide d'un caractère, qui unissait la prudence du sexe la plus deliée à une fermeté héroïque, après avoir triomphé de mille dangers et obstacles, qui menaçaient de t'ensevelir toi-même sous les ruines de ton empire, tu laissas au monde l'exemple unique dans son genre d'un gouvernement arbitraire chez un peuple libre, qui t'aimait jusqu'à l'idolâtrie et dont l'amour et l'approbation était le plus grand objet de ton ambition. Quatre conseillères de ce genre me font espérer un secours qui doit nécessairement couronner mes efforts du plus heureux succès. Faites-moi donc connaître vos pensées sans réserve; expliquez-moi quels chemins il faudrait pren-

dre, pour prévenir la chute totale des monarchies encore subsistantes, rendre au trône son ancien éclat, regagner la confiance aliénée des peuples, et rendre impossible à l'avenir les catastrophes, que nous avons vû arriver dans ces jours. Commence, Sémiramis.

SÉMIRAMIS.

Grande reine de l'Olympe! Quelque flatteuse que soit pour moi l'opinion, que tu parais avoir de mes connaissances dans l'art du gouvernement, je ne puis me dissimuler, que je suis peut-être moins propre que toute autre à donner un conseil salutaire dans l'affaire en question; tant les conjonctures, pendant lesquelles je sûs me maintenir sur le premier trône de l'Orient, étaient différentes de la position dans laquelle se trouvent en ce moment-ci les empires de l'Occident. Toutefois, puisque tu m'y invites, je vais exposer mon opinion avec d'autant plus de confiance, que peut-être cette différence même nous fera découvrir les seuls vrais principes,

qui peuvent faire marcher de front la durée et l'éclat du gouvernement monarchique avec la félicité des peuples. Je pose d'abord comme une vérité incontestable, que la monarchie est de toutes les formes de gouverment la plus naturelle et par conséquent la plus simple, la plus aisée et la plus durable; celle pour la quelle les hommes ont le plus de confiance et, pour ainsi dire, un penchant qui tient de l'instinct; celle à la quelle par conséquent ils s'accoutument le plus aisément et dans la quelle on est plus sur d'atteindre le but principal de toute association civile. Telle au moins a dû être l'opinion des hommes des premiers siècles, qui par toute la terre se laissaient gouverner par des rois; et comment auraient-ils pu penser autrement? La nature même, en soumettant l'homme dès son enfance à l'autorité paternelle, jetta les premiers fondemens de ces idées, les hommes les apportèrent avec eux au sein de la société, et accoutumés au gouvernement illimité d'un père, qu'ils ne s'étaient point donnés eux-mêmes, ils se

laissèrent gouverner d'autant plus volontiers par un père commun, que leur propre choix élevait à cette dignité, ou qu'ils croyaient recevoir de la main des dieux. Car c'est ainsi, (comme je sais par expérience) qu'ils regardaient chaque roi, au sceptre du quel ils se trouvaient soumis par le sort de la guerre. Celui à qui ils avaient obéï jusqu'alors périssait-il dans le combat, aussitôt le vainqueur prenait sa place; les dieux s'étaient déclarés pour lui, et le peuple conquis n'imaginait même pas de se roidir contre une décision si valable: sur tout vu que le nouveau monarque avait ordinairement plus de force pour les protèger, et qu'il eut bien peu connu ses propres intérêts, s'il n'eut pas voulu gouverner ses nouveaux sujets avec autant de bonté que son prédécesseur. Aussi dans toutes les parties du monde, où un nombre plus ou moins considérable de familles vivaient en commun, trouve-t-on des rois plus ou moins puissans, au lieu que l'on ne peut, je crois, citer un seul exemple, que des

hommes subsistans encor aux premiers degré de culture s'ayent donné une constitution démocratique. Qui eut pu en effet les conduire à imaginer des formes de gouvernemens si artificielles, si compliquées et en même tems si contraires à leur intention? Quand ils se soumirent à des rois, chaque membre de la société ne cherchait qu'à vivre tranquile au foyer de ses pères, à l'ombre des arbres plantés par ses ancêtres, et de s'y nourrir en paix des produits de ses champs et de ses troupeaux. Veiller à cette sureté intérieure des particuliers, rendre justice à chacun, et punir les perturbateurs du repos public, c'était la charge du roi; et on lui savait encore bon gré de vouloir bien se charger d'un emploi si onéreux. Chacun s'estimait heureux de n'avoir à penser qu'à soi et aux siens, et n'imaginait pas qu'il pût devenir plus heureux en dérobant à ses affaires, à son repos et à son plaisir une partie de son tems, pour prendre part à la gestion des affaires publiques. Cette façon de penser do-

minante de mon tems dans tous les petits royaumes de l'Orient, se maintint même après que, sous le regne de mon époux, une foule de petits états fussent venus se fondre dans le seul empire d'*Assyrie*. L'étendue de la monarchie exigeait alors, outre une cour brillante et un état militaire imposant, une foule de charges et d'emplois judiciaires, entre lesquelles le monarque partageât par degrés sa puissance souveraine, de manière qu'il retint toutes les rènes dans ses mains, et qu'étant la source de toute autorité il restât en même tems juge de la conduite de ceux, à qu'il en avait confié une partie. D'abord le mérite personnel, en paix et en guerre, donna aux places d'honneur une espèce de droit, que tout le monde reconnaissait pour légitime. Mais quoique la succession des descendans des rois et des premiers ministres produisit une sorte de noblesse héréditaire, qui par la naissance, l'éducation, le mérite des ancêtres, et les richesses, que ceux-ci leur avaient laissées en héritage, donnait une pré-

ponderance considérable sur la plus grande partie du peuple, celui-ci s'accoutuma cependant fort aisément, d'après ses sentimens naturels de justice, à voir au-dessus de lui une classe d'hommes, qui semblaient avoir un droit, acquis par eux-mêmes ou regardé comme un bien de famille aux prérogatives par lesquelles ils étaient distingués des autres, et qui à chaque appel du devoir, au premier signal du monarque, devaient les payer à l'état par de grands sacrifices. Le peuple resta d'autant plus tranquille, qu'au fait tout était égal aux yeux du monarque, et que l'on voyait assez souvent ceux, qui abusaient trop insolemment des privilèges de la fortune, faire une chute d'autant plus effrayante, que la place, d'où ils étaient précipités, était plus élevée.

JUNON (tout bas à Livie).

Aurais-tu crû, cette vieille reine de *Babylone* si babillarde?

LIVIE (aussi bas à Junon).

J'avoue qu'elle reprend les choses d'assez loin.

SÉMIRAMIS (après une courte pause).

Sans doute que dans cette espèce de monarchie — où tout dépendait de la volonté d'un seul, et où il n'y avait à l'abus de cette autorité illimitée d'autre remède, que celui que le désespoir pouvait inspirer aux opprimés — le peuple n'était heureux et le monarque en sureté, qu'autant que celui-ci considérait ses sujets comme ses enfans et était regardé par eux comme leur père. Il n'arriva que trop souvent, que les peuples eurent de fort mauvais pères, et des Rois faibles des enfans fort mal-élevés. Aucun établissement humain ne peut se maintenir dans sa simplicité et sa bonté primitive. Il était bien naturel que l'esprit des monarchies se corrompit avec le tems, que des rois sages, actifs et bons eussent des successeurs indolens, voluptueux et tyranniques, que les peuples fussent maltraités et opprimés; que d'un autre côté, plusieurs familles regnantes fussent précipitées du trône, et que le sceptre passât dans des mains étrangères, ou qu'un royaume puissant fut englouti

par un autre. Mais ce qui est bien surprenant, c'est que, malgré une foule de révolutions de ce genre, aucun peuple d'Orient ne se fut cependant porté à l'idée d'une monarchie limitée par l'établissement de loix positives, encore moins à celle d'un gouvernement populaire. N'est-on pas en droit d'en conclure, que des peuples qui montrent un dévouement si constant à une forme de gouvernement dont ils eurent souvent tant à souffrir, croient au total s'en trouver bien, et qu'il faut qu'elle ait des avantages capables de contrebalancer ses défauts et ses vices? Je dis plus encore: je suis persuadée que les peuples de l'occident pensent au fond de même, et porteraient partout le joug avec la même résignation, s'il n'étaient soulevés par des hommes turbulents et ambitieux, et entrainés dans des labyrinthes dangereux par l'étalage d'une liberté chimérique. Aucune monarchie, quelque corrompue qu'elle soit, ne l'est assez pour n'être pas préférable à l'anarchie, dans la quelle un peuple tombera inévitablement, dès

qu'on lui donnera une liberté qu'il ne sait pas supporter et dont il ne peut faire usage. Je veux que sous le gouvernement d'un seul il se soit glissé des abus énormes dans l'empire! On peut toujours remédier à des *abus* par l'usage légitime du pouvoir; et si même une nation, par la combinaison extraordinaire de circonstances urgentes, se trouverait obligée de s'aider elle-même, il conviendrait d'abroger des loix déraisonnables ou cruelles, anéantir des prérogatives injustes, diminuer des impositions exorbitantes, mettre des bornes aux dilapidations du gouvernement: mais il ne faudrait pas toucher à la monarchie elle-même, qui n'est point un abus; car il n'y a qu'un insensé qui coupera la tête à un malade, pour qu'elle ne lui fasse plus mal. Supposé toutefois qu'une nation, dans l'espoir de tems plus heureux, consente à s'exposer à tous les désastres résultans nécessairement du bouleversement total de son ancienne constitution; comment peut-elle espérer de se trouver jamais mieux d'un gouvernement démo-

cratique? Il faudrait pour cela que ses législateurs sûssent refondre la nature même de l'homme, ou l'on verra l'état sous l'apparence d'un *gouvernement populaire* se changer peu-à-peu en une *oligarchie*, plus funeste et plus insupportable au peuple que le déspotisme d'un seul avec tous ses inconvéniens. Après tout, il ne s'agit pas de savoir, si le mal pour lequel nous cherchons un remède est un mal, mais si l'on peut le guérir?

JUNON.

C'est en effet le nœud que je voudrais bien défaire! Pendant que nous délibérons ici, cette peste démocratique, qui a déja ruiné un des plus beaux empires du monde, ronge sans cesse autour d'elle, et il n'y a pas de tems à perdre, si nous ne voulons pas risquer que le remède vienne trop tard.

SÉMIRAMIS.

En pareil cas l'on trouve assez de médecins, qui, dans la crainte de perdre trop de tems, croient ne pouvoir se

hâter assez pour prévenir les éruptions et les ravages du mal: mais des palliatifs ne suffiraient pas à le dompter, et des remèdes violens ne feraient que l'empirer. Pour attaquer la maladie dans son siège intérieur et la guérir radicalement, il faut lui retrancher tout aliment et obstruer la source, d'où elle tirait sans cesse une nouvelle affluence de sucs pernicieux. Tant qu'on ne rétablira point les antiques rapports entre les princes et les peuples; tant que le prince ne verra point son peuple avec les yeux d'un père, et le peuple son prince avec la confiance d'un enfant; tant que celui-là ne fera point consister son bonheur à opérer celui de ses sujets, et tant que ceux-ci, dans l'entière persuasion que le souverain ne peut vouloir que leur bien, n'en viendront pas au point de ne pas concevoir même qu'on puisse critiquer son gouvernement ou lui refuser l'obéissance la plus illimitée: l'on ne doit point espérer de voir les peuples regagner jamais ce contentement de leur position, sans lequel la tranquillité de

l'état ne sera jamais que précaire, ni les monarchies reprendre leur première splendeur. Un pareil rapport doit produire l'ordre, le repos et le bien être dans ces grandes familles, qu'on appelle empires, aussi infailliblement, que l'on voit le bonheur de familles particulières résulter de l'harmonie et du rapport existant dans toute sa pureté entre homme et femme, pères et enfans. Mais comment pourra-t-on en venir là, tant que l'on ne bouchera pas la vraie source de la méfiance et du mécontentement entre les peuples et les princes ? Je prévois combien le moyen, que j'ai à proposer pour cet effet, va heurter les idées actuellement dominantes, et j'oserais même à peine en faire mention, si j'étais moins persuadée, qu'il est aussi innocent et bienfaisant qu'infaillible.

JUNON.

Tu excites toute mon attention, Sémiramis. Quel moyen ce peut-il être?

SÉMIRAMIS.

Il est bien simple, grande Déesse — Cette liberté de débiter publiquement

sês idées, quelques creuses, et mal digérées qu'elles puissent être, sur les intérêts généraux des peuples, les droits naturels et civils des hommes, la législation et le gouvernement, doit être reconnue pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour une perturbation du repos public, et étouffée de toutes les manières possibles. Les sciences en général et sur tout celles que le mot *Philosophie* embrasse, doivent être recouvertes du voile sacré du mystère, que la main audacieuse et frivole des Grecs leur enleva jadis; elles doivent être confiées à un ordre peu nombreux de sages, dont le gouvernement, auquel il sera toujours soumis, examinera et éclairera la constitution et la conduite, et qu'il saura toujours contenir dans les bornes convenables. D'un autre côté le peuple, pour qui rien n'est plus funeste que d'en savoir trop et de voir trop clair, doivent être renfermés dans le cercle d'activité assigné à chacun par son état, et mis dans l'impossibilité de se procurer à volonté des connaissances, dont l'usage dégénére si

aisé-

aisément en abus et dont l'abus peut si aisément devenir pernicieux à lui-même et à l'état.

ASPASIE (l'interrompant vivement).

Quoi, Sémiramis? Tu voudrais par amour pour tes rois entraver de la sorte le grand dessein de la Nature, la perfection toujours croissante de l'humanité! Tu voudrais que les lumières —

SÉMIRAMIS.

Pardon, Aspasie, si je t'interrompe. — Je ne veux que prévenir l'usage inconsidéré des sciences, et mettre le peuple dans l'heureuse impossibilité, de prendre du poison au lieu de médecine, ou de s'empoisonner en prenant même de bonnes médecines sans besoin et sans discretion. Il faut sans doute permettre aux Sages de travailler tant qu'il voudront à enrichir le trésor des connaissances et même, s'il est possible, à étendre les bornes de l'esprit humain. Je dis plus, il faut leur faire un devoir de communiquer au peuple, sous la direction de la souveraine magistrature, tou-

tes les decouvertes et inventions, que l'on jugera devoir améliorer sa condition, sans amener des inconveniens plus grands peut-être que le bien, qui lui resulterait de cette augmentation de lumières. Il suffit qu'il ne soit pas libre aux Sages de mettre sans distinction à la portée du vulgaire tout ce qu'ils savent et pensent; encore moins doit-on permettre à ceux, qui ne le sont point, de troubler le bonheur et le repos de la société, en répandant leurs folies. Quant aux lumières, l'on peut aussi, je crois, dire d'elles, que les contraires se touchent par leurs extrêmes. Elles paraissent avoir été dans ce siècle-ci portées, au plus haut degré, et ce qui en est une suite assez frappante, c'est que tout le monde soupire après le retour de cet âge d'or, où la candeur de l'ame, la chaleur du sentiment, la simplicité des mœurs, et la modicité des besoins rendaient l'humanité si heureuse, que même les Sybarites de l'âge présent les plus raffinés et les plus favorisés de la fortune, au milieu de leurs jouissances les plus recherchées,

ne peuvent s'empêcher d'envier le bonheur de ces enfans grossiers de la nature. Ou pourquoi, si ce n'est parceque ce sentiment devient toujours plus général, les peintures de la vie pastorale et rustique, embellies par l'innocence et la sensibilité que les poëtes prétent aux habitans de leur heureuse Arcadie, sont elles presque les seules, qui par un attrait irrésistible opèrent sur tous les cœurs? Il devrait, ce me semble, nous sauter aux yeux, à nous qui d'ici sommes assez dans le cas de voir la Nature dans son ensemble, qu'au milieu du relachement et du libertinage le plus outré tout se reporte insensiblement vers le point, d'ou l'espèce humaine est partie il y a quelques mille ans. La Nature suit en cela son cours éternel. Mais si elle nous a donné la faculté de contribuer à remplir son but à l'aide de la réflexion et de la raison, que pourrions-nous faire de mieux, qu'à prendre les mesures propres à remplir par la voie la plus sûre et la plus courte ses intentions bienfaisantes

pour la tranquillité et le bonheur des mortels ?

JUNON.

Tes propositions, reine Sémiramis, méritent d'être pesées avec plus d'attention : mais je crois lire dans les yeux d'*Aspasie* un peu d'impatience de nous communiquer là-dessus ses idées.

ASPASIE.

Puisque l'illustre reine, pour établir plus surement son sentiment, a jugé à propos de remonter jusqu'à l'origine de la société civile, qu'il me soit permis de remarquer en général, que la variété des climats, du sol, et des besoins naissans de chaque position particulière, a établi une différence considérable entre les habitans des plaines fertiles de l'*Orient* et les *Nomades*, qui peuplerent peu-à-peu les pays du *Nord* et de l'*Ouest*. Dans les premiers le gouvernement illimité d'un seul était indigène de tems immémorial, comme la liberté l'était dans les seconds. Je ne veux pas disconvenir, que dans ceux-là parmi un peuple aimant l'agri-

culture et par la même raison doux et tranquille, l'autorité d'un père sur sa famille n'ait jetté peut-être les premiers fondemens et offert le modèle de la monarchie orientale. Mais de l'autre côté il est certain, que les fondateurs des *peuples nomades*, qui ne vivaient que de leurs troupeaux, de la chasse et du brigandage, se sont pendant des milliers d'années maintenus dans une espèce de société, qui ne derogeait à la liberté naturelle, qu'en ce que chacun pour sa propre conservation se soumettait librement aux loix du bien général. Ces hommes grossiers vivaient dans une guerre continuelle entr'eux et avec les bêtes des forêts. Une pareille manière de vivre rendit un chef indispensable, et comme les avantages et les qualités du corps faisaient entr'eux la seule différence, rien n'était plus naturel que de choisir unanimement pour chef et conducteur de la horde le meilleur chasseur, le plus brave guerrier, celui qui dans le peril donnait le meilleur conseil, était le premier à l'attaque, et soutenait le plus longtems

toutes sortes de fatigues. Ces mêmes chefs des hordes *Celtiques* libres, et d'une foule de colonies du *Nord-Ouest* qui en descendirent, furent par la suite nommés rois ou princes; mais quelle différence entr'eux et les despotes orientaux! Entre le chef élû d'un peuple libre et un monarque, qui en vertu du pouvoir absolu, que les armes de ses soldats lui donnent sur les habitans pacifiques et sans défense des compagnes, s'arroge sur des milliers d'hommes qui ont autant de droit que lui à la liberté, l'autorité que la Nature donne à un père sur ses enfans pendant leur minorité, et qui ne fait usage du nom adoucissant de père qu'afin d'exiger de ses prétendus enfans une soumission aveugle et prête à tout endurce, et de pouvoir avec quelque apparence de droit en faire ses esclaves! Les antiques habitans de l'Europe n'ont jamais connu cette espèce de rois, et quoique dans les siècles suivans ils se soient partagés en différentes monarchies plus grandes ou plus petites; quoique l'exemple des despotes romains et asiati-

ques, et plus encore la tendance naturelle du gouvernement monarchique vers le despotisme, à la faveur d'une nouvelle religion et de plusieurs autres causes accidentelles, prêtât à l'autorité royale une force toujours croissante: il n'a pas été possible de chasser entierement de cette partie du monde cet Esprit de Liberté, qui pendant tant de siècles y avait fixé son séjour, et qui, à son reveil d'un assez long assoupissement, se deploye avec une vigueur bien capable de consterner les partisans de la monarchie.

SÉMIRAMIS.

Les raisons, que la belle *Aspasie* vient d'alléguer contre mes principes sur le gouvernement et la monarchie, les affaiblissent à mon avis si peu, qu'elles ne servent au contraire qu'à les mettre dans un jour plus brillant. Que les premiers pères de tous les peuples ayent été des sauvages, qui, en se bornant à ne vivre que du produit de la chasse, des troupeaux, et du brigandage, se soient maintenus, si l'on veut, dans l'usage de cette

liberté, qui les rendait si semblables aux quadrupedes; il n'en sera pas moins vrai, que la Nature ne peut pas plus avoir destiné le plus noble de ses enfans à rester éternellement Nomade, ou à mener la vie d'une bête carnassiere. Ce qui prouve victorieusement pour moi, c'est précisément, que l'homme n'a fait consister son souverain bien dans l'*indépendance* que tant qu'il resta sauvage, et qu'au contraire aussitôt qu'il suivit sa vraie destination, de cultiver la terre et d'assujettir la Nature par les Arts à ses intérêts et à ses plaisirs, il s'habitua peu à peu à des mœurs plus douces, apprit à connaître et à respecter les loix de la propriété et se soumit, à la souveraineté d'un seul; enfin, que la même chose (comme *Aspasie* est elle-même obligée d'en convenir) eut lieu parmi ces hordes de brigands *Celtiques* et *Scithes*, qu'elle a appellé à l'aide de son opinion. En effet cela prouve que ce n'est pas la liberté, mais la soumission paisible au sceptre d'un seul, qui réunit en lui le pouvoir législatif, judiciaire et exécutif

(les trois principales branches de l'autorité paternelle) qui constitue l'état assigné et préparé aux hommes par la Nature elle-même, comme étant le plus propre à les former pour la civilisation, et à leur faire chérir leur existence par la jouissance de tous les avantages que procure la société.

ASPASIE.

Au lieu de continuer un combat à armes inégales avec une reine accoutumée à vaincre toujours, je me rangerai plutôt de son côté, en avouant avec les restrictions convenables, que le gouvernement d'un seul est la plus naturelle et la plus avantageuse de toutes les formes, que puisse prendre l'administration des intérêts d'un peuple. Cette assertion ne s'est peut-être nulle part confirmée d'une manière plus frappante que dans les états libres eux-mêmes, qui comme *Athènes* sous *Périclès*, *Rome* sous *Scipion* l'*Africain*, *Gènes* sous *André Doria*, acquirent le plus haut degré de splendeur, lorsque la confiance illimitée

du peuple abandonnait, sans préjudice de sa liberté, à un seul citoyen la conduite de ses plus grands intérêts. *Périclès* gouverna jusqu'à sa mort cette ville d'*Athènes*, si jalouse de sa liberté, d'une manière beaucoup plus absolue que *Pisistrate*, (sur lequel il n'avait peut-être d'autre avantage que l'amour du peuple), sans avoir jamais porté d'autre titre que celui de Général. Il faisait, à proprement parler, tout ce qu'il voulait, parceque il avait assez d'*adrèsse*, pour ne se faire ordonner par les Athèniens que ce qu'il trouvait à propos, et assez de *prudence*, pour ne rien entreprendre de son chef, que ce qui leur était agréable et glorieux. Cet exemple, que la puissance presqu'absolue d'un *seul* est même compatible avec une constitution *démocratique*, me semble prouver, qu'un Monarque, qui possèderait les talens de *Périclès*, pourrait accorder à son peuple un très-grand degré de liberté, sans trop préjudicier à son autorité et à son influence. Le grand point est, de savoir gagner par des

qualités éminentes et par une popularité sage la considération et l'affection de son peuple. Avec ces avantages le roi de la monarchie la plus limitée regnera plus arbitrairement sur les ames d'une Nation libre, qu'aucun despote asiatique sur les corps d'esclaves mécontens. Il est vrai que pour cela j'exige des rois ce dont bien peu d'entr'eux sont capables. Un gouvernement fondé sur une obéissance passive et une confiance filiale en la bonté paternelle du monarque est sans doute beaucoup plus commode pour celui-ci: mais je crains bien que les tems, où la supposition de ce rapport paternel et filial entre les Rois et leurs sujets était admissible, ne reviendront jamais. Les Européens du moins semblent être enfin arrivés à l'âge de l'*autonomie*, et ne paraissent plus disposés à accorder à leurs Princes plus d'autorité paternelle, qu'un père n'a droit d'en employer sur ses enfans majeurs. L'expédient proposé par la grande reine, de mettre des bornes aux lumières, et de faire des sciences le partage exclusif

d'un ordre privilègié (comme jadis en *Perse*, en *Egypte*, et dans l'*Inde*,) ne serait donc gueure praticable parmi de grandes nations arrivées déja à un haut degré de culture; et j'essayerais plutôt d'arracher à *Hercule* sa massue, que d'enlever à un peuple, qui s'est une fois mis en possession du libre usage de sa raison, cette arme la plus redoutable de toutes. Un pareil peuple regarde tous les trésors de l'expérience, des sciences et des arts, que le siècle présent à hérité des précédents et qu'il a enrichi si considérablement par ses propres efforts, comme la propriété de l'humanité entière, propriété aussi incontestable que celle de l'air et de la lumière; et toute entreprise, tendant à restreindre la liberté de puiser arbitrairement dans ces sources communes, est à ses yeux une prétention tyrannique contre le droit naturel le plus inviolable des êtres raisonnables. Enfin, ou je me trompe fort, ou dans l'état présent des choses une ligue des rois contre les progrès des lumières serait le moyen le plus in-

faillible, de hâter le renversement de leur trônes et d'attirer sur les peuples une misère incalculable. Aussi, loin d'approuver le conseil de la grande reine, je suis au contraire intimement persuadée, que ce que les monarques ont de mieux à faire pour affermir leur autorité; c'est précisément de laisser à leurs sujets le libre usage des facultés de leur esprit, et de favoriser plutôt par tous les moyens possibles que d'arrêter le cours des connaissances et des productions de toute espèce de l'esprit humain. Je suis sure que si *Périclès* se maintint si longtems en possession de la puissance souveraine, que les Athèniens lui confiaient, ce fut principalement par le bon usage, qu'il sut faire des talents dès savans et des artistes de son tems tant, pour les former eux-mêmes, que pour embellir leur ville; et qu'en procurant, par l'entrée libre du théatre, des écoles des sophistes et des assemblées publiques, à leur esprit vif et remuant des occasions de distractions agréables et d'explosions innocen-

tes, il eut l'adresse d'empêcher l'œil de la jalousie d'observer de trop près la marche de son administration. Je vais même jusqu'à soutenir, que tout monarque, qui suivrait cette route, (supposé que le joug, qu'il imposerait à son peuple, fut seulement supportable) en retirerait les mêmes avantages. Le moyen le plus sûr de prévenir les mauvais effets de l'énergie terrible et incalculable de l'esprit humain, c'est de lui laisser un libre cours. L'homme, qui s'occupe à donner des loix à une république *idéale*, oublie pendant ce tems la *réelle*; et celui qui écrit des tragédies pour le théatre, n'en joue sûrement point pour l'historien. Les beaux-arts, et en général tous ceux qui concourent aux plaisirs et à l'embellissement de la vie, occupent et épuisent des forces considérables, qui, au défaut de s'employer d'une manière aussi agréable qu'innocente, pourraient aisément par des provocations en apparence assez legères, éclater d'un autre manière, et devenir pour la société aussi dangereuses qu'elles lui sont

bienfaisantes dans l'autre cas. En général il est prouvé par l'expérience de tous les tems, qu'un peuple est d'autant plus aisé à conduire qu'il est gouverné liberalement, et qu'il se désiste volontiers de toutes ses prétentions à la liberté *politique*, pourvu que l'on ne touche point à sa liberté *individuelle*. On peut-être sûr, que des hommes dédommagès de la sorte consentiront à bien des sacrifices. En général rien de moins fondé, que de s'imaginer, comme le vulgaire des Politiques, que les lumières et la liberté de la pensée rendent un peuple disposé à se soulever contre la force, qui donne à l'état sa consistence. L'expérience a toujours prouvé le contraire. Plus les hommes voient clair et sçavent péser le pour et le contre des choses, moins ils sont disposés à changer leur position pour peu qu'elle soit supportable pour se trouver peut-être mieux dans une autre, qu'ils ne connaissent pas; et impliqués comme ils sont dans les filets entortilles et inextricables de la vie civile, que ne sont-ils pas capa-

bles de supporter, avant d'avoir recours à la violence pour s'en dégager?

Avec tout cela, grande reine de Dieux, je crains, qu'au point ou les choses sont arrivées, nous ne rendions pas, malgré toute notre bonne volonté, grand service à vos illustres protegés. En effet quel conseil pourrions nous leur donner? Le sage s'aide luimême; le fou, au contraire, et le sot n'écoutera point le meilleur conseil du monde; ou, s'il le suit, il le suivra follement et s'en trouvera plus mal qu'il n'était auparavant; en un mot, malheur à tout homme appellé à gouverner, s'il n'est pas l'homme le plus éclairé et le plus honnet de son royaume. Cependant, pour ne pas me retirer sans avoir payé mon petit tribut, je propose, sauf meilleur avis, d'avertir les Rois, de ne point se laisser séduire par des conseillers pusillanimes, à vouloir arrêter la grande révolution, qui a commencé à s'opérer dans l'esprit humain: qu'il sera au contraire sans comparaison plus glorieux et plus sûr pour eux, de vivre avec

avec la raison en bonne intelligence, de la laisser aller son train, et de ne point s'inquiéter, si chacun pense comme il sent, parle comme il pense, croit ce qu'il desire et fait ce qu'il ne peut pas s'empêcher de faire. — Voulez-vous à ce conseil amical joindre encore un bon avis? Voici le mien: c'est de dire à l'oreille, à ceux de vos protegés; qui n'ont aucune raison de se croire capables d'enrichir les annales de leur siècle de faits dignes d'éloges; „ qu'ils auraient encore quelque chose de très-glorieux à faire," — et ce serait, de tâcher que l'histoire — n'eut rien du tout à dire d'eux.

JUNON.

Tu n'as point oublié chez nous, Aspasie, ce ton que tu donnais il y a deux mille ans aux *Socrates* et aux *Alcibiades*; et les rois n'ont pas en toi, à ce que je vois, un avocat bien zèlé. Probablement *Julie Auguste*, dont c'est maintenant le tour, nous montrera un peu plus de dévouement à leur cause. Une

femme, par l'influence de laquelle la plus grande des républiques se transforma en une monarchie aussi paisible, qu'aucune de celles qui passèrent après une longue suite de rois à leurs successeurs, l'épouse et la mère de deux princes que personne ne surpassa dans le talent de faire agir les ressorts les plus délicats de l'art de gouverner, doit être, aussi bien que qui que ce soit, en état de me tirer de l'embarras, où je me trouve à l'égard de mes cliens.

LIVIE.

On ne peut disconvenir, que *César Auguste* n'eut besoin de beaucoup d'artifice, pour se maintenir pendant cinquante ans dans un poste, que son illustre prédécesseur (peut-être le premier des mortels, et formé tout exprès par la Nature pour gouverner les autres) put à peine occuper une année entière. Cependant comme on donne ordinairement à la sagesse humaine plus de part aux événemens du monde qu'elle n'en a en effet, il est possible que l'on mette

sur le compte de mon époux, et peut-être sur le mien, beaucoup de choses, dont l'honneur est plutôt dû à notre bonheur qu'à notre prudence. En effet le bonheur d'*Auguste* fut si extraordinaire, qu'on lui fit un mérite, nonseulement de l'art assez facile de profiter tant des avantages de sa position et des circonstances, que des fautes de ses rivaux, mais encore (pour parler franchement) de ses fautes, et même, de ses vices, uniquement parceque le hazard les fit tourner en sa faveur. Le grand point, et celui qui le servit le plus à souhait, était que les Romains et tout le reste du monde se trouvaient dans l'état d'un malheureux qui fait naufrage ; dans son angoisse il regarde la première planche qu'il peut saisir comme la plus favorable. Si la bataille d'*Actium* eut decidé pour *Marc-Antoine*, et si la mort d'*Octave*, au lieu de la sienne, en eut été la suite: on les eut vûs, dans un délire aussi grand, et peut-être plus grand encore, se jetter dans les bras de *Marc-Antoine*. Quoiqu'il en soit, je ne

crois pas trop hazarder, en offrant toute la conduite d'*Auguste* envers les Romains, depuis ce jour, où il resigna dans leur mains toute son autorité, pour se la faire rendre sous les différentes dénominations aux quelles leurs oreilles étaient accoutumées, — jusqu'au fameux *Plaudite*, par lequel il termina le rôle de sa vie, — comme une des écoles les plus instructives pour les rois, surtout pour ceux, qui ont à regner sur un peuple tenant avec une sorte de jalousie au nom de liberté, et de constitution démocratique. J'en dis autant d'un monarque jusqu'alors despote, qui (comme tout récemment le roi des Français) se trouverait forcé, de céder à son peuple le pouvoir législatif, et de se soumettre à une constitution, qui ne lui laisserait guère plus que le nom de roi. Il est vrai qu'*Auguste* se trouvait dans le cas tout-à-fait opposé. Il ne lui manquait de tous les attributs de la royauté que le nom, tandis qu'au contraire les Romains ne conservaient de leur antique constitution que la forme et l'écorce. Mais le

point dont il s'agit ici, c'est qu'*Auguste* s'y prit justement, comme si le peuple romain et lui eussent été, le premier, tout ce qu'il voulait être, et lui-même, rien de plus que ce qu'on voulait qu'il fut. Il mesura tous ses pas, pésa toutes ses paroles et actions, même dans la vie privée, avec une circonspection si timide, employa son autorité avec tant de discrétion et de retenue, parut dans tout ce qu'il desira ou entreprît si curieux de l'approbation du peuple, sut si bien donner à chaque démarche, qui eut pu rendre sa toute-puissance odieuse, l'air de ne faire que se prêter aux vœux du peuple; en un mot joua la popularité avec tant de finesse et de naturel, que le Roi le plus despote d'une nation libre ne pourrait, pour surprendre furtivement une autorité qu'il n'aurait pas, employer plus d'adresse, qu'*Auguste* n'en employa pour cacher celle qu'il avait. Du reste l'impartialité, avec laquelle je vous montre à découvert, précisément du côté qu'il chercha à cacher avec le plus de soin, un hom-

me dont la réputation est si étroitement liéé à la mienne, me donne le droit d'ajouter: que s'il fut forcé par les circonstances à jouer ce rôle, et d'avoir recours à tous ces artifices pour rendre légitime et durable une autorité usurpée et chancelante, l'usage qu'il fit de cette dernière, lui a mérité une place honorable auprès des meilleurs princes qui furent jamais nés pour le trône. *Auguste* réunissait en lui tout ce que *Sémiramis* et *Aspasie* regardent comme les vertus les plus essentielles d'un Monarque; et sans doute il regna paternellement, celui, qui, non aux flatteries de courtisans mendians ou payés d'avance, mais à l'expression libre de la reconnaissance des romains, dut le beau nom de *père de la patrie.* Si j'avoue qu'il entrait beaucoup d'artifice et de prestige dans sa popularité, il faudrait être bien injuste, pour ne pas reconnaître comme un vrai mérite cette imposture même, puisqu'elle fut très-bienfaisante aux Romains. Un peuple aussi corrompu que les Romains l'étaient de son tems, et que le sont

maintenant, plus ou moins, toutes les nations de l'Europe, *doit être trompé*, même pour son propre intérêt. Mais pour qu'il ne soit point à chaque moment tiré de ses brillantes rêveries, il faut que cette illusion ait quelque fondement réel: il faut que l'on commence par gagner son cœur et sa confiance; et l'on gagne difficilement celle-ci autrement, que par le mérite réel, que l'on s'est acquis en travaillant à son bien être. Et vraiment quand un prince n'aurait pas d'autre droit à la reconnaissance de son peuple, que de l'avoir fait jouir agréablement de son existence, les hommes ne font ils pas ordinairement plus de cas de ce qui flatte leurs sens, que de bienfaits incomparablement plus grands, dont la raison seule peut apprécier la valeur, et dont on ne peut recueillir les fruits qu'après une maturité tardive?

Tu vois, grande Déesse, que mon opinion ne diffère peut-être de celle d'*Aspasie*, qu'en ce qu'elle semble n'avoir pas assez bonne opinion de tes clients couronnés, pour croire que le seul con-

seil que nous ayons à leur donner puisse trouver auprès d'eux l'accueil qu'il mérite. J'avoue que j'ai une meilleure opinion de plusieurs d'entre eux, surtout de celui, à qui le sort a confié dernièrement un des rôles les plus difficiles à jouer maintenant, et qui vient de paraître sur la scène avec toutes les qualités nécessaires pour le bien jouer. Il est tout simple que l'idée d'un Prince excellent, dont chacune de nous a donné le modèle, ressemble au plus grand maître de l'art, qu'elle connut jadis: mais, ou je me trompe, ou il serait très-aisé de réunir les principales maximes, dont l'exécution a paru à chacuue de nous être la condition la plus indispensable d'un gouvernement sage et heureux: ou plutôt le regne d'*Auguste* est un exemple réel de cette réunion, et mérite par là d'être pris pour modèle par tous les princes, quelque petite que soit leur sphère d'activité, comme jadis le fameux *Canon* de *Polyclète* le fut par les sculpteurs. Je sais à merveille combien j'exige de tous ces Messieurs; aussi en parlant de la

sorte, mon projet n'est pas de leur faire ma cour. Quiconque se mêle de gouverner, sans être sûr de posséder les talens nécessaires pour cela, quiconque redoute tant soit peu le travail ou la peine qui en sont inséparables, et n'a point la ferme résolution, de mériter par des efforts infatigables pour opérer le bien du peuple, la première place de l'état, celui-là n'a d'autre conseil à attendre de moi, que celui de se décharger le plutôt possible d'un poids, qu'il ne peut ou ne veut pas porter. Toute couronne est usurpée, quand elle n'est pas méritée.

JUNON.

Et toi aussi, Julie? — tu exiges tant de mes pauvres rois?

LIVIE.

Pardon, Déesse! je ne demande pas plus d'eux, que les enfans des Romains de mon tems n'en demandaient du roi de leurs jeux: *que le plus habile soit roi!* s'écriaient ils.

JUNON.

C'est précisément ce que je trouve trop sévère. Si nous voulions accorder au peuple le droit de peser leurs régens dans cette balance, combien y en a-t'-il, à ton avis, qui pourraient rester tranquillement assis sur le trône de leurs ancêtres? Et cependant une longue expérience nous apprend, qu'il est plus convenable au repos des états, d'abandonner par une succession héreditaire le choix de leur souverains au caprice des destinées.

LIVIE.

Mon avis n'est pas d'accorder au peuple un droit, dont l'exercice lui serait pernicieux, et bouleverserait dans peu l'ordre de la société civile. Sûreté et justice, voilà tout ce que le peuple est en droit d'exiger du gouvernement; mais c'est le devoir du Souverain d'exiger d'autant plus de lui-même; ou si c'est une espèce de roi comme *le Soliveau* de la fable, je ne vois pas de quel droit

il pourrait se plaindre, si les grenouilles sautillent sans crainte sur son dos.

JUNON.

A la fin on verra, que ce n'est pas chose aisée de donner aux grenouilles un roi comme il leur en faudrait un. Mais nous nous sommes, ce me semble, sans nous en appercevoir, écartés du sujet de notre délibération. C'est donc à toi, reine *Elise*, de nous y ramener, et de nous proposer contre le mal, au quel il faut remédier, des moyens calculés sur les circonstances présentes, aussi simples que possibles et assez sûrs dans la pratique, pour que nous ne courions pas le risque d'opérer une guérison pire que la maladie.

LA REINE ELISABETH.

La raison, qui empêche bien des malades de guérir, dépend souvent moins du manque de médicaments salutaires, que du patient lui-même, qui ne veut pas se soumettre à la cure, ou qui ne prend pas les remèdes selon l'ordre prescrit. Je crains bien, auguste protectrice

des trônes, que ce ne soit précisément le cas de la plupart des rois que tu voudrais tirer d'embarras. Il y a selon moi, un moyen infaillible de remettre tout dans un juste équilibre entre les peuples et leurs régents: mais comme il est aussi unique qu'il est infaillible, et que du côté de tes cliens il exige un sacrifice, auquel aucun d'eux peut-être ne se résoudra volontairement, je suis forcée d'avouer d'avance, que je n'ai guère plus de confiance aux effets de notre consultation que la belle *Aspasie*, et que je suis presque sure, que ce ne sera que la nécessité la plus urgente, qui portera ces êtres aveuglés à des démarches, auxquelles ils ne sont ni assez sages ni assez justes, pour se déterminer leur propre mouvement.

Les illustres préopinantes ont proposé différens moyens, qui, aux conditions qu'elles supposent, ne manqueraient pas d'être du meilleur effet: mais malheureusement ces conditions sont de nature, qu'on ne peut trop compter sur leur supposition. Sans doute chaque peuple gou-

verné paternellement par un prince sage et doux se trouvera très-bien de son gouvernement: mais quel mortel ou quel Dieu pourrait se rendre caution auprès d'un peuple, seulement pour un seul, à plus forte raison pour une longue suite de Princes semblables? — Et quand le contraire en résulte, quand le monarque qui peut tout oser, au lieu d'être un père, n'est qu'un tyran? quand il donne des loix injustes et déraisonnables, des loix qui portent préjudice aux droits de l'humanité, ou même qui les annullent entièrement? Quand il ne reconnait pour lui-même d'autre loi que ses passions? Quand il dispose arbitrairement des propriétés, des facultés, de la liberté et de la vie de ses sujets, dilapide les revenus de l'état, expose ses peuples aux malheurs et ravages de guerres folles et inutiles, en un mot, quand il employe son autorité illimitée, comme la plupart des despotes l'ont toujours fait et le feront toujours? Que reste-t'-il donc, d'après le plan de l'illustre reine de Babylone, à son peuple opprimé, que l'atternative

déplorable ou de souffrir ce qui n'est pas supportable, ou de s'exposer, par un désespoir qui le porte à briser ses chaînes, à tous les dangers, à tous les malheurs d'une révolution subite, exécutée avant que d'être conçue, et pernicieuse peut-être à l'état? — Si le monarque est un tyran, disais-je — et l'on m'alléguera, que notre siècle ne produit plus de *Busiris*, de *Phalaris*, de *Nérons*, de *Domitiens:* mais on peut être tyran de plusieurs manières, sous plusieurs formes, même sous le masque d'un père doux et veillant avec une tendresse inquiete au repos et au bonheur de ses sujets. Il n'y a peut-être plus de *Nérons*: mais la Nature a-t'-elle brisé les moules, dans lesquels elle forma un *Philippe II* en Espagne, un *Louis XI* en France, un empereur *Ferdinand II?* — *Louis XIV*, roi de France, ne porta-t'-il pas le nom de *Grand*, et *Louis XV*, celui de *Bien-aimé?* Et ne voyons nous pas vivre ou végéter en ce moment de pareils pères du peuple, qui pendant que leur amour pour la justice et leur benignité sont

exaltés par mille bouches, voient avec une indifférence incroyable piller leurs sujets en leur nom? Ne connaissons nous point des pays, qui par les bienfaits de la nature et par l'industrieuse activité des habitans offraient le modèle de l'aisance la plus brillante, et qui sous de bons princes de cette espèce sont tombés dans une décadence, dans laquelle un *Tibère* ne les aurait surement point entrainés ? Probablement il n'y a pas de Souverain, dont l'oreille ne serait flattée par le surnom glorieux de *Louis XII* (*Père du peuple*), et pourtant j'en nommerais plus d'un, qui croit de bonne foi aimer son peuple avec la tendresse d'un père, et dont cependant l'administration est telle, que l'on peut avec beaucoup de certitude fixer l'année, à la quelle la plus grande partie de ses *enfans bien aimés* sera réduite à la mendicité. — Sans contredit *Sémiramis* a avancé une grande vérité, en soutenant que le mal, auquel nous cherchons un remède efficace, ne peut être guéri par des palliatifs. Mais que sont toutes les illusions du peuple

dans lesquelles elle et l'illustre *Livie* paraissent faire consister le grand secret de l'art de gouverner — qu'est ce que cette aimable fiction d'un rapport paternel et filial entre le régent et ses sujets, ou ces talens séducteurs, qui pendant qu'on jette au col du peuple nœud sur nœud, servent à le bercer dans des songes de liberté, à l'amuser avec des poupées et des monts d'or, à lui procurer même, afin qu'il se croye heureux, toutes les occasions imaginables de satisfaire des passions extravagantes et enfantines, pendant qu'on le rend insensiblement l'instrument et la victime de l'autorité arbitraire d'un Démagogue rusé, ou d'un Monarque despote, — toutes ces illusions que sont elles que des palliatifs, des prestiges, qui conjurent ou endorment le mal pour un instant, pendant qu'il ronge l'intérieur, étend sans cesse ses ravages, et éclatera nécessairement à la première occasion avec d'autant plus de violence? — L'attention même continuelle aux vœux du peuple, les égards pour ses préjugés et ses fantaisies

taisies, et (pour nommer la chose par son vrai nom) *la coquetterie politique*, avec laquelle je briguai jadis moi-même l'approbation et l'amour de ma capricieuse nation, moins peut-être par ce desir de plaire naturel à notre sexe, que pour ôter à un gouvernement arbitraire ce qu'il avait d'odieux, et pour me raffermir sur un trône chancelant, — ne mérite au fond pas une autre qualification, malgré tous les panégyriques qu'elle me valut, quoique sans contredit mon peuple s'en trouvât bien. Que dans un siècle, où la théorie des *droits* et des *devoirs* respectifs du souverain et des sujets n'est pas encore assise sur des principes clairs etincontestables, où le peuple n'a qu'une notion confuse de toute l'étendue de ses droits, où le Gouvernement au contraire est disposé à donner aux siens toute l'étendue possible; enfin dans un siècle comme celui où nous regnâmes nous et tous nos ancêtres, — que dans un siècle pareil, il soit vrai de dire avec Livie, que tout peuple *corrompu*, et j'ajoute tout peuple *ignorant* et *trompé*

depuis une longue suite de générations, *veut* être abusé et doit même souvent l'être pour son propre intérêt, à la bonne heure. Mais quelque longue que soit la durée de cette période, il viendra le tems où les hommes ne se laisseront plus traiter comme des enfans Ils voudront savoir où ils en sont; quel est le moindre mal pour eux, de vivre sous des loix civiles, ou de rentrer dans l'état de l'égalité et de l'inégalité naturelle, et à quelles conditions il faut préférer l'un à l'autre. — Ou je me trompe fort, ou cette époque, si elle n'est pas encore arrivée, s'approche; et dans ce cas, je ne vois qu'une seule mesure, pour prévenir les maux effroyables, dont elle menace une grande partie du genre humain. . .

JUNON.

Fais nous en part bien vite, *Elise!* — Car surement tu ne voudras pas que pour la seconde fois mon attente se borne à l'illusion, après t'être déclarée contre toute illusion d'une manière si bien prononcée.

ELISABETH.

Du moins ce ne serait pas ma faute, Déesse! Ma mesure est, comme je l'ai dit d'abord, infaillible, la seule que l'on puisse adopter raisonnablement. Mais je crois connaitre messieurs les pasteurs des peuples — Depuis le premier des rois jusqu'au dernier bourgemaître de la plus petite bicoque des *Abdèrites* — je crois les connaître trop bien, pour espérer que des motifs raisonnables soient seuls capables de les engager à y prêter les mains.

JUNON.

Ne t'en inquiéte pas, Elise! S'il ne faut que cela, nous trouverons des moyens de leur en faire naître la volonté.

ELISABETH.

C'est précisément, grande Déesse, ce dont je doute. Il faudra qu'ils y soient contraints par les loix impérieuses de la nécessité; et s'ils laissent aller les choses jusque-là, le moment est perdu, et je ne réponds plus des suites.

JUNON.

Tu me donnerais presqu'autant d'impatience que tu en donnas jadis à tes amoureux! — Cette mesure, je t'en prie!

ELISABETH.

Elle est si simple et si naturellement la première idée, que devraient concevoir des hommes raisonnables voulant former ensemble une société politique, que, si les faits ne parlaient pas si clairement, il serait incroyable que le monde eut pu subsister pendant des milliers d'années, avant qu'un seul peuple, il y a cent ans à peu près, s'en soit avisé; et que même il fallut un concours de circonstances bien pressantes pour l'y obliger. Voilà le mot de mon énigme! Il a toujours été généralement reconnu que le monarque le plus absolu a des *devoirs* et le peuple le plus esclave des *droits:* mais en quoi consistent précisément ces *droits* et ces *devoirs*, jusqu'où ils s'étendent, dans quelles bornes ils sont renfermés, et comment il faut s'y prendre pour mettre le peuple dans la pos-

session de ses droits et forcer les dépositaires du pouvoir souverain à faire leur devoir, s'est sur quoi l'on s'est toujours contenté de notions vagues, incertaines et erronées, et sur quoi l'on a même à dessein repandu toute l'obscurité possible. Enfin dans ces derniers jours le sort d'une grande nation, — qui (à son gouvernement près) pouvait, sous tout autre rapport, se regarder comme la première du monde, mais qui par de mauvais traitements de longue durée, précipitée vers sa perte et réduite au désespoir, a mieux aimé s'exposer à toutes les misères de l'anarchie que de supporter plus longtems l'oppression impitoyable du despotisme monarchique et aristocratique — enfin, dis-je, le sort instructif et terrible de cette nation a ouvert les yeux à toutes les autres, et l'on est maintenant assez généralement convaincu, qu'il n'y a qu'*une Constitution*, dans la quelle les droits de chaque classe de citoyens soient prononcés d'une manière claire et précise, et par des dispositions convenables mis à l'abri de toute usurpa-

tion arbitraire, qui puisse préserver les autres états des convulsions d'une catastrophe semblable. Telle est la situation présente des choses. Les illusions magiques dont on avait jusqu'ici bercé les peuples en s'abusant soi-même, ne peuvent se jouer qu'à la faveur d'un brouillard que la raison vient de dissiper; et les moyens violens (outre qu'ils sont aussi injustes qu'odieux) peuvent servir, il est vrai, pour le moment, mais, au fait, ne font qu'accélérer le bouleversement qu'il faut prévenir. Il n'y a donc évidemment d'autre parti, à prendre que de se résoudre le plutôt possible à faire ce que l'on aurait dû faire depuis longtems. Une *Constitution*, composée d'un petit nombre d'articles fondés sur le sens commun et la nature de la société civile, est le moyen *infaillible*, *aisé* et *unique* de remédier aux maux guérissables de la société politique, et de rétablir la meilleure harmonie possible entre les souverains et les sujets, en fondant le bonheur des états sur une base inébranlable.

JUNON.

Ton avis me plait sans restriction, et je ne vois pas pourquoi les monarques hésiteraient à le mettre en œuvre de leur propre mouvement, et avec le plus grand plaisir du monde.

ELISABETH.

Tout homme, qui se voit en possession d'une autorité illimitée, se résoudra difficilement à proposer lui-même d'y mettre des bornes. Dans mon ancienne *Angleterre* il en couta la tête à un roi, et la couronne à son second fils, avant que leurs successeurs consentissent à reconnaitre, comme une loi fondamentale du royaume, les droits dont la nation avait jugé à propos de se reserver l'exercice.

JUNON.

Les princes sont devenus plus éclairés et plus justes, Elise! Ils se contenteront à meilleur marché!

ELISABETH.

Quoi! Aussi ceux, qui sont dans le cas d'appuier de trente ou quarante lé-

gions de soldats le prétendu droit divin d'exiger de leur sujets une obéissance passive?

JUNON.

Tu as aussi trop peu de confiance dans le cœur paternel des monarques.

ELISABETH.

Je fus reine moi-même: tu me passeras un peu d'incrédulité sur cet article.

SÉMIRAMIS.

Je pense en cela comme *Elisabeth.*

LIVIE.

Je crains bien aussi, qu'elle ne finisse par n'avoir que trop raison.

JUNON.

Il faut songer, mes amies, aux moyens de persuader aux pasteurs des peuples, qu'il n'y a rien de plus essentiel à leur propre sureté, que de mettre sans différer à exécution le conseil d'*Elise.* — Il me vient dans ce moment l'idée d'un moyen, que nous avons souvent employé avec succès. Je vais expédier Iris vers le Dieu des songes, et lui faire enjoindre d'en-

voyer cette nuit même à tous les rois et princes que cela regarde, un *songe* analogue au caractère et à la position de chacun, qui à l'aide de deux tableaux, exécutés avec la plus grande vérité et les couleurs les plus animées, lui représente d'un côté l'avantage, la beauté et la gloire resultans de la mesure proposée par *Elisabeth*, et de l'autre les maux infinis pour son peuple, et le danger et la honte pour lui-même, qui résulteraient du mépris d'un si bon conseil. Tout cela leur sera présenté si vivement, qu'à leur réveil il leur sera aussi peu possible de resister aux effets de cette vision, qu'il le fut au roi *Agamemnon* de rejetter le songe trompeur, que *Jupiter* lui envoya pour le presser d'attaquer les *Troyens.*

SÉMIRAMIS.

Voilà, Déesse, une idée heureuse, dont l'exécution répondra surement à tes vues!

ASPASIE.

Je le desire, quoique dans ce siècle d'incrédulité l'antique foi aux songes se soit assez refroidie.

ELISABETH.

Les rois font peut-être une exception En tout cas nous trouverons quelque autre moyen honnête de les reveilles de leur léthargie.

JUNON.

C'est assez pour cette fois, mes enfans! Voyons d'abord ce que produiront mes songes.

FIN.